

Charles TZAUT

1867 – 1964

Ingénieur EPUL

Voyage et séjour en République Argentine

1890 – 1891

pour la construction du chemin de fer Transandin

Récit tiré des lettres à sa fiancée, Jeanne Martin

CEUX QUI S'EN VONT M. Charles Tzaut

C'est avec tristesse que l'on a appris hier le décès de M. Charles Tzaut, ingénieur, personnalité fort connue à Genève et en Suisse, voire à l'étranger, qui s'est éteint doucement dans son propriété du Petit-Saconnex, à l'âge de 97 ans.

Issu de l'Ecole des ingénieurs de Lausanne, ville où il était né le 21 avril 1867, M. Tzaut participa d'emblée à des travaux remarquables, avant de faire partie de nombreux conseils d'administration et de s'occuper des grandes questions du travail dans notre pays.

Sa carrière débuta à Genève, en 1889, où il participa aux études du chemin de fer du Salève. L'année suivante il fut ingénieur à la direction des travaux de la ville de Lausanne.

Puis, durant une année, il dirigea les travaux de construction d'un chemin de fer reliant l'Argentine au Chili. En 1891 il fut à la tête des travaux de montage des ponts métalliques de la Südbahn, dans le canton de Schwyz. Il participa également aux travaux de la Compagnie des chemins de fer Jura-Simplon, puis vers la fin de l'année 1894, aux études du chemin de fer Martigny-Châtelard à Salvan.

De 1892 à 1894, il dirigea la succursale milanaise de la Compagnie de l'industrie électrique de Genève. De 1895 à 1901, il participa à diverses constructions à Berne : le pont du Komhaus, le nouveau théâtre et la nouvelle poste.

De 1901 à 1921, il fut directeur des Ateliers Cuénod S.A. Il cumula dès lors diverses importantes fonctions. De 1919, et jusqu'en 1948, il fut membre du comité central de l'Union centrale des associations patronales suisses, dont il fut vice-président dès 1929. De 1923 à 1930, il siégea comme député au Grand Conseil du canton de Genève, en même temps qu'il était administrateur-délégué de deux sociétés nyonnaises et membre du conseil d'administration de la S.A. Perrot, Duval & Cie.

De 1931 à 1936, c'est encore à la collectivité qu'il se dévoua, en qualité de

membre du conseil d'administration et du comité de direction des Services industriels de notre ville.

De 1923 et jusqu'en 1944, il fut aussi membre du conseil d'administration du BIT, à Genève.

Dès 1931, il entra au conseil d'administration de l'Hôtel des Familles. De 1932 à 1947, il siégea au conseil de la Banque nationale suisse. De 1929 à 1948, il fut encore membre du comité de la Société auxiliaire de l'Institut d'organisation industrielle de l'Ecole polytechnique fédérale, à Zurich. De 1933 à 1944, il travailla au sein du conseil de la Chambre de commerce de Genève.

Dès sa création, en 1907, et jusqu'en 1948, il fut membre du comité de direction puis Président de l'Union des industriels en métallurgie du canton de Genève. De 1934 à 1943, il fut vice-président de l'Union des associations patronales genevoises, puis membre du comité de direction.

Ajoutons que, de 1930 à 1948, il se dévoua au sein de la commission centrale de surveillance du Service paritaire suisse de placement pour le personnel commercial, à Zurich.

Son appartenance au comité exécutif de l'organisation internationale des employeurs industriels et au conseil d'administration du BIT explique que M. Tzaut ait pris une part très grande et très utile aux débats sur l'importante loi réglant les apprentissages et le travail des mineurs. Il intervint efficacement contre un projet étatiste de réorganisation de la Chambre du travail. Lors de son mandat au parlement genevois, ses interventions sur les problèmes économiques et sociaux furent très remarquées. Dans toutes les questions délicates de l'organisation du travail, il se montra un conseiller de premier ordre.

Dans l'armée, il parvint au grade de major du génie.

Notre journal présente à sa famille et à ses amis l'assurance de sa très vive sympathie.

De Lausanne à Lyon et Bordeaux

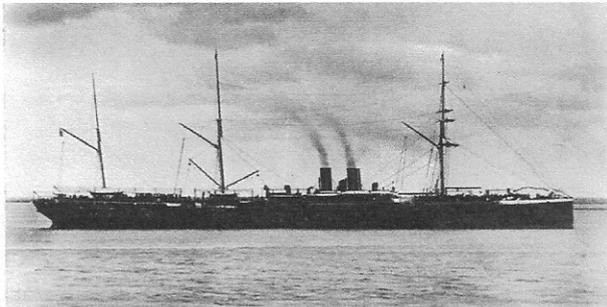
Lundi, le 3 mars 1890

Départ de Lausanne à 01h35, mon frère Alfred et moi, accompagnés à la gare par nos fiancées et leurs parents. Temps magnifique mais très froid. Clair de lune; adieux humides!

En attendant à Genève l'heure du départ du train pour Lyon et Bordeaux, nous avons vainement essayé de dormir dans la salle d'attente, mais le froid nous a obligés à faire les cent pas de long en large pour nous réchauffer. Nous nous trouvons ici avec Panchaud et Farjon qui ont pris le billet d'émigrant.

À 10h30 nous sommes à Ambérieux; la visite de douane s'est passée sans difficultés. Il fait un beau et chaud soleil qui n'est pas de trop. Dans moins de deux heures nous serons à Lyon.

Lyon, 14h Les gares de cette ville et leurs abords nous ont paru très sales et en piteux état. Nous avons médiocrement dîné. Je suis comme hypnotisé, tout me laisse indifférent et il me semble rêver de voir tant de choses nouvelles.



Transatlantique La Plata, 8000 tonnes

Mardi le 4 mars 1890

Me voici à Bordeaux un peu revenu de mon applatissement d'hier. La traversée de nuit du centre de la France par une température de -6°C fut éprouvante. Nous trouvons six dans un compartiment à dix places, nous avons pu louer des oreillers, ce qui m'a permis de dormir toute la nuit malgré des fréquentes interruptions. Les vitres étaient complètement gelées. Le compartiment était chauffé par deux bouillottes

Inutile de dire que les bateaux qui nous amenaient, grands comme les bateaux à vapeur du lac Léman, paraissaient des coquilles de noix à côté de ce mastodonte. Une porte ouverte dans le flanc du navire à mi-hauteur de la coque engouffrait peu à peu tous les passagers. Ce fut ensuite le tour des bagages et des marchandises. Il faisait un temps détestable; une pluie froide chassée par le vent. Durant trois heures on ne fit que transborder les colis d'un bateau à l'autre; quatre bateaux chargés étaient amarrés aux flancs du navire et, au moyen de deux grues pour les colis les plus lourds et d'ouvriers pour les plus légers, on opérait le chargement assez intéressant à suivre. On ne se fait aucune idée de ce qui peut disparaître dans les cales de ce grand navire. J'ai pu constater que ma grosse malle a déjà passablement souffert. Cela ne m'a pas étonné quand j'ai vu comme on les manie; j'ai vu des caisses défoncées, des malles ouvertes, etc. Non moins intéressant était le chargement des animaux: chevaux, vaches, moutons, etc. étaient enlevés par les grues, ce qui n'avait pas l'air de leur plaire. Les chevaux surtout, lors même qu'ils eussent le tête encapuchonnée et qu'ils fussent logés dans des cages capitonnées, sautaient et piétinaient avec des signes évidents de terreur.

Vers 18h tout était fini et nous nous sommes mis en route. Maintenant nous venons de perdre de vue les deux phares qui se trouvent de côté et d'autre de l'embouchure de la Gironde. La mer n'est pas mauvaise, mais cela n'empêche que, de tous côtés, on voit déjà des passagers se tenir la tête. Il est 21h30, j'ai été faire un petit tour à la recherche d'Alfred; le malheureux est déjà malade, j'espère que cela ne durera pas.

Jeudi le 6 mars 1890

À midi Nous sommes en vue des côtes de l'Espagne; falaises très accidentées tombant à pic dans la mer, très très hautes et couvertes de neige. Dans le lointain on voit les Asturies toutes blanches et ressemblant à nos Alpes.

À 16h Il convient que je procède à une description de notre navire. Il comporte en somme quatre étages: la cale, les cabines, les salons et le pont. Sur le pont il y a encore un salon de musique où se trouve un bon piano. Ces salons sont splendides, chamarrés de dorures alternant avec des panneaux peints. Les sièges sont fort confortables et tout est à l'avenant; la lumière électrique règne partout, et dans le grand salon d'où j'écris en ce moment il y a plus de soixante globes.

J'ai compté sur la liste des passagers environ 400 personnes. Il y a un peu de tout: des officiers français et des soldats allant au Sénégal, des commerçants, des religieuses et autres dames, etc.

Nous doublons en ce moment le cap Finistère pour descendre le long des côtes du Portugal. Dans 24 heures nous serons à Lisbonne. La côte est toute hérissée de pointes battues pas les vagues que nous voyons d'ici se briser en panaches d'écume, bien que nous soyons à environ trois lieues de la côte. Le temps est magnifique et, quoique l'air soit vif, on sent que l'on va vers le midi. La mer est bonne, mais le roulis est assez fort pour qu'à certains moments le pont effleure l'eau. Aussi y a-t-il relativement peu de monde valide. Alfred, Farjon et Panchaud sont malades depuis hier soir; pour ma part je suis invulnérable et je jouis du voyage. Il faut espérer que cela dpurera; je voudrais bien passer à Alfred et à mes camarades un peu de mon bien-être. Alfred n'a presque pas dormi cette nuit tandis que j'ai très bien dormi. Les cabines d'avant que nous occupons sont à quatre places: deux des lits sont superposés, les deux autres étant en bas. Nous avons les lits superposés, Alfred occupant le lit supérieur.

À 21h30 Il y a décidément des passagers qui n'arrivent pas à se remettre; Alfred est toujours malade et il n'est pas le seul; partout on rencontre des passagers qui se tiennent la tête et qui donnent à manger aux poissons quand ils le peuvent! Ceux qui n'ont rien dans l'estomac se torturent pour lâcher un peu de bile; tel est le cas d'Alfred et Panchaud. Pour les repas, nous sommes dix à notre table, y compris Panchaud, Farjon, Alfred et moi. Aujourd'hui je suis le seul des dix qui aie pris des repas. Panchaud et Farjon ont essayé de venir dîner, mais ils étaient à peine à table qu'ils se dépêchèrent de s'enfuir. Cela s'explique par le fait que dans les salons il manque un courant d'air vivifiant. C'est sur le pont que l'on se sent le plus à l'aise. Ce soir à table je devais tenir mon assiette et ma tasse pour les empêcher de se renverser. Les tables sont cependant munies d'un réseau de cordes qui tiennent les bouteilles, les verres, etc. Lors même qu'il ne soit pas charitable de rire, il n'y a rien de plus comique que d'observer les têtes des gens aux repas. Plusieurs se hasardent à venir à table mais, à peine ont-ils mangé quelque chose qu'on les voit pâlir, verdigriser, poser leur serviette et s'empresser d'aller prendre l'air. Ce soir, pendant que j'écris, le roulis est assez fort; tantôt je suis à plat-ventre sur la table, tantôt c'est la table qui est au-dessus de moi! La mer n'est pas

mauvaise, nous avons une nuit très calme par beau clair de lune, mais on ne peut pas éviter le roulis.

Vendredi, le 7 mars 1890

Le beau temps continue, la mer est calme, ce qui n'empêche pas le navire de rouler. L'air est vif, mais il ne fait pas froid. A 8h du matin il y avait déjà beaucoup de monde sur le pont.

À 11h30 Nous passons maintenant entre deux îles rocheuses très pittoresques; ce ne sont que falaises à pic surmontées de phares. Nous doublons, je crois, le cap Carvoeiro et dans trois ou quatre heures nous serons à Lisbonne. Le temps reste beau; le navire est suivi par des mouettes et des poissons. Dans ces parages les marsouins, surtout, sont abondants; ils suivent de tout près le navire et font des bonds formidables hors de l'eau; c'est très amusant. Les malades commencent à s'habituer au roulis; nous sortons du déjeuner et notre table était complète, les autres aussi, de sorte que le navire prend un aspect très animé. Hier matin et ce matin on a déployer les voiles; cela fait frémir de voir les matelots travailler sur les mâts.

À 13h Nous allons bientôt doubler le cap de Boca pour entrer dans le Tage. La levée de boîte a lieu à 14h, aussi la plupart des passagers sont occupés à écrire. Sur la hauteur on voit un château royal. La mer est d'un bleu magnifique et ressemble tout à fait à notre lac. Peut-être pourrions-nous descendre à Lisbonne, mais nous n'en sommes pas sûrs.

À 18h Nous sommes arrivés en rade à 15h. Lisbonne est une drôle de ville; on y est volé, écorché de la façon la plus abominable. Ainsi nous avons payé plus d'un franc chacun pour une chope de bière. Pour nous mener à terre depuis La Plata, il y avait un bateau à vapeur qui demandait fr5.- par personne. Nous avons pris un bateau à rames qui nous demandait fr2.- par personne. Le pays est magnifique.

Samedi, le 8 mars 1890

Il est 11h est nous quittons en ce moment Lisbonne. Hier après-midi nous avons visité en partie la ville qui renferme de très beaux monuments et de très belles rues; mais on y sent bien mauvais. La circulation présente un aspect auquel nous ne sommes pas habitués: les tramways, les équipages, les fiacres, très nombreux, parcourent les rues ventre à terre, au risque de tout écraser sur leur passage.

Ce qui est surtout remarquable, c'est la rade et la ville bâtie en amphithéâtre. Naturellement, tout a un cachet méridional; les maisons sont blanches, rouges ou brunes.

Les soldats, les officiers, ont des uniformes affreux et ont l'air de très jeunes gens. Nous avons réussi à nous faire écorché joliment, les Portugais profitent des étrangers.

Nous sommes allés le soir au cirque où nous avons vu des courses de taureaux pour rire. À minuit nous avons repris notre petit bateau et avons regagné *La Plata* par un clair de lune superbe. Maintenant nous sommes en train de perdre de vue les côtes de l'Europe; le temps continue à être beau, mais il a l'air de se gâter.

À 21h Le vent a passablement fraîchi, de sorte que la mer sans être grosse est un peu agitée. Ce soir nous avons même eu une vague jusque sur le pont, qui est pourtant à sept ou huit mètres au-dessus de l'eau. Il y a passablement de roulis, mais comme toutes les voiles sont déployées, cela maintient un peu le navire sur le même côté. Il y a assez peu de malades.

C'est très beau de voir ces grosses vagues écumer et venir se briser contre le navire. Nous sommes absolument hors de vue d'aucune côte, mais je crois qu'en ce moment nous sommes à peu près à la hauteur de Tanger.

J'ai oublié de dire en parlant de Lisbonne que nous y avons vu un théâtre tendu de crêpe en raison de l'affaire avec les Anglais et contre la façade duquel on a suspendu une immense carte de Afrique indiquant en noir les territoires en litige.

Dimanche, le 9 mars 1890

Ici le dimanche se passe comme un autre jour; il n'y a ni service divin ni aucune chose qui rappelle nos dimanches.

Le temps continue à être beau; il paraît que la nuit passée nous avons balancé très fort, mais je dormais trop bien pour m'en apercevoir. Le navire balance majestueusement sur une mer d'un bleu foncé; nous sommes maintenant par 32°57' de latitude et 14°45' de longitude ouest de Paris, c'est à dire à peu près à la hauteur de Madère. Nous passerons cette nuit aux Canaries, mais je pense que pendant ce temps nous dormirons.

Ce bateau est l'un des mieux aménagés puisqu'il est tout neuf, et cependant les passagers de 3ème classe sont nourris comme au militaire: bouillon et bouilli à midi, soupe le soir; chacun prend sa gamelle et va manger sur le pont, de façon que s'il vient une vague, elle assaisonne le bouillon. D'ailleurs, c'est un mélange de soldats, d'ouvriers, de femmes, d'enfants, et comme on n'y fait guère de surveillance c'est une espèce de village où les moeurs sont plus que libres. En outre, le voisinage des écuries et des dépôts de légumes et autres marchandises fait qu'on y respire un air fort embaumé; sous l'équateur ce sera encore moins ragoûtant. Heureusement que le navire ayant 150 mètres le long (14 m de large) nous sommes très éloignés de l'avant; nous avons notre cabine tout près du milieu et les salons et promenoirs de 1ère sont à l'arrière.

À 21h On danse dans le salon de musique, mais pour moi je n'ai guère le coeur à la danse. D'ailleurs il n'est pas facile de danser, vu que le roulis précipite les couples contre les parois et les meubles. Les journées commencent à être monotones; cet après-midi, pour nous occuper nous avons joué au tonneau et au palet, mais on s'en lasse; aussi je crois que dès demain je prendrai mes livres d'espagnol.

Lundi, le 10 mars 1890

À 9h du matin nous sommes en vue de l'une des îles Canaries; je crois que c'est celle sur laquelle se trouve le pic Ténériffe, mais comme le temps est couvert nous ne pouvons pas le voir.

À 20h Il pleut à verse, mais je crois que cela ne durera pas. Il fait un air très agréable ce soir, aussi le pont supérieur est-il couvert de monde, protégé de la pluie par de grandes toiles tendues au-dessus du navire. Cet après-midi il a plu un peu; le soleil brillant en même temps cela a produit deux magnifiques arcs en ciel complets, superposés et venant plonger de chaque côté dans la mer. Jusqu'à présent, nous n'avons pas eu à nous plaindre de la chaleur. J'ai toujours les mêmes habits qu'en partant, et j'ai eu plutôt froid que chaud, sauf à Lisbonne. En mer nous avons toujours un air frais très agréable.

On danse de nouveau ce soir; ce sont les officiers qui mettent la chose en train. Ils s'amuse beaucoup, et je les comprends, car après demain ils seront à Dakar et ce ne sera plus si gai. Quand je pense à ces officiers et soldats envoyés par leur gouvernement pour guerroyer contre les Dahoméens sous un climat brûlant et malsain, je trouve que nous devons être bien heureux de notre sort. Deux d'entre eux emmènent leurs femmes que je plains sincèrement; mais celui que je plains le plus, c'est un capitaine d'artillerie qui, par sa figure bienveillante, sa bonhomie, me rappelle oncle Jacques. Il laisse en France sa femme et ses enfants avec la perspective probable de

ne pas les revoir et se disant, comme il nous l'a dit lui-même, qu'il va guerroyer sans but et sans profit pour son pays; celui-là ne s'amuse pas, il a l'air de broyer du noir, d'autant plus qu'il est malade.

Mardi, le 11 mars 1890

Il est 19h30 et on commence déjà à danser sur le pont. Nouvelle journée splendide; ce soir j'ai joui, pour la première fois, d'un coucher de soleil en mer (les autres jours il avait lieu pendant le dîner). Le soleil plonge lentement dans la mer et a l'air d'un globe de feu qui s'éteint peu à peu au contact de l'eau. Ensuite la nuit tombe très vite et très noire; c'est une obscurité telle qu'on ne voit pas l'eau sur laquelle nous glissons.

Rien de nouveau aujourd'hui. Nous avons employé notre journée à jouer aux cartes et au palet. Je me suis aussi hasardé pour la première fois à faire un peu de musique.

Nous devons arriver demain vers midi à Dakar. Il y a un bureau de poste sur le bateau.

Mercredi, le 12 mars 1890

Il est 8h du matin. Hier soir nous avons observé le phénomène de la phosphorescence de la mer: le sillon laissé par le navire était absolument lumineux et parsemé d'étincelles qui ressemblaient à des brillants sur une bande d'argent. C'était très curieux, tout le long du navire cela scintillait et les crêtes des vagues étaient aussi lumineuses, ce qui les faisait voir de très loin. Ce matin nous continuons à avoir le même beau temps; la mer n'est plus bleu, elle est d'un vert olive.

Jeudi, le 13 mars 1890

Nous sommes en rade de Dakar depuis hier à 13h. L'entrée dans la baie de Dakar est très belle. Voilà, autant que j'ai pu en juger de visu, depuis le navire, la forme approximative de la baie; elle est à peu près en demi-lune et au milieu se trouve l'île de Gorée. La côte que l'on suit avant d'entrer dans la baie se compose de falaises assez élevées et complètement nues, ainsi que l'île de Gorée presque entièrement occupée par une ville qui est sans doute une partie de Dakar. Le détroit dans lequel on passe pour entrer dans la baie peut avoir trois kilomètres de largeur. La végétation est peu luxuriante mais il y a passablement d'arbres, parmi lesquels quelques palmiers.

En approchant de la côte, nous apercevions de temps en temps dans le lointain des pirogues montées par des nègres; comme elles nous semblaient très près de nous au aurait dit des fourmis naviguant sur des gousses de haricots; on les voyait disparaître, puis remonter sur la vague et continuer ainsi, ballottées sans cesse.

En arrivant à Dakar, nous avons trouvé dans le port un des bateaux des Messageries Maritimes faisant la traversée pour l'Europe; il nous attendait pour prendre la correspondance, de sorte que nos lettres sont parties immédiatement. À peine arrivions-nous dans le port que nous voyons se diriger sur nous toute une flotte de pirogues et de bateaux à voile montés par des nègres; une fois le navire arrêté, ils se sont approchés et ont commencé un tapage infernal pour mendier de l'argent. On n'a qu'à lancer des pièces dans la mer, et aussitôt ils plongent comme des grenouilles pour les rattraper. Pour fr2.- on les fait passer sous la quille du navire, ce qui exige environ deux minutes; aussi y en a-t-il un qui a risqué d'y rester. Ces nègres sont des hommes superbes; je n'ai jamais vu des corps si bien taillés, des muscles si bien moulés; avec ça une belle peau bistrée, des dents bien blanches et de dimensions inconnues pour nous. S'ils sont beaux, en revanche ils sont paresseux, menteurs, voleurs et vicieux à

tous les points de vue; et comme ils savent bien le français, si on ne les contente pas en leur lançant de l'argent, ils vous débitent toutes les injures du vocabulaire des voyous français. Ils vont jusqu'à nous menacer sérieusement; j'en ai entendu un qui disait à un monsieur: "Tu ne veux pas me donner fr5.- ? Tu sais, ici nous ne sommes pas en France, et si tu descends à terre, je te tue". Un autre menaçait une dame de la jeter à la mer.

Pour vider l'eau de leurs pirogues, ils se servent de calebasses coupées en deux et sculptées à l'extérieur. Il y en avait une qui me plaisait beaucoup; elle était dans la pirogue où se trouvaient les trois plus beaux gaillards de toute la bande. Je leur demandai combien ils en voulaient; ils me firent le prix de fr3.-, de mon côté je ne leur offris que fr2.-. Ils consentirent et je leur lançai une ficelle à laquelle ils attachèrent la calebasse, mais ils ne voulurent pas la lâcher avant d'avoir les fr2.-. Je les envoyai, puis il me réclamèrent encore un franc, en exigeant une pièce française. J'avais un franc à l'effigie de Napoléon III que je leur jetai; je pensais que là-dessus ils se tiendraient pour satisfaits. Je me trompais bien; ils prétendirent que cette pièce ne valait rien et qu'ils allaient me la relancer; ce disant ils me lancèrent une pièce de fr1.- à l'effigie de Louis XVIII complètement usée et rapiécée avec du plomb. Je protestai, mais inutilement; j'envoie une nouvelle pièce qui tombe à la mer et qu'un nègre d'une autre pirogue plonge et garde pour lui. Nouvelles réclamations de ces voleurs et nouvelle pièce de fr1.- que je leur expédie. Là-dessus ils détachent tranquillement leur calebasse et me disent en se moquant de moi: "Maintenant nous avons ton argent et nous gardons la calebasse". J'avais donc déboursé fr5.- pour une calebasse qui m'a passé sous le nez. Comme c'étaient des individus pareils qui nous offraient leurs bateaux pour nous conduire à terre et nous ramener, j'ai cru qu'on risquerait beaucoup en se fiant à eux et j'ai préféré rester à bord.

Je m'en repends maintenant, car ceux qui sont descendus ont vu des choses intéressantes, entre autres le roi de Dakar, et sont rentrés neuf heures après. Nous devons partir à minuit, mais dans la soirée les nègres qui devaient charger le charbon ont profité de l'obscurité pour s'éclipser, de sorte que nous sommes encore ici.

Vendredi, le 14 mars 1890

Nous avons quitté Dakar ce matin à 11h. Tout est noir sur le bateau à cause du charbon que l'on a chargé; on ne peut rien toucher sans se salir affreusement; demain on fera une grande lessive du navire.

Au départ il faisait si frais que j'avais relevé le col de mon habit; la mer était un peu houleuse, ce qui fait que les scènes de mal de mer ont recommencé. Nous voilà en route pour traverser 'la grande gouille'. S'il fait frais sur le pont, en revanche dans les cabines il fait pas mal chaud; on n'ose pas laisser les sabords ouverts car de temps à autre une bonne vague arrive et inonde les lits.

S'il a fait frais jusqu'à présent, maintenant il fait très chaud; j'ai mis mes habits de toile. Nous passerons l'équateur probablement dimanche. En fait de nouveauté, nous avons toute la journée des poissons volants; on dirait tout à fait des chauves-souris.

Samedi, le 15 mars 1890

À 14h La nuit a été très chaude; malgré cela j'ai bien dormi, car nous avons pu laisser notre sord ouvert. Ce matin il a fait quelques bonnes averse qui ont rafraîchi un peu la température. Le temps est couvert et quoiqu'il soit lourd, il souffle une brise assez forte, qui n'est pas de trop.

À 11h ce matin nous avons rattrapé et dépassé un grand quatre-mâts anglais qui allait dans la même direction que nous. Comme nous avons passé tout au plus à 100 m

de lui nous avons pu l'admirer, car avec toutes ses voiles déployées et ses pavillons, il était très joli. Quelques minutes après, nous avons croisé un trois-mâts aussi à peu de distance, et à peine était-il loin, que nous avons aperçu deux voiliers à l'horizon. C'est drôle de rencontrer quatre bateaux en moins d'une heure au beau milieu de l'Océan Atlantique; on se sent moins seul sur cette grande nappe toujours la même. Notre position à midi fut 3°45' latitude nord et 26°55' longitude ouest de Paris. Nous passerons l'équateur probablement demain matin.

À 21h Cet après-midi nous avons vu encore six voiliers. Contrairement à ce que nous avions cru, les navires ne s'arrêtent pas en haute mer pour remettre la correspondance aux bâtiments qu'ils croisent, de sorte que pour envoyer une lettre je suis toujours obligé d'attendre que nous ayons touché un port.

Ce soir il fait frais et l'on est très bien sur le pont.

Dimanche, le 16 mars 1890

Encore un dimanche aussi peu intéressant que le précédent. Ce matin il faisait très chaud, mais cela n'a pas duré. Il fait un vent assez fort, accompagné de pluie, ce qui rafraîchit agréablement la température.

La nuit passée, nous avons failli couper en deux un voilier; cela ne m'étonne pas; hier en voyant tant de navires sur la même route je m'attendais à une rencontre. Vers 23h30 la sirène et le sifflet ont lancé tout à coup dans l'air des signaux désespérés; on a fait arrêter la machine et nous avons frôlé un voilier qui croisait devant nous. Je raconte cela d'après ce qu'Alfred et d'autres m'en ont dit, car je ne me suis aperçu de rien. Il paraît qu'il y avait déjà des dames qui criaient et couraient dans les corridors en costume léger. Bref, ce fut une alerte assez vive. D'ailleurs, nous n'avons rien à craindre; nous avons un bateau solide et qui ne serait pas facilement coulé.

Aujourd'hui passablement de roulis et de tangage; aussi à déjeûner beaucoup de places vides; à notre table il manquait trois dames et Farjon. Après déjeûner on trouvait à l'arrière du bateau du riz, des oranges, des oeufs, etc. Je vous dispense de plus de détails.

Nous avons des glaces le jeudi et le dimanche et ce pauvre Farjon a la déveine d'être toujours malade ces jours-là. Ce soir pourtant il a réussi à en manger une.

Des personnes du bord ont organisé une tombola en faveur d'une caisse de secours pour naufragés. On ne m'a pas offert un billet, aussi je n'en ai pas pris. Le tirage vient d'avoir lieu et dans ce moment on vend aux enchères les lots qui n'ont pas été retirés. Ce sont tous des bibelots qui se vendent des sommes fabuleuses. Ainsi, un morceau de savon est monté jusqu'à fr10.-; un bibelot qui avait coûté 75 cts a atteint fr20.-, etc. Si bien que cette vente a produit fr350- qui, ajouté au produit de la vente des billets, donnent fr951.-.

Il fait une nuit excessivement noire, mais la mer est très phosphorescente; tout autour du navire et même au loin on voit jaillir sur l'eau de grosses étincelles qui courent comme des feux-follets.

Lundi, le 17 mars 1890

Cette nuit à 04h le bateau s'est tout à coup arrêté. Il y avait une avarie à la machine, qui a exigé huit heures de réparation. Pendant ce temps nous sommes restés en panne au milieu de l'océan, ce qui nous a donné l'occasion de voir des requins qui tournaient autour du bateau pour tâcher de trouver quelque chose à avaler. À midi nous sommes repartis; il fait toujours assez chaud, mais avec cela un air vif qui rend la chaleur très supportable.

Ce soir il y a grande fête; tout autour du pont supérieur on a tendu des drapeaux de tous les pays, ce qui a formé une salle de balle fort coquette; on a ajouté de grandes

lampes électriques; bref, tout est décoré pour la fête. Malheureusement—pour ceux qui comptaient s'amuser—l'entrain manque, et l'on n'entend pas le piano. Les dames font tapisserie et les rares couples qui se lancent à exécuter quelques pas de danse sont bientôt bousculés par un coup de roulis. Dans ce moment, il tombe une pluie torrentielle qui traverse même les toiles qui couvrent le pont. Aussi tout le monde descend au salon et je crois que la fête est finie.

Mardi, le 18 mars 1890

Nous voguons, voguons toujours, sans rien voir d'autre que la mer, sinon par ci par là un voilier qui apparaît comme un point à l'horizon, grossit rapidement, puis disparaît de nouveau. Dire que nous parcourons en 24 heures 714 km, c'est-à-dire plus de deux fois la longueur de la Suisse, dire que nous allons aussi vite que l'express Genève-Zürich, et pourtant voilà six jours que nous avançons toujours sans voir autre chose que la mer! Cela donne une idée de l'immensité de l'océan.

Nous bâchons un peu pour nous occuper; en outre, comme il y a beaucoup de personnes à bord qui parlent l'espagnol, nous apprenons peu à peu quelques mots.

Encore un jour écoulé, et peu à peu nous nous rapprochons de Buenos Aires. Depuis quelques soirs nous voyons la Croix du Sud, constellation qui n'a d'ailleurs rien d'épatant: quatre étoiles formant entre elles une croix assez irrégulière.

Nous entendons souvent parler du consul suisse à Buenos Aires, Monsieur Jaccard.

Mercredi, le 19 mars 1890

Rien de nouveau; la vie à bord continue à être toujours aussi monotone que ces derniers jours. Nous arriverons à Rio de Janeiro vendredi matin, comme l'horaire indiquait. J'espère que nous pourrions descendre à terre, mais ce n'est pas sûr.

Il fait passablement frais ce soir; la nuit sera plus agréable que les deux dernières, car dans les cabines il fait plus chaud qu'on ne le voudrait. Le temps est toujours beau; de temps à autre une averse, mais une mer relativement calme. J'espère pourtant que nous aurons une bonne tempête avant la fin de notre voyage; ce sera intéressant, lors même que peu de passagers fassent le même souhait que moi.

Jeudi, le 20 mars 1890

À midi J'approche de la fin de ma lettre, car nous arriverons à Rio la nuit prochaine vers 02h et nous devons livrer les lettres ce soir. J'enverrai probablement une photographie de notre bateau que j'ai acheté il y a plusieurs jours; pour l'emballer j'ai commandé au charpentier du bord deux planchettes. J'espère qu'il me les livrera à temps.

À 21h J'ai emballé ma photographie entre deux planchettes; après m'être donné bien de la peine pour ficeler mon colis, on me l'a refusé parce qu'il était trop lourd. On ne prend pas de paquets de plus de 2 kg. J'ai pris le parti de faire un rouleau qui arrivera peut-être en bien mauvais état, mais tant pis. J'ai entouré d'un trait de crayon le sabord correspondant à notre cabine, qui est de l'autre côté, entre les deux cheminées. Ces cheminées ont 2,60m de diamètre, c'est-à-dire que si elles étaient couchées je pourrais me promener dedans avec Alfred sur mes épaules. Le salon de musique est le paté noir qui est sur le pont supérieur, immédiatement sous la toile. Le grand salon est en dessous sur tout l'arrière; on peut circuler tout autour comme sur le *Mont Blanc* (bateau du Léman). D'ailleurs, cette photographie est très mauvaise; elle est très peu nette.

Ce soir nous avons commencé à voir la côte; en ce moment on voit un phare, d'où il faut encore quatre heures jusqu'à Rio.

Vendredi, le 21 mars 1890

À 16h Nous sommes arrivés à Rio de Janeiro à 02h ce matin. Je me suis réveillé à ce moment et suis monté sur le pont, d'où j'ai pu admirer l'illumination de toute la rade. C'était vraiment féérique; un temps très clair, laissant les montagnes se détacher en noir sur le ciel, la ville et ses environs éclairés, en gradins, tout autour de nous. Après être resté environ une demi-heure sur le pont, je suis redescendu me coucher, et deux ou trois heures plus tard j'étais de nouveau réveillé; c'était une aurore, mais comme je n'en avais jamais vu, qui jetait dans le ciel et sur la rade une lueur rouge orange; c'était exactement un tableau de Veillon, représentant un lever de soleil en orient. Cette lueur précède de beaucoup le soleil qui vint me réveiller encore en dardant les rayons directement sur ma tête. Aussi je me suis promptement habillé pour voir la ville de jour, et certainement cela en vaut la peine. C'est un pays magnifique, très mouvementé, avec des montagnes élevées et des rochers très abrupts, plongeant dans la mer. À part quelques rochers nus, tout est couvert de forêts luxuriantes, composées de palmiers et autres arbres; le terrain a l'air très fertile. Jusqu'à présent, c'est ce que nous avons vu de plus beau; c'est bien au-dessus de Lisbonne et Dakar, qui cependant sont très remarquables aussi.

Nous nous sommes arrêtés uniquement pour échanger la correspondance; on n'a embarqué ni débarqué personne, à cause de la quarantaine. Les journaux qui nous sont parvenus nous donnent de mauvaises nouvelles: on parle de guerre entre le Chili et la République Argentine; si les journaux de l'Europe reproduisent ces nouvelles, qui sont peut-être exagérées, ne vous alarmez pas; souvenez-vous que nous sommes en bonnes mains.

À 21h Autre nouvelle à sensation: ce soir un passager a fait demander les messieurs Tzaut (il avait vu nos noms sur la liste des passagers). Il nous a beaucoup étonnés quand il nous a dit qu'il désirait savoir si nous étions parents de M. Tzaut, ingénieur à Buenos Aires, qui est un de ses amis. Nous avons été encore plus épatés quand il nous a dit que notre cousin, dont nous ne savions rien depuis trois ans, dirige les travaux de dragage du port de Buenos Aires. Nous sommes naturellement enchantés de savoir cela, car il pourra nous aider à nous tirer d'affaire après notre débarquement, et cela pourrait peut-être nous être utile d'une autre façon.

Nous voilà bientôt au terme de notre voyage, mais nous avons fait le plus beau trajet. Il paraît que depuis Buenos Aires nous aurons des ennuis sans nombre. Pour débarquer, il y a déjà bien des difficultés.

Samedi, le 22 mars 1890

La journée était chaude; ce soir de grands éclairs sillonnaient l'horizon du côté du Brésil et j'espérais que nous aurions un orage, mais il n'en a rien été. J'aimerais bien qu'avant notre arrivée nous eussions une bonne tempête afin de voir la mer en furie et de danser sur les flots.

Je ne suis pas fâché d'arriver au terme de la traversée; non pas que le voyage me soit désagréable, mais la compagnie que nous avons à bord n'est pas des plus choisies, surtout en fait de dames. Aussi les repas, qui sont assez longs, m'impatientent-ils, et j'ai toujours hâte de sortir de table.

Dimanche, le 23 mars

Journée très belle, du moins pour moi. Mes souhaits se sont réalisés; le vent souffle en tempête et s'oppose directement à notre marche; il soulève des vagues énormes qui nos ballotent à souhait. Il fait froid; j'ai dû remettre mes habits de laine, et pour aller sur le pont j'ai mon manteau qui n'est pas de trop. C'est très beau de voir ces vagues se briser contre le navire et de répandre sur le pont; j'en ai reçu une, j'ai eu juste le temps de me retourner pour la recevoir sur le dos et dans le cou. Il y a peu de roulis, mais le tangage est fort; c'est le mouvement le plus propice au mal de mer. Le navire plonge de l'avant, puis se relève et plonge de nouveau: c'est très amusant. Bien de gens se cachent, entre autres Farjon. J'ai passablement de peine à écrire à cause de ce mouvement, d'autant plus que je suis tout à fait à l'arrière, au fond du grand salon.

Alfred et moi avons voulu aller à l'avant, mais il n'y a pas moyen; les vagues passent continuellement par-dessus et inondent les pauvres passagers de troisième qui sont entassés dans les corridors. Les embruns que nous envoient les vagues se brisant contre le navire, ont le désagrément que l'on a la bouche, les yeux, la figure pleins de sel qui se cristallise sur le peau.

Nous venons de croiser l'*Orénoque* des Messageries Maritimes. On ne voyait naturellement pas le bateau mais seulement un feu blanc et un feu rouge; il nous a salués au moyen de fusées.

Ce dimanche m'a fait une meilleure impression que les autres. C'est probablement parce que le bateau était moins animé que les autres jours, à cause du gros temps; peut-être aussi étais-je mieux disposé. Bref, j'ai senti que nous étions à dimanche.

Je suis sûr que vous êtes en pleine neige et que le temps n'est guère propice aux promenades, mais bien plus aux rhumes de cerveau et cie.

Avant hier un des Suisse à bord a photographié les autres; dès que j'en aurai un exemplaire, je l'enverrai.

Les Suisses à bord du "La Plata"

1. Rob. Farjon	2. Ch. Panchaud
3. Alf. Tzaut	4. Edg. Sautter
5. W. Cosandey	6. Ch. Tzaut



Lundi, le 24 mars 1890

Nous sommes à Montevideo depuis midi. Nous sommes descendus à terre à 15h pour être de retour à 18h. La ville est bâtie en carré, comme Buenos Aires; les rues sont droites, mais pas larges. Il y a de beaux monuments, mais aussi d'infectes baraques.

Mardi, le 25 mars 1890

Hier de bonne heure, avant d'entrer en rade de Montevideo, nous avons fait escale à l'île des Fleurs. Cette île est située à une dizaine de lieues de Montevideo et set de lazaret; nous avons dû attendre six heures l'autorisation de continuer notre route. Il y avait là un transatlantique anglais qui avait touché les ports du Brésil et qui a été obligé de débarquer tous ses passagers pour Montevideo qui vont y faire une quarantaine de dix jours.

À Montevideo nous avons dû attendre encore deux ou trois heures avant de pouvoir débarquer; il a fallu une visite des officiers de santé, etc. etc. À 15h nous avons pris un petit bateau à vapeur pour débarquer car nous sommes à plus d'une lieue de la rive. Nous avons visité la ville. Nous avons vu passer une compagnie de soldats uruguayens; ils ont assez bonne façon et portent un uniforme ressemblant à celui des Zouaves français. La ville, et surtout le port, sont très animés; ce dernier est rempli de bateaux de toutes espèces et de toutes nations: navires de guerre, vaisseaux marchands et autres.

Nous avons traversé les halles où s'étaient de très beaux fruits: pêches splendides, pommes, poires, raisins, etc. Aussi notre bateau s'est approvisionné et depuis deux jours nos desserts sont fournis de ces fruits-là.

Le navire fait ici son charbon pour le retour, aussi, comme il lui en faut une très grande quantité (il brûle pour plus de fr4500 de charbon par jour!), nous sommes en panne depuis plus de 24 heures. Le départ était fixé à 17h ce soir, mais voilà 21h et nous ne sommes pas encore partis. Les trois quarts des passagers ont débarqué hier et ont pris le soir un des bateaux qui font le service entre Montevideo et Buenos Aires. De cette façon ils sont déjà arrivés à destination ce matin; comme nous ne sommes pas pressés et que cela coûte fr50.— nous avons renoncé à faire de même. Ce soir on nous a appris que nous aurions très probablement une quarantaine à Buenos Aires, aussi un grand nombre de passagers se sont-ils empressés de quitter La Plata et d'aller prendre le bateau de ce soir pour Buenos Aires.

Mercredi, le 26 mars 1890

Partis de Montevideo au milieu de la nuit, nous sommes arrivés ce matin à Buenos Aires, ou plutôt à sa rade. Entre ces deux villes il y a environ 200 km. Si nous sommes dans la rade de Buenos Aires, nous sommes encore à 10 lieues de la ville; on ne peut pas s'en approcher davantage avec ces grands navires car il y a très peu de fond; ce matin nous nous sommes même ensablés et on ne pourra désensabler le bateau qu'une fois qu'il sera déchargé. C'est à peine si l'on voit à l'horizon quelque vestige de la terre. Peu après notre arrivée, un médecin argentin et un employé des douanes sont venus à bord. On nous soumet à une quarantaine de 24 heures; c'est stupide, mais c'est comme cela. À Rio nous n'avons fait absolument que prendre les lettres, et encore ont-elles été désinfectées. Malgré cela, on nous met en quarantaine et on fumige les passagers de troisième et leurs effets. Ce qu'il y a de plus bête dans tout cela, c'est que les trois quarts des passagers ont déjà débarqué à Buenos Aires après avoir changé de bateau à Montevideo. D'ailleurs, ces 24 heures à passer encore à bord ne nous émeuvent pas beaucoup. Pour passer le temps les autres voyageurs, ceux qui restent, dansent, chantent et mènent joyeuse vie.

Nous avons fait la plus grande partie de notre voyage et l'impression que j'en ai retirée c'est celle de notre petitesse et notre faiblesse vis-à-vis de tant d'espace et de tant de choses différentes. Je me sentirais bien seul si je ne savais que le Tout Puissant veille sur nous et que je n'ai qu'à marcher en avant avec confiance.

Le fait est qu'il faut avoir beaucoup de courage pour venir dans ces pays, comme beaucoup de gens, sans le sou, sans même savoir la langue du pays et sans savoir de quoi l'on va vivre. Heureusement que nous ne sommes pas dans ces conditions.

Buenos Aires

Vendredi, le 29 mars

À 11h Après bien des péripéties de toute nature, nous voilà enfin dans notre hôtel avec tous nos bagages. C'est hier dans l'après-midi que nous avons quitté *La Plata*. Il y avait huit bateaux à vapeur qui attendaient. Comme la mer était agitée, le transbordement a été long et pénible. Il y a eu des malles prises entre les deux bateaux et complètement écrasés; la mienne heureusement n'a que le couvercle défoncé. Deux heures de bateau à vapeur à fr5.— par personne (sans les bagages) nous ont fait traverser la rade remplie de bateaux de toutes sortes. Je n'ai pas vu moins de huit bateaux échoués; on voit deux ou trois bouts de mâts qui émergent, le bateau est au fond. Une fois arrivés près du quai, il faut encore transborder dans des bateaux à voile qui nous ont débarqués sur une estacade longue de plusieurs centaines de mètres et qui s'avance dans la mer. Quelquefois il faut encore un troisième transbordement dans des charrettes à deux grandes roues qui entrent dans l'eau; nous y avons heureusement échappé, mais ce matin nous avons vu de ces charrettes pénétrer dans l'eau jusqu'à ce qu'on ne voie plus que la tête des chevaux; c'est très curieux.

Hier soir nous avons passé à la douane pour nos malles; on ne nous a pas fait de difficultés. Maintenant que nous sommes tranquilles, nous allons occuper notre après-midi à faire une visite aux Clark, au consul, etc.

Buenos Aires est une belle ville comme maisons et monuments; mais les rues sont sales, étroites, mal pavées et mal entretenues. La rue la plus large l'est moins que la rue Haldimann à Lausanne; comme la circulation est très intense, il faut constamment faire attention à sa peau, d'autant plus que les trottoirs sont encore plus étroits qu'à Lausanne. Par contre, il y a de très belles places entourées de palmiers.

À midi Un de nous étant allé chez les Clark, on lui a dit que nous resterions ici probablement jusqu'à mardi prochain; les Clark sont absents. En outre, comme ils ont moins à faire qu'ils ne la croyaient à Mendoza, ils ont l'intention de nous envoyer en partie à Mendoza en partie dans la province de Corrientes. Comme nous sommes engagés -pour les Andes, nous voulons refuser d'aller ailleurs, à moins d'une forte augmentation de salaire.

Mardi, le 1er avril 1890

C'est ce soir à 16h30 que nous quittons Buenos Aires, et cela sans regrets. Je n'aimerais pas habiter une ville pareille: toute y est sale, en désordre. on y respire une atmosphère pestilentielle, l'eau est jaune trouble et l'on est obligé de se laver avec. D'ailleurs on ne boit pas d'autre eau: aussi je n'en ai jamais bu. Cela revient cher, car la bière du pays est mauvaise et nous avons payé la bière d'Europe fr6.— et fr6.50 la bouteille.

Ici l'on voit rarement de la monnaie de métal, tout se paye en papier; on a des billets de banque depuis cinq

centavos (un centavo = un sou). Il y a si peu de métal que lorsqu'on veut payer moins de cinq centavos cela se fait au moyen de timbres-poste; ainsi hier sur le tramway on m'a rendu des timbres.

Pendant les quelques jours que nous avons passés ici, nous avons parcouru la ville en tous sens. Sa disposition en carré facilite beaucoup les recherches et l'on se retrouve facilement. Ce qui me plaît ici, c'est l'inconscience que l'on a pour sauvegarder la sécurité publique; tout le monde doit veiller à sa peau s'il veut la conserver intacte; les trains passent en pleine rue, et cela sans aucune barrière.

Samedi et dimanche nous sommes allés à Palerme; c'est le jardin zoologique de Buenos Aires. On y voit beaucoup d'animaux et de très curieux. On y voit aussi des équipages et le monde chic; on n'a chez nous aucune idée de la vitesse avec laquelle on circule ici en voiture. Les équipages luttent de vitesse et lancent leurs chevaux à fond de train.

Hier nous sommes allés en tram à la Boca, port de Buenos Aires, où l'on nous a dit que travaillait notre cousin. Toutes nos recherches pour le trouver ont été vaines.

Nous avons fait visite au consul suisse qui a été très aimable, et nous a donné une lettre de recommandation pour son représentant à Mendoza.

Hier les Clark nous ont fait demander et nous ont dit que l'ingénieur en chef de la ligne qu'ils construisent à Corrientes serait disposé à employer deux d'entre nous, car en ce moment il y a peu à faire à Mendoza. Nous avons tous refusé d'y aller, heureusement que nos contrats spécifiaient que nous étions engagés pour Mendoza. Il y a un instant, nous sommes allés chez eux prendre nos billets; nous aurons des wagons-lits. Ce n'est pas de trop, car ici les premières classes sont comme les secondes chez nous.

Nous partons donc ce soir à 16h30 et arriverons à Mendoza après-demain matin à 06h. On dit que les wagons-lits sont pleins de vermine; c'est ce que nous verrons! Ici j'ai trouvé une grosse punaise dans mon lit.

En ce moment la change est entre 250 et 260, c'est-à-dire que pour une pièce de fr20.— en or, on nous donne un peu plus de 50 pesos en papier, mais cela change chaque jour, même chaque heure. D'un jour à l'autre cela monte ou baisse de 5 ou 6 francs sur fr100.—.

Buenos Aires à Mendoza

Vendredi, le 4 avril 1890

Nous sommes arrivés ici hier matin. Le voyage s'est effectué dans de bonnes conditions mais non sans difficultés. Les wagons-lits ne sont pas disposés de la même façon que chez nous; plus luxueux que confortable, ils sont hauts, décorés avec goût, plafonnés de caissons en bois avec moulures, etc. etc.

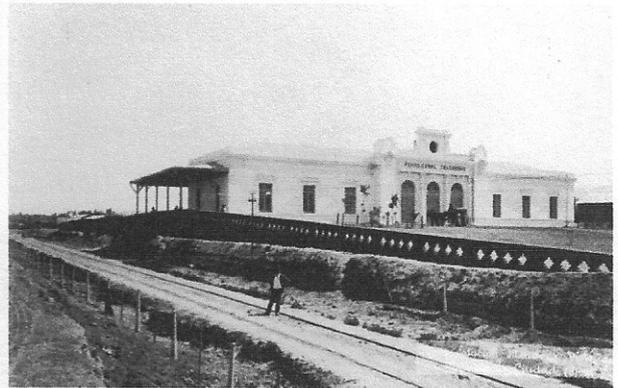
Ils ressemblent à nos wagons de seconde classe; un couloir au milieu et de chaque côté des banquettes rembourrées à deux places. Chaque personne occupe une de ces banquettes se faisant face. La nuit venue, pendant que nous étions en train de souper dans le wagon restaurant, on nous préparait nos lits, que nous trouvions tout prêts en revenant. Pour cela on met une planche d'une banquette à l'autre, et par-dessus un matelas et des draps; cela donne un large lit pour une personne. Pour la deuxième personne on abaisse un des panneaux du plafond dans lequel est dissimulé un second lit qui se trouve ainsi au-dessus du premier, comme dans les navires. De grands rideaux vous permettent de vous enfermer complètement chez vous. À chaque bout du wagon on a lavabo et water-closet. Ce système est fort peu commode, car on ne peut pas se mettre debout sur son lit pour se déshabiller et se rhabiller,

à moins de le faire dans le couloir central, ce que j'ai fait. Mais les dames sont logées dans le même compartiment! J'ai très bien dormi, mais le matin j'étais couvert de piqûres. Le trajet à travers la pampa est parfois assez intéressant, mais aussi répugnant; tout le long de la voie, et surtout aux environs de Buenos Aires, on aperçoit des cadavres de chevaux et de vaches en pleine putréfaction. Ce sont des bêtes qui se sont laissées prendre par le train et qu'on laisse pourrir là où elles sont tombées. Au lieu de mettre en quarantaine les voyageurs qui arrivent par mer, on ferait bien mieux d'enterrer ces cadavres, qui sont des foyers d'infection.

De Buenos Aires à Villa Mercédès, la pampa a l'air peu cultivée; on peut faire des heures en chemin de fer sans voir un seul arbre; rien que la plaine immense sans le plus petit mamelon. En la traversant, nous avons vu plusieurs mirages étonnants: un lac, des arbres, des maisons, le tout si distinct qu'on aurait pu s'y tromper si ces paysages, au lieu de reposer sur le sol, ne s'élevaient plus ou moins flottant en l'air.

On rencontre des troupeaux de chevaux en liberté, des vaches, de grands oiseaux, des autruches qui n'ont pas l'air de s'effrayer du train; il y en avait une qui se promenait tout près de la voie avec sept ou huit petits. Nous avons même eu le spectacle affligeant d'un cheval qui venait d'être atteint par la locomotive et traînait derrière lui l'un de ses sabots ne tenant plus que par un lambeau de chair.

De temps en temps deux ou trois huttes de terre avec quelques colons. Les gares sont assez éloignées les unes des autres et sont pour la plupart en rase campagne. Quelquefois on chercherait vainement alentour et dans le lointain un autre bâtiment que celui de la gare—c'est uniquement pour ravitailler la locomotive que l'on s'arrête. Depuis Villa Mercédès la contrée est plus mouvementée et surtout plus boisée. Il y a de grandes forêts qui ne ressemblent pas du tout aux nôtres; les arbres qui les composent sont peu élevés, très espacés, et croissent au milieu des herbes et des plantes de toutes sortes. Près de San Luis il y a même des montagnes assez élevées. Nous avons toujours eu un temps splendide, aussi avons-nous pu voir tout ce qu'il y a à voir depuis le train.



Gare du Chemin de fer Transandin à Mendoza. Au premier plan, voie normale de Mendoza à Buenos Aires

J'ai dit plus haut que notre voyage ne s'est pas effectué sans difficulté; voici pourquoi: on ne peut pas prendre de billet direct de Buenos Aires à Mendoza, aussi les Clark ne nous avaient donné nos billets que jusqu'à Villa Mercédès. Un de nous avait reçu l'argent nécessaire pour prendre les billets pour le reste du voyage. De même, nous n'avions pu enregistrer nos bagages que jusqu'à Villa Mercédès. Arrivés à cette dernière station, on nous dépose naturellement nos malles sur le quai; nous avons pris nos billets et avons eu toutes les peines du monde à réexpédier

nos bagages. Les employés disaient que cela ne les regardait pas, etc. Ce n'est qu'en leur donnant un peso (fr5.-) que nous avons obtenu qu'ils fassent charger nos bagages. Une fois en route, je fis remarquer que nous avions payé une somme exorbitante pour l'enregistrement de nos bagages; c'était 54 pesos (fr270.-), tandis que de Buenos Aires à Villa Mercédès nous n'avions donné que 33 pesos (fr165.-). Aussi, à Mendoza nous sommes-nous empressés de consulter le tarif et nous avons constaté que l'employé nous avait volé 13.50 pesos, soit fr67.50. Nous avons aussitôt réclamé et, en comparant notre bulletin au bulletin correspondant que reçoit directement la gare d'arrivée, nous nous sommes aperçus que sur ce dernier l'employé avait gratté la somme écrite en notre présence et l'avait remplacée par celle que donne le tarif. Naturellement les fr67.50 nous seront remboursés. Voilà comme on fait les choses dans ce pays: partout on est indignement volé et personne ne s'en étonne.

Ce long trajet en chemin de fer de Buenos Aires à Mendoza (1000 km en chiffres ronds) n'est pas un plaisir sans mélange car, au travers de la pampa, le passage du train soulève des nuées de poussière, ce qui oblige à fermer toutes les fenêtres malgré la chaleur torride.

Avant d'arriver à Mendoza nous avons vu la chaîne des Andes avec ses sommets couverts de neige. Nous avons vu en particulier l'Aconcagua (6834m) qui est un dôme ressemblant un peu au Mont-Blanc. D'ici on ne voit que les montagnes du premier plan qui nous masquent les plus hautes.

La ville de Mendoza possède de larges rues droites et plantées d'arbres; malheureusement, comme partout dans la République Argentine, c'est sale et mal entretenu. On ne se dirait pas dans une ville; les maisons sont construites en adobes, c'est-à-dire en briques de terre glaise cuites au soleil; ces matériaux sont peu solides, aussi les maisons n'ont-elles que le rez-de-chaussée; quelquefois, mais rarement, un premier étage. Cela s'explique par le fait qu'au cours du XIXe siècle la ville a subi de violents tremblements de terre. À cause de ce système de maisons à un seul étage, la ville de Mendoza couvre une étendue disproportionnée eu égard à l'importance de sa population. La rue principale, Calle San Martín, très large et bordée de grands arbres, a, paraît-il, plus de deux lieues de longueur. Il y a dans les environs des vignobles très vastes qui sont actuellement en pleine vendange, ce qui nous procure le plaisir de manger de l'excellent raisin en grappes énormes. Les maisons sont très laides et ont un aspect oriental; la population est sale et déguenillée. Notre hôtel (l'Hôtel Nacional) est, je crois, la plus belle maison de la ville, ce qui n'est pas beaucoup dire; nos chambres sont, comme à Buenos Aires, sans fenêtres mais avec une porte vitrée donnant sur une cour intérieure. La cuisine est détestable, mais on finit par s'y faire.

Hier après-midi nous avons été au bureau de Clark; on nous a dit qu'après un voyage comme celui que nous venions de faire, nous devions avoir besoin de repos et que par conséquent on nous laisserait tranquilles quelques jours. Ainsi nous attendons que l'on nous expédie plus haut.

La contrée de Mendoza est très cultivée; il y a beaucoup de peupliers et d'autres arbres, de la vigne, etc. C'est beaucoup plus cultivé qu'aux environs de Buenos Aires.

Nous venons de faire un tour en ville; comme le tramway passe devant notre hôtel, nous l'avons pris et nous sommes fait balader dans les rues. Nous voulions aller voir les ruines de l'ancien Mendoza, mais nous ne les avons pas trouvées.

Nous avons passé à la poste cet après-midi et j'ai regardé les adresses des lettres venant d'Europe, mais rien pour nous. J'espère que nous aurons prochainement quelque chose par les Clark.

Samedi, le 5 avril 1890

Nous nous ennuyons beaucoup et nous ne savons que faire pour tuer le temps. Nous faisons quelques promenades, mais nous ne sommes pas sortis de la ville. J'espère que nous commencerons bientôt à travailler; il est possible qu'on ne nous envoie pas dans la montagne pour le moment car il paraît qu'il gèle déjà.

Pour donner une idée de la monnaie courante du pays, je joins à ma lettre un billet de cinq centavos (25 cts) comme on les emploie communément; quelquefois on attrape les billets neufs, mais c'est rare; la plupart du temps ils sont aussi crasseux et en aussi bon état que celui-ci.

Ce matin, en nous promenant, nous avons entendu un petit concert de musique militaire devant la caserne; c'était une bonne musique, aussi cela nous a fait plaisir d'entendre quelques morceaux.

[La lettre suivante n'étant pas arrivée à destination, je fais appel à mes souvenirs pour combler en partie la perte de mon journal. Celui de mon frère Alfred me vient également à l'aide.]

La lettre perdue racontait des déceptions que nous avons éprouvées à Mendoza. L'ingénieur en chef, M. Schatzmann, se trouvait alors au Chili et il était remplacé durant son absence par un Italien, M. Montegazza, lequel usa de procédés forts déplaisants à notre égard. Le fait que nos contrats, signés à Londres, stipulaient des traitements en francs et voyages payés avait provoqué le mécontentement du personnel engagé sur place et payé en monnaie argentine. Un jour que nous avions été convoqués au bureau de la Compagnie, on nous fit entrer dans la cour intérieure de l'établissement où on nous laissa attendre debout de 10h à midi sans nous recevoir. Aussi avons-nous protesté et décidé de ne plus nous laisser traiter de la sorte.

Dubs, ingénieur mécanicien des ateliers d'Oerlikon, et Oechslin, monteur, également d'Oerlikon, enfin mon frère Alfred, furent avisés que la Compagnie n'ayant actuellement pas d'occupation pour eux, se voyait obligée de les renvoyer avec voyage de retour payé. Dubs et Oechslin reprirent immédiatement le train pour Buenos Aires et la Suisse. Aichele, ingénieur mécanicien d'Oerlikon, resta à Mendoza. Quant à mon frère Alfred, on verra plus loin que M. Clark se décida finalement à le garder.

Il est certain que l'on avait commis une erreur en faisant venir à Mendoza trois ingénieurs mécaniciens et un monteur, alors que les machines d'Oerlikon destinées au percement du tunnel de faite ne pouvaient être transportées à destination que dans plusieurs mois. Un seul ingénieur mécanicien aurait pu suffire, en attendant, pour s'occuper du matériel roulant et préparer le transport des machines jusqu'à leur installation pour le percement du tunnel. Ce transport sur une distance de 175 km, avec une dénivellation de 2400 m, posait des problèmes importants d'aménagement routier de la piste tout au plus suffisante pour les caravanes de mulets et de bestiaux. En attendant, il y avait 500 caisses de machines à préparer pour leur transport.

Lundi de Pâques, le 7 avril 1890

Nous sommes allés pour la première fois hors de la ville de Mendoza pour acheter des oeufs dans la campagne qui s'étend jusqu'au pied des Andes qui, de là, s'élèvent très rapidement. Nous avons rendez-vous à 14h au bureau de Clark. On nous a fait attendre debout dans la cour jusqu'à 16h45 et c'était pour nous chercher chicane. Le sieur Montegazza contestait le bien-fondé de nos notes

de frais de voyage. Nous avons la malchance d'être arrivés en l'absence de M. Schatzmann. Il paraît que M. Montegazza cherchait à accaparer pour lui seul la direction du côté argentin.

Le photographe officiel de l'entreprise nous a dit qu'il avait aussi des ennuis et qu'il attendait depuis un an et demi le paiement de ses factures. Du reste, d'après tout ce que nous avons entendu, les Clark ont la réputation de ne pas tenir leurs engagements!

Mardi, le 8 avril 1890

Il semblait que les Clark voulaient maintenant nous envoyer au Chili, Alfred et moi; mais rien n'est encore décidé.

Mercredi, le 9 avril 1890

Panchaud et Farjon sont partis ce matin pour leurs destinations respectives dans la Cordillère; Farjon pour San Ignacio et Panchaud pour Bermejito.

Samedi, le 12 avril 1890

Hier je croyais que cette lettre te parviendrait dans les poches d'Alfred, qui devait partir ce soir; mais j'ai écrit à M. Clark en appelant son attention sur le fait que le renvoi de mon frère, après qu'il ait été régulièrement engagé, était de nature à lui faire du tort, et je le priais d'examiner s'il ne pourrait pas revenir sur sa décision. Il me répondit à peu près dans ces termes: "Votre lettre m'a plu; je garde votre frère".

Je crois que pour le moment nous resterons à Mendoza; cela m'ennuie, car j'aimerais aller sur les travaux et dans la montagne. Il faut maintenant nous habituer à nous laisser 'carotter' par les Clark, qui profiteront certainement de toutes les occasions pour rogner quelque chose à notre traitement; vous croirez peut-être que nous exagérons, mais là il n'y a pas d'exagération possible; sachant qu'ils n'ont rien à craindre de la justice argentine (s'il y en a une), ces messieurs se sont conduits envers nous comme des cochons (passe-moi l'expression) et nous ont traités comme des chiens. D'ailleurs ils ne font en cela rien d'extraordinaire; c'est dans les moeurs du pays et l'honnêteté y est à peu près inconnue.

Dimanche, le 13 avril 1890

Hier après-midi je suis allé demander à M. Montegazza où il comptait m'employer; il m'a répondu qu'il partirait demain matin pour la montagne, serait absent toute la semaine et verrait où il faut m'envoyer; je suis donc sans occupation pour une semaine encore au moins.

La ligne du Transandin est déjà terminée presque jusqu'à Uspallata; elle est à voie d'un mètre, c'est-à-dire comme le Lausanne-Echallens. Les grandes lignes de la plaine ont des voies plus larges que chez nous (1,78 m au lieu du 1,50 m adopté en général en Europe sauf en Espagne et en Russie où les voies ont aussi 1,78 m). Sur trois kilomètres environ, la voie du Transandin suit celle du Mendoza-Buenos Aires, c'est-à-dire qu'elle va à peu près parallèlement à la Cordillère, puis elle se dirige contre cette dernière pour entrer dans la vallée du Río Mendoza.

Hier je suis allé me promener jusqu'à la séparation des deux lignes; tout le monde peut circuler sur la voie, qui sert en quelque sorte de rue. On y va même à cheval; en revenant j'ai passé aux chantiers de la gare où Alfred était occupé à reconnaître des machines.

Les promenades ne sont guère un agrément ici; il pleut si rarement que les routes sont couvertes de 10 à 15 cm de poussière; on est constamment dans un nuage qui, en un instant, imprègne nos habits et nous dessèche la

gorge. Il fait encore assez chaud; nous sommes en habits d'été.

Le soir nous ne savons trop que faire pour nous occuper; pour écrire nous n'avons que notre bougie, ce qui n'éclaire pas bien; aussi nous couchons-nous de bonne heure. À souper nous avons des musiciens: il y a deux troupes composées de harpe, violon et flûte, qui viennent alternativement; comme elles jouent assez bien, cela nous distrait un moment.

Dès le jour de notre arrivée, nous avons fait connaissance avec un Français qui est le photographe de la Compagnie Clark. Il a fait jusqu'à présent environ 300 vues grand format de la ligne. Ce sont de belles photographies de montagne, telles qu'on en voit quelquefois chez Benda. Avant hier nous lui en avons acheté. J'en ai pris une douzaine que je t'envoierai dès que je saurai la manière la plus sûre de le faire.

Ce matin nous nous sommes levés un peu plus tard que d'habitude, soit que nous n'ayons rien à faire, soit que nous ayons mal dormi. En effet, nous avons des hordes de cousins qui viennent nous chanter dans les oreilles et je me suis levé au milieu de la nuit pour leur faire la chasse; outre cela, nous sommes tout près de la gare et du soir au matin les locomotives sifflent sans cesse. Tout cela est cause que nous sommes quelquefois longtemps à nous tourner et retourner dans nos lits sans dormir, et que nous ne nous levons que vers 09h. Nous avons déjeuné comme d'habitude à 11h. Ensuite j'ai fait la sieste, puis j'ai travaillé un peu la grammaire espagnole. À 17h30 je suis sorti et ai entendu vaguement dans le lointain le chœur final de Faust. Je me suis rapidement dirigé dans la direction d'où venait la musique, ce qui m'a amené sur une des places publiques, où jouait une musique militaire. Je n'ai entendu que le dernier morceau, une valse d'ailleurs assez mal exécutée. La ville n'a pas seulement de belles rues, mais aussi de grands jardins publics assez bien entretenus; ce soir on rencontrait pas mal d'équipages et de toilettes, ce qu'on ne voit pas du tout les jours sur semaine.

Voilà le bilan de ma journée; j'espère que d'ici peu elles seront plus remplies.

Lundi, le 14 avril 1890

Ce matin vous avez dû entendre tirer du canon à Lausanne pour le 14 avril, jour anniversaire de l'indépendance du canton de Vaud.

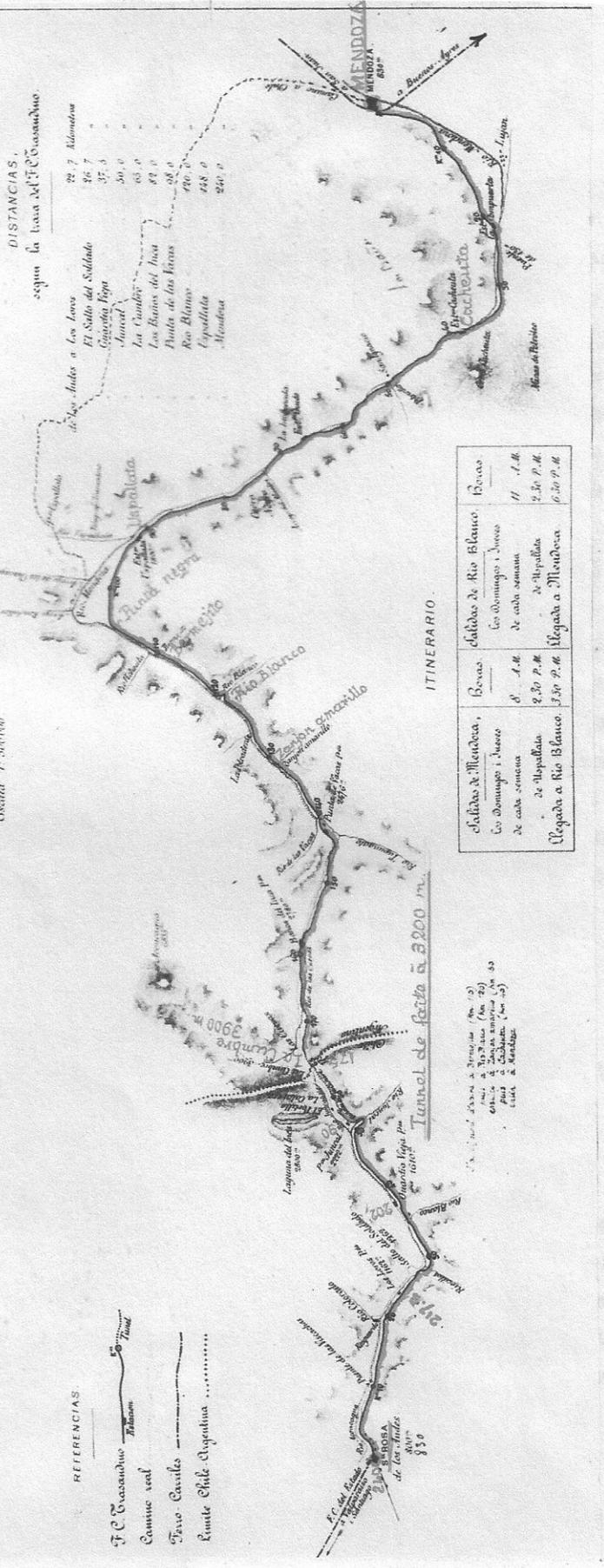
Je sors du bureau Clark où je suis allé me familiariser avec les plans et profils de la ligne; je vais tâcher de faire un plan que je vous enverrai pour que vous puissiez nous suivre sur la ligne. Pour le moment, si cela vous intéresse, je vous dirai que la ligne a une longueur totale de 240 km entre Mendoza et Santa Rosa de los Andes, tête de ligne du côté Chilien. Partant de Mendoza à une altitude de 830 m, elle atteint, après un parcours en plaine de 20 km, les gorges escarpées du Río Mendoza qu'elle remonte en franchissant de nombreux ponts et tunnels. La ligne est à peu près terminée jusqu'à Potrerillos à 50 km de Mendoza. De là il faut continuer à dos de mulet.

À 175 km de Mendoza se trouve le point culminant de la ligne à 3200 m où un tunnel de 13 à 14 km traversera la montagne sous le col de chemin muletier atteignant 3900 m.

À 100 km de Mendoza, la vallée s'élargit considérablement, formant le haut plateau d'Uspallata à environ 1800 m d'altitude. C'est le seul endroit où se trouve une végétation abondante avec de grands arbres, des fermes et du bétail. On y parvient de Mendoza par un chemin passant par-dessus la montagne, la gorge de la Mendoza étant impraticable.

Torre Carril Trasandino. Plano General.

Escala 1:50000



DISTANCIAS.
segun la linea del T.C. Trasandino.

de los Andes a Los Hornos	29,7	Kilometros
El Salto del Salitral	46,7	"
Cuarta Vega	37,5	"
Amal	50,0	"
Las Cañadas	63,0	"
Los Baños del Inca	82,0	"
Puerto de las Yucas	98,0	"
Rio Blanco	190,0	"
Uspallata	168,0	"
Mendoza	221,0	"

ITINERARIO.

Salidas a Mendoza, Los Domingos, jueves de cada semana	Salidas de Rio Blanco, Los Domingos, Jueves de cada semana	Devsas
8. A. M. 2.30 P. M. 7.30 P. M.	8. A. M. 2.30 P. M. 7.30 P. M.	Devsas 11. A. M. 2.30 P. M. 6.30 P. M.
Llegada a Rio Blanco		

REFERENCIAS.

- T.C. Trasandino
- Carril real
- Ferrocarril
- Limite Chile-Argentina

Tunnel de altura a 3200 m.

El Cumbre a 3900 m.

El Salto del Salitral a 2024 m.

El Salto del Salitral a 1730 m.

El Salto del Salitral a 1500 m.

El Salto del Salitral a 1200 m.

El Salto del Salitral a 900 m.

El Salto del Salitral a 600 m.

El Salto del Salitral a 300 m.

El Salto del Salitral a 0 m.

Du tunnel de faite, la ligne gagne Santa Rosa de los Andes, situé à 800 m d'altitude, par une descente rapide n'ayant que 65 km de longueur.

Cet après-midi j'ai travaillé un peu l'espagnol. Cela vient petit à petit; je puis dire quelques mots, mais je ne comprends pas facilement.

Il y a une brutalité inouïe chez les indigènes. À chaque instant on entend des chiens crier de douleur, on voit constamment des gens leur lancer de gros cailloux à bout portant. Les chevaux et les mules sont aussi maltraités.

Je suis installé pour t'écrire dans la cour de l'hôtel, sous une treille chargée de belles grappes de raisins rouges et blancs; nous en faisons une véritable cure.

Mardi, le 15 avril 1890

Le garçon qui nous sert à table m'a prêté Salambo que l'on a joué pour la première fois dernièrement à Bruxelles. Je n'ai pas la pièce, mais le roman de Gustave Flaubert d'où on l'a tirée. Je dis roman, sans savoir si c'en est un, car j'ai lu déjà plusieurs chapitres qui renferment très peu de romantique. Cela se passe au temps d'Hamilcar et de la prise de Carthage; c'est écrit dans un style qui se rapporte à ces temps reculés. Il est surtout question de militaire, car la scène se passe dans les années barbares et souvent il y a des longueurs; c'est un roman historique. Je le lis pour me désennuyer et pour avoir une idée de la pièce qui a fait tant de bruit il y a quelques mois.

Aujourd'hui j'ai n'ai pas bougé de l'hôtel; demain je pense aller un moment au bureau voir si je puis faire le plan dont je t'ai parlé. Comme Alfred a expédié ses photographies à Selma, j'attends de savoir comment elles arriveront avant de tenter l'expédition des miennes. Je pense que tu recevras un de ces jours la photographie de La Plata; je crains que cette dernière ne soit bien abimée; à propos, je t'avais écrit pour te donner une idée des dimensions du navire que les cheminées avaient 2,60 m de diamètre; je me suis aperçu plus tard que dans le sens où on les voit sur la photographie, elle ont plus de 3 m car elles sont ovales.

Nous finissons de souper quand Farjon est arrivé, redescendant de la montagne; il a la dysenterie et vient se soigner ici. Il croit que c'est le vin et l'eau qui l'ont indisposé; à part cela il est enchanté du pays et du travail qu'il a à faire.

Panchaud a écrit à Farjon; après deux jours de galop il est arrivé à destination (Bermejito); il demeure dans une baraque en maçonnerie sèche où il est bisé et venté; il a l'air content et bien portant.

Jeudi, le 17 avril 1890

Je t'ai donc quittée avant hier soir et depuis ce moment il y a du nouveau. Hier dans l'après-midi j'ai reçu de M. Montegazza un télégramme me donnant l'ordre de partir le lendemain matin pour Bermejito. Ne sachant si je retournerais définitivement en Europe ou si je resterais, je n'avais, par précaution, fait aucun achat des objets nécessaires pour aller là-haut. J'ai donc été au bureau Clark leur dire que je n'étais pas prêt à partir de demander un jour de plus, ce qui m'a été accordé. À 16h je prenais avec Farjon (qui va mieux) et Alfred une voiture pour aller dans un magasin français qui se trouve à plus d'une lieue de notre hôtel, dans un faubourg de Mendoza nommé S. Vincente (il est marqué sur la carte du Manuel de l'Immigrant, mais pas juste; c'est au sud de Mendoza). Dans ce magasin j'ai acheté: un poncho (sorte de manteau du pays), des draps, des couvertures, une marmite, casserole, bougies, sucre, sel, café, thé, théière, cirage et brosses, etc. La route était assez amusante; comme c'est très mal entretenu nous faisons des sauts formidables;

tantôt on roule dans des ruisseaux, tantôt sur des bosses. Pour revenir il faisait nuit noire et un orage assez violent; heureusement que les éclairs montraient de temps en temps la route, car plusieurs fois j'ai cru que nous allions rouler dans la fossé.

Aujourd'hui j'ai encore fait des achats toute la journée: lit de camp pliant, matelas, oreiller, selle, cuvette et accessoires, vaisselle, cafetière, etc. Bref, j'en ai déjà pour 120 piastres, non compris l'hôtel et le cheval. J'ai emballé le tout dans une caisse, puis j'ai fait chercher chez un boulanger deux sacs; car ma malle étant trop lourde pour un mulet, il faut la décharger. En ouvrant dans la cour intérieure de l'hôtel le lit de camp que je venais d'acheter, je constatai qu'il grouillait de punaises! On m'a dit qu'il suffisait d'arroser la toile de quelques gouttes de pétrole pour les faire disparaître. Le résultat fut d'une efficacité immédiate: toutes ces bestioles se laissèrent tomber sur le sol où je pus les exterminer.

J'en étais à me demander si je finirais à temps, lorsqu'est venu un avis me disant d'ajourner mon départ jusqu'à samedi matin, vu que vendredi il n'y a pas de train. J'en suis bien aise, cela me donne un peu de répit.

Bermejito est à 115 km d'ici; c'est 25 km plus haut d'Uspallata. Comme le train ne va que jusqu'au 50ème kilomètre, j'ai encore à faire à mulet la distance de Lausanne à Genève; j'attends pour acheter un cheval d'avoir une bonne occasion.

J'espérais que le courrier d'aujourd'hui m'apporterait quelque chose, mais nenni; ce sera pour samedi et ta lettre me passera justement sous le nez au moment où je partirai, ce qui fait que je ne l'aurai que trois ou quatre jours après. C'est navrant, mais il faut bien que je m'y résigne.

Nous avons reçu aujourd'hui de Dubs une lettre que nous apprend qu'ils se sont embarqués avant hier sur un bateau anglais allant à Anvers.

Vendredi, le 18 avril 1890

Je pars donc demain matin à 07h. J'ai encore employée la journée à quelques achats et à faire mes paquets. J'ai parcouru une bonne partie de la ville pour voir si l'on exposait en vente des timbres-poste pour collection, mais je n'ai rien vu; je crois qu'ici on ne collectionne pas. À la poste j'ai demandé des cartes de correspondance, mais on n'en avait pas; par contre j'ai acheté des enveloppes timbrées.

Mendoza à Bermejito

Dimanche le 20 avril 1890

Je suis à 54 km de Mendoza et il est 08h du matin. C'est jusqu'ici que les rails sont posés; on ne peut aller plus loin pour le moment, vu qu'il faut construire un pont pour passer le torrent.

Maintenant je veux tâcher de t'expliquer comment je suis arrivé jusqu'ici; c'est un peu embrouillé, mais cela ne fait rien. J'ai commencé par prendre une voiture pour me faire conduire à la gare du chemin de fer transandin, car j'avais avec moi sept colis, malles, caisses, etc. Je dis 'gare', mais pour le moment on ne fait que la construire, de sorte que l'enregistrement des bagages, etc. n'est pas compliqué; d'ailleurs ces trains ne sont pas publics, et ne servent que pour transporter les ingénieurs, les ouvriers et les matériaux. Je me trouve donc en présence d'un train de vagonnets chargés de rails sur lesquels il s'agissait de jucher mes bagages; je les équilibre tant bien que mal, puis je me suis assis sur ma malle. J'aurais pu aller dans un fourgon qui a des bancs, mais j'ai préféré rester près de

mes colis pour les surveiller. Et là-dessus, à 07h, nous nous mettons en route.

Jusqu'au Km 31 la voie n'a rien de bien remarquable sauf quelques ponts, dont un assez long qui traverse le Río Mendoza à sa sortie des gorges. On monte sensiblement à travers la pampa et en se rapprochant des montagnes. À Km 31, la première station, j'ai mis pied à terre pour aller voir le chef de station; j'avais pour lui une lettre lui donnant l'ordre de me fournir les mules nécessaires pour continuer mon voyage depuis le point où cesse la ligne. Il a été très aimable, parlant français, et m'a donné une lettre me recommandant aux bons soins de deux ingénieurs demeurant plus haut. En même temps, il me remit neuf mineurs qui devaient monter aussi à Bermejito et me confia leur commandement.

J'avais demandé trois mules pour moi, deux pour mes bagages et une pour ma personne. Le chef de station me dit que le matin de bonne heure il avait envoyé en avant 12 mules, dont trois pour moi et une pour chacun des mineurs. Nos montures devaient nous attendre au Km 54. Je remontai sur ma malle et le train se remit en marche; on avance bien lentement, car à chaque instant il faut s'arrêter soit pour prendre de l'eau, soit pour laisser ou emmener des wagons, bref, nous avions fait 31 km en trois heures.

En sortant de cette station on s'engage dans les gorges de la Mendoza qui sont très encaissées et pittoresques. Les flancs de la montagnes sont très escarpés et, dans le lointain, on voit les chaînes neigeuses où le pic le plus bas est plus haut que le Mont-Blanc. De temps en temps l'on passe sur un pont en fer à une grande hauteur au-dessus du torrent; les tunnels, nombreux aussi, sont taillés dans le roc et sans maçonnerie. De petits buissons et des touffes d'herbe forment toute la végétation de ces montagnes rocailleuses.

Nous arrivons à Cacheuta ou Los Baños (Km 40). Dans la gare, petite maison en pierre, je trouve un ingénieur anglais, M. Norton, qui est chef de section de cette partie de la ligne. Il était en train de déménager pour aller plus haut et me dit que dans une heure ou deux il se ferait préparer un train pour monter avec ses bagages, m'offrit d'attendre ce train et de dîner avec lui. L'offre était tentante, car il était passé midi et je n'avais encore rien manger. Néanmoins, je n'ai pas accepté car je n'osais pas abandonner mes mineurs. Je continue donc avec ce même train. Peu à peu la vallée s'élargit et nous arrivons à une sorte d'immense cirque, au milieu duquel coule la Mendoza; c'est Potrerillos. Là il fallait changer de train car les ponts ne sont pas construits; l'on n'a que des ponts provisoires en bois sur lesquels les trains ordinaires ne peuvent passer, vu leurs poids. J'allai trouver l'ingénieur des ponts, un français, M. Lévêque, qui me dit qu'à 14h il partirait un train.

Je commençais à chercher quelque chose à manger quand arrive M. Norton avec son train. C'est alors que je regrettai d'avoir refusé son invitation. Il me fit donner un wagon pour mes bagages et aussitôt nous continuons notre voyage. Quelques kilomètres plus loin, nous arrivons à Punta de los Rieles (extrémité des rails). C'est là que M. Norton se fait construire sa cabane et qu'il fit décharger ses bagages. Comme je lui avais manifesté l'intention d'acheter un cheval, il me présenta à un ingénieur anglais qui se trouvait là et que va partir; il a vendu un cheval à Farjon et en avait un autre. Pendant que je regardais ce cheval, M. Norton me dit qu'il allait jusqu'au Km 54 chercher M. Montegazza et que je faisais mieux de rester ici. Il file alors avec mes mineurs et mes bagages sans que j'aie bien compris pourquoi il me plantait là. Ce n'est que plus tard que j'ai compris que M. Montegazza attendait le train au Km 54 pour redescendre à Mendoza et que, pensant que je resterais longtemps en tractation pour mon cheval, il était trop pressé pour m'attendre. Me voilà donc avec mon ang-

lais qui ne sait pas un mot de français. En mélangeant quelques mots d'anglais, de français et d'espagnol, nous avons fini par nous comprendre un peu, mais très peu. Son cheval ne m'ayant pas plu, pour le prix qu'il en voulait, j'attendais avec une certaine impatience que l'on vînt me chercher.

Au bout d'un certain temps, le train redescendit, amenant MM. Norton et Montegazza; et enfin, à 17h, j'eus la satisfaction de le voir remonter et m'emporter plus loin.

À 17h30 j'arrive au Km 54, trouvant mes mineurs avec mes bagages et les leurs m'attendant au pied du talus du chemin de fer. Pour tout ce monde, il y avait quatre mules. On m'explique alors qu'avant de partir M. Montegazza avait dit qu'il y en avait beaucoup trop et les avait toutes renvoyées sauf quatre; c'est alors que je me mordis les doigts de m'être arrêté en chemin.

Il était impossible de charger tous les bagages sur ces quatre mules; l'arriero (guide) m'offrit alors une alternative: ou bien charger mes bagages et ce qu'il pourrait des autres et partir avec moi tout de suite, (dans ce cas il fallait laisser ici les mineurs avec les bagages qui restaient et personne ne serait venu les chercher), ou bien passer ici la nuit pendant que l'arriero redescendrait chercher des mules au Km 31. Je ne voulais pas abandonner ainsi mes mineurs, aussi ai-je choisi la deuxième alternative. D'ailleurs, elle ne me déplaisait pas; c'était une aventure assez drôle que de coucher ainsi à la belle étoile au pied du remblai. L'arriero partit aussitôt et je songeai à manger quelque chose, car il était près de 18h et je n'avais encore rien pris de toute la journée. Il y a pour approvisionner les ingénieurs et les ouvriers des sortes de magasins que l'on appelle *proveduria*. J'allai donc m'acheter une miche de pain, du fromage et une bouteille de vin; avec cela j'eus un repas simple, mais que je mangeai de bon appétit.

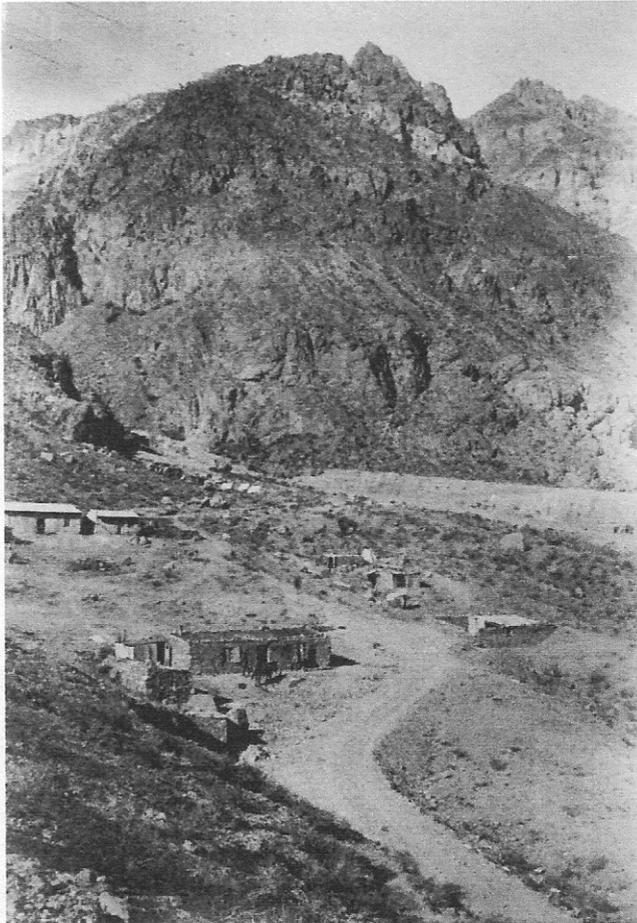
La nuit tombait; il fallait songer à s'établir pour dormir. J'avais mon lit de camp et mon matelas; le lit est tout bonnement un grand pliant, donc rien de plus simple que de l'ouvrir et de m'y installer. Cependant, un ouvrier français qui travaille ici vint m'offrir de coucher dans sa chambre, car dehors il fait froid. Ces cabanes sont faites de tôle ondulée. Il y avait encore la place de mettre mon lit dans l'unique petite chambre qui compose l'appartement de cet ouvrier et de sa femme; j'acceptai, et à 21h, après avoir bu avec eux le café (qui n'était pas du moka), je m'étendis sur mon matelas en me couvrant de tout ce que j'avais en fait de manteaux et de couvertures. De leur côté, les mineurs avaient construit deux sortes de murettes avec leurs bagages, avaient placé dessus en guise de toit des feuilles de tôle, et c'est là-dessous qu'ils passèrent la nuit. J'étais et je suis finalement tout content de cette aventure inattendue et très amusante.

Ce matin il faisait très froid; j'ai l'ai bien un peu senti, mais j'ai très bien dormi. À 07h ce matin je déjeuné de pain et de café noir, après quoi j'allai faire ma toilette au torrent. Pour l'écrire, je suis assis sur ma malle; la table, c'est ma selle, que j'ai mise sur mes genoux. À une trentaine de mètres coule le torrent que l'on traverse pour le moment au moyen d'une cage suspendue à une poulie qui roule sur un câble. Les culées du pont sont construites, mais le pont lui-même ne le sera pas avant un certain temps. Tout autour de nous, les montagnes se dressent en forme de cirque; devant moi, à l'ouest, on voit surgir derrière les premières montagnes deux pics avec des névés. Derrière moi, le soleil me donne dans le dos et commence à me réchauffer considérablement; aussi vais-je ôter mon manteau. C'est comme cela dans la Cordillère: la nuit il gèle et le jour il fait 20° de chaleur.

Les deux ingénieurs anglais arrivèrent à cheval vers 10h du matin. Ils ont été très étonnés de nous trouver encore ici et m'ont reproché de n'être pas venu leur deman-

der l'hospitalité. Ils m'ont invité à dîner au cas où les mules ne seraient pas encore arrivées.

À 20h à La Invernada J'ai donc été dîner chez M. Norton; puis j'ai attendu chez lui les mules qui ne sont arrivées qu'à 15h30. À 16h nous nous sommes mis en route par des sentiers impossibles; pas dangereux, mais rapides et terreux. De temps en temps on pouvait rejoindre le tracé du chemin de fer et cela allait mieux. Tout le long du chemin il y a de grandes touffes de beaux roseaux blancs; les cactus ont de splendides fleurs, de grandes dimensions.



Campement à Bermejito

Après deux heures de marche nous sommes arrivés de nuit à La Invernada. J'ai été un peu ennuyé de n'y pas trouver d'ingénieur, mais après avoir mangé quelque chose, j'ai trouvé où passer la nuit. J'ai fait installer mon lit dans la cabane de l'ingénieur, construite en tôle ondulée doublée de bois et qui se compose de trois chambres. Dans l'une, la plus grande, j'ai trouvé deux tables, quatre chaises, une cheminée, deux bouteilles vides et une lampe, et sur l'une des tables: *Hamlet* de Shakespeare—en français! C'est cette chambre que j'occupe; dans les deux pièces voisines j'ai installé mes mineurs. Au milieu de tout cela, je me sens bien un peu isolé, mais je sens aussi que Dieu est avec moi. Le soir j'examine le ciel; d'après les constellations je m'oriente, et puis je regarde vers le nord-est. Que c'est loin!

Mercredi, le 23 avril 1890 (À Bermejito)

Je t'ai donc quittée dimanche soir à La Invernada. Le lendemain à 07h nous nous remettons en route et bientôt j' gagnais le devants avec un de mes mineurs qui avait une mule; les bagages nous suivaient avec les arrieros.

Le chemin est quelquefois assez mauvais, taillé dans le roc à une grande hauteur au-dessus du torrent; mon compagnon n'avait pas l'air très rassuré; plusieurs fois il a

jugé plus prudent de descendre de la mule et de la conduire par la bride. Quant à moi, sachant que ces bêtes ont le pied sûr, j'ai passé partout à cheval. Comme les terrassements sont presque partout très avancés, le chemin les suit sur une grande longueur, passant sous les tunnels. Là, on n'a alors absolument rien à craindre, il n'y a pas de danger.

À 14h nous étions à Uspallata où j'ai pris quelque chose en attendant le reste de la caravane. Il ne faut pas s'imaginer que Uspallata soit un village; là où passe la ligne il n'y a pas d'autres bâtiments ou habitations que celles des ouvriers de la ligne, et la gare, que l'on construit en ce moment. Uspallata, dont j'ai déjà parlé plus haut, est un haut plateau assez vaste, et où l'on retrouve la pampa comme dans la plaine; si, en quittant la rive droite de la rivière sur laquelle passe la ligne, on va sur la rive gauche, on trouve quelques fermes disséminées, et quelque culture.

À 18h nous arrivions à Punta Negra, qui se trouve à l'extrémité du plateau d'Uspallata, là où l'on rentre dans la vallée étroite. Nous n'étions plus qu'à deux heures de Bermejito, but de mon voyage, mais les mules ne voyageant pas la nuit, et ne sachant pas s'il était prudent de s'aventurer seul sur ce chemin, j'ai préféré rester à Punta Negra, d'autant plus que mes douze heures de mule m'avaient passablement erreinté. On m'a alors conduit chez un des ouvriers où une douzaine d'ouvriers étaient attablés en train de souper. J'ai mangé avec eux, puis j'ai demandé où je pourrais coucher. Personne ne se souciait de m'héberger, et ne pouvant discuter en espagnol, et l'assemblée étant tapageuse, j'ai été me coucher en pleine air sur mes bagages. Cependant, mes arrieros et des gendarmes qui nous accompagnaient étaient scandalisés qu'on laissât un ingénieur passer la nuit dehors; ils allaient de cabane en cabane se disputant avec ces gens qui étaient tous saouls. Enfin, à 22h, ils sont venus me réveiller et m'ont conduit chez le boulanger du campement qui voulait bien me recevoir. J'y ai passé une nuit agitée, car le boulanger et son mitron étant ivres aussi, ont commencé à faire du tapage au milieu de la nuit, se sont insultés et peu s'en est fallu qu'ils en vinssent aux mains. En outre, le vent soufflait en rafales et soulevait les feuilles de tôle de la toiture, faisait un vacarme de ferraille très peu propre à vous endormir.

Hier matin à 09h nous sommes remontés en selle et à 11h nous étions ici, à Bermejito, où l'on m'attendait avec anxiété; le fils de M. Montegazza, qui est ingénieur aussi et qui même, avait télégraphié à son père pour lui demander s'il savait quelque chose de moi.

Nous sommes ici trois ingénieurs, un Danois, M. Geijer, chef de section, malade en ce moment, Panchaud et moi, plus un pseudo-ingénieur, Montegazza, ex-étudiant en médecine, fils de l'ingénieur en chef-adjoint. Notre baraque, construite en pierres sèches, est traversée par tous les vents y apportant des flots de poussière, ressemble aux chalets que l'on trouve dans les hauts pâturages des Alpes. Elle est sensiblement parallèle au Río Mendoza qui coule à environ 300m de distance. Sur le flanc de la montagne on voit de petits buissons rabougris et des cactus.

Le campement de Bermejito consiste en notre baraque, le bodega (magasin), le télégraphe, la maison du majordome, l'écurie, la forge et disséminées par ci et par là les tentes des ouvriers. Les rivières ont creusé des lits de 100 à 150 m de largeur bordés souvent par des barrancas, parois verticales de terre et de pierres qui ont parfois 80 m de hauteur. Cette formation est typique des régions où la pluie est rare; elle ne peut pas exister en Suisse à cause de sa pluviosité relativement élevée.

Les ingénieurs prennent leurs repas en commun; nous avons deux cuisinières et un cuisinier. L'une des cuisinières, une jeune mulâtresse du pays, est la cuisinière du

chef de section; l'autre, une jeune Française de 14 ans dont les parents sont dans le campement des ouvriers, est la cuisinière de Montegazza. Le cuisinier est le domestique de Panchaud; le mien, un Argentin, sait probablement aussi faire la cuisine. Tu vois que nous n'avons pas beaucoup de soucis; il est d'usage de ne rien faire soi-même mais d'appeler son domestique pour la moindre chose; ainsi l'autre jour le chef de section a grondé Panchaud parce qu'il voulait porter lui-même un bougeoir d'une cabane à l'autre!

Cette vie sauvage me plaît beaucoup, à part certaines choses dont je me passerais volontiers, ainsi la conversation n'est pas des plus choisies, puis le soir on boit beaucoup. Hier, ou plutôt ce matin, nous ne nous sommes couchés qu'à 02h après avoir bu toute la soirée avec les chefs de chantiers et autres personnages du campement. J'y suis resté parce que je ne veux pas faire bande à part, mais cela me répugne; le résultat en est que l'on se lève à 09 ou 10h, que l'on ne fait rien avant le dîner et très peu après. Cependant, on n'a pas de dimanche et quelquefois, quand on est poussé, on travaille jour et nuit (ceci ne concerne que les ingénieurs, car il est évident que les ouvriers et leurs supérieurs travaillent régulièrement tous les jours).



La cabane des ingénieurs à Bermejito

Ici il y a beaucoup de chiens, chacun en a au moins un; je n'ai pas encore le mien. Panchaud a une belle chienne qui couche dans nos chambres et qui ne laisserait pas entrer quelqu'un sans le recevoir à coups de dents. Nous avons aussi des chevaux et des mules.

Bermejito se trouve à plus de 2000 m d'altitude, aussi les nuits sont-elles froides et quand le vent souffle il emporterait un homme. Nous sommes à 115 km de Mendoza.

Les ingénieurs sont très respectés par les ouvriers; d'ailleurs, pour la moindre insolence on met ceux-ci aux fers. Souvent il y a des rixes dans lesquelles des ouvriers sont tués ou blessés; c'est encore arrivé il y a quelques jours. Dans des cas pareils, on livre les coupables aux gendarmes argentins; mais pour des choses moins graves on procède de la façon suivante: il y a trois ouvriers slaves, hommes de confiance, qui forment la gendarmerie du campement; quand il s'est passé quelque chose, on les envoie, revolver au poing, chercher les coupables et les amener devant la cabane du chef de section, où les ingénieurs, constitués en tribunal, jugent l'affaire. On condamne à un plus ou moins long temps de fers; il y a en plein air au milieu du camp une barre de fer horizontale fixée à une dizaine de centimètres du sol. On emprisonne les pieds du pénitent dans deux anneaux de fer que l'on passe ensuite à la barre. On ferme le tout au moyen d'un cadenas et on laisse le coupable jour et nuit étendu sur les cailloux; la nuit au froid le jour au grand soleil. C'est barbare si l'on veut, mais c'est nécessaire pour maintenir une certaine discipline, car beaucoup de ces ouvriers sont des repris de justice, des déserteurs, ou pis encore.

Mais il faut que je te quitte; voilà 23h30 et je ne me suis pas encore déshabillé depuis que j'ai quitté Mendoza.

Vendredi, le 25 avril 1890

Hier et aujourd'hui j'ai travaillé avec Panchaud; les calculs et documents de la section sont dans un désordre épouvantable et nous sommes obligés de nous débrouiller dans tout cela. Les ingénieurs qui ont laissé l'ouvrage dans cet état sont maintenant du côté du Chili, de sorte qu'il n'y a pas moyen de leur demander des explications. Notre chef de section n'a que 26 ans, et n'a pas l'air très fort. Il paraît que généralement les ingénieurs de la ligne ont été indignés de l'arrivée de nous autres, car nous avons des engagements plus avantageux que la plupart d'entre eux. Ainsi Panchaud et moi sommes plus payés que notre chef de section et son premier adjoint; il y a plusieurs chefs de section qui sont moins payés que nous.

Nous ne sommes ici que provisoirement; M. Geijer, Panchaud et moi irons probablement à Río Blanco, 5 km plus loin. On nous y construit actuellement des maisons, et dès quelles seront finies nous déménagerons.

Nous menons naturellement une vie assez monotone; le matin nous nous levons à 09h; nos ordonnances nous apportent notre déjeuner (café et lait condensé suisse) puis font nos chambres. Nos repas se composent de soupe, deux ou trois plats de viande, des pommes de terre et du fromage; nous n'avons point de légumes, le terrain est absolument stérile, et comme il ne pleut jamais il y a beaucoup de poussière qui pénètre dans les chambres et couvre tout. Nous sommes toujours entourés de nos six chiens, toutes de belles bêtes et bons pour la garde. Cette nuit, nous avons malheureusement veillé jusqu'à 01h30; cela m'ennuie fort que l'on ait de pareilles habitudes. M. Geijer s'est levé aujourd'hui; il a l'air d'un très gentil garçon; en tout cas il ne nous bourre pas d'ouvrage.

Pendant que j'y pense, je dois t'avertir que nous ne savons pas quand vient le courrier, de sorte que si tu recevais des lettres sans fin, tu ne t'en étonnerais pas; cela prouverait que le courrier étant venu inopinément, je lui ai remis la lettre sans avoir le temps de la finir.

Mes livres ont passablement souffert du voyage de Mendoza ici; je les avais mis dans un sac. Ma Bible est assez mal arrangée.

Dimanche, le 27 avril 1890

Comme nous avons travaillé ces jours derniers, aujourd'hui nous prenons congé et nous allons à cheval à Uspallata pour y installer Claraz, ingénieur fribourgeois arrivé récemment, et Cosandey, qui doivent y être arrivés hier soir.

Hier après-midi nous sommes allés sur les travaux pour voir un petit tunnel que l'on venait de percer; sans y faire attention, nous avons enfermé chez nous la chienne de Panchaud. La table sur laquelle nous travaillons est appliquée contre notre unique fenêtre. En rentrant, nous avons trouvé la chienne sur la table, essayant de sortir par la fenêtre; elle y était montée, avait renversé l'encrier et abîmé les dessins auxquels nous travaillions.

Le vent souffle quelquefois très fort; il soulève des nuages de poussière qui pénètrent partout et gâtent tout. Hier à certains moments, lors même que tout était fermé aussi bien que possible, on ne voyait plus clair dans notre chambre. C'est bien désagréable; la nuit je sens le vent qui me passe sur la figure; il traverse les murs par les joints.

Lundi, le 28 avril 1890

Je commencerai par te raconter ce que nous avons fait hier. À 10h30 nous montions en selle, M. Geijer, Montegazza, Panchaud et moi, et nous voilà partis pour Uspallata.

Je montais un des chevaux de M. Montegazza que Panchaud trouve trop vif pour lui. En sortant de Bermejito, le chemin emprunte le tracé de la ligne à peine ébauché, et se trouve à mi-hauteur de la barranca, paroi d'éboulis presque verticale tombant dans le río; c'est sur 700 à 800 m de parcours un sentier étroit qui domine le vide. Nous avons eu la malchance d'y rencontrer des mules chargées; j'ai pu en passer une ou deux, mais plus loin j'ai dû descendre de cheval et le conduire par la bride jusqu'à ce que j'aie passé toutes les mules. À part quelques endroits comme celui-là, le chemin est assez large et sans aucun danger; seulement ce n'est pas une belle route comme chez nous; le chemin consiste en deux profondes omières courant parallèlement. On y va presque tout le temps au galop. Après nous être arrêtés pendant 45 minutes à Punta Negra, nous sommes repartis et nous galopions deux par deux: devant M. Geijer et Montegazza; derrière Panchaud et moi. À un moment donné, les deux premiers prennent le grand galop et moi je fais de même en les suivant de très près; mais au bout de quelques secondes ils ralentissent brusquement pour prendre le petit galop; comme je ne m'y attendais pas du tout et que j'arrivais sur eux à fond de train, j'ai voulu arrêter mon cheval et n'étant déjà pas très solide sur ma selle je suis allé rouler sur le chemin. Par bonheur je ne me suis pas fait le moindre mal et, remontant tout de suite, j'ai continué comme si de rien n'était; ces messieurs m'ont alors expliqué que c'était pour s'amuser qu'ils avaient pris un petit moment le grand galop, mais qu'ils ne se doutaient pas que je me lancerais après eux.

À 13h30 nous étions à Uspallata où à notre grand étonnement nous ne trouvions pas nos ingénieurs. Un moment après, des cavaliers venant de Mendoza nous apprennent que Claraz et Cosandey arriveraient dans la soirée. Après avoir dîné, nous sommes repartis à 16h pour Bermejito, laissant à Uspallata M. Geijer qui voulait attendre les nouveaux ingénieurs pour les installer. Après nous être encore arrêté un bon quart d'heure à Punta Negra, nous étions à 18h à Bermejito (25 km en deux heures, tout le temps au galop). Panchaud a une selle du pays remontant devant et derrière, ce qui permet de se cramponner de façon à ne pas risquer de tomber; ces selles sont en outre recouvertes d'épaisses peaux de mouton, ce qui en fait un siège très moelleux. Quant à moi, j'ai une mauvaise selle anglaise; aussi après avoir fait mes 50 km étais-je brisé; mon pauvre... et mes genoux sont tout pelés. Après cela il a encore fallu rester à table jusqu'à 22h; à ce moment Panchaud et moi en avions assez et sommes allés nous coucher. Je ne vois qu'un avantage à ces soirées que nous passons ensemble: c'est que nous apprenons assez vite l'espagnol. À part cela, elles me répugnent de plus en plus; chacun y dit autant de mal qu'il peut soit de l'un, soit de l'autre, et la conversation est vraiment édifiante. Je parle peu, comme d'habitude, et je tâche de faire mon profit de ce que j'entends. Cependant, hier soir j'ai eu avec M. Montegazza une discussion au sujet de religion et je suis bien content d'avoir pu dire mon opinion.

En rentrant hier soir, j'ai eu un petit (un grand) désappointement, voici pourquoi: en allant à Uspallata, nous avons croisé sans nous en apercevoir le courrier montant; j'ai pensé que le soir même nous aurions quelque chose et je me suis donné que le temps de descendre de cheval, le remettre à mon ordonnance et aller chercher mes lettres. On nous apprend que le courrier n'avait pas passé; il était probablement resté à Punta Negra pour s'y amuser, et en y passant, au retour, nous n'en savions rien. Il fallait encore attendre jusqu'au lendemain.

Nous nous sommes couchés donc à 22h; il était passé minuit et nous dormions profondément quand M. Montegazza vient frapper à notre porte et nous appeler. Croyant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, je vais

ouvrir, et l'autre, complètement ivre, vient nous tirer hors de nos lits en nous disant "Venez donc boire avec nous; nous avons aussi un poulet que nous allons manger ensemble" etc. etc.



La destinataire de ces lettres, Jeanne Martin

Tu peux te figurer l'envie que nous avons d'y aller; aussi, après nous avoir longtemps sollicité il a fini par nous laisser tranquilles. Mais toute la nuit ils ont fait du tapage et ne se sont couchés qu'à 04h. Comme j'étais assez fatigué et que je me trouvais bien dans mon lit, j'ai décidé d'y attendre le courrier, pensant que j'y serais mieux pour lire ta lettre. À 9h30 on vient frapper à notre porte et on nous apporte à chacun un paquet; pour moi cinq lettres et des journaux; deux lettres de toi parties de Lausanne le 18 et le 28 mars, une de maman, une de ton père et une d'Alfred. Naturellement, une pareille aubaine a guéri tous mes maux.

M. Diez se trompe bien s'il croit que la ligne sera finie dans deux ans; c'est ce que se figurent en général les gens du pays et on les laisse croire. Dans deux ans tous les travaux ordinaires de la ligne seront certainement finis, mais au sommet du passage il faut encore percer plus de 14 km de tunnel déjà commencé, et pour cela il faudra du temps. En outre, il se trompe encore plus quand il dit qu'on ira en un jour de Buenos Aires à Santiago; il faudra déjà environ douze heures pour aller de Mendoza à Santa Rosa, le maximum de vitesse pour cette partie de la ligne étant de 25 km/h. Quant à l'opinion qu'il émet que nous serons si enchantés du pays que nous y resterons, je crois qu'elle est aussi erronée que les autres.

Il paraît que le Chili est beaucoup plus beau que la République Argentine, mais à tout cela je préfère notre Suisse et je crois qu'aussitôt que j'aurai acquis une certaine pratique je reprendrai volontiers le chemin de l'Europe. Aujourd'hui nous n'avions rien à faire; je n'ai fait que d'écrire pendant que Panchaud lit les journaux. M. Montegazza est allé faire une promenade à cheval. On ne bûche pas trop, aussi cela ne m'étonne pas que les archives soient en désordre et incomplètes. Je crois qu'une fois que nous serons à Río Blanco toute la besogne retombera sur Panchaud et moi; je n'en suis pas fâché, car nous apprendrons quelque chose et nous ferons notre possible pour bien travailler afin que l'on remarque que la section marche mieux depuis que nous y sommes. C'est ambitieux, n'est-ce pas? Mais ce ne serait pas très difficile car nos supérieurs ne s'occupent guère de leur travail.

Le vent souffle très fort aujourd'hui, si bien que portes et fenêtres étant fermées, je suis obligé de tenir mon papier pour qu'il ne s'envole pas; de temps en temps une bonne bouffée de poussière entre dans la chambre et couvre tout; aussi les affaires s'abîment-elles. Pour se

des cactus. Comparer les Andes aux Alpes, c'est comparer un crâne chauve à un crâne chevelu.

Jeudi, le 8 mai 1890

Hier j'ai écrit à ton papa, à maman et à Dubs. Ce dernier m'avait dit à Mendoza qu'il avait l'intention de faire un petit album des photographies qu'il a tirées pendant le voyage et à Mendoza, et qu'il nous le vendrait ce que cela lui coûterait. Je lui ai donc écrit de donner suite à son idée et de l'expédier le dit album contre remboursement.

Le soir nous avons eu Claraz qui revenait de Punta de las Vacas pour rentrer à Uspallata. Il était ivre et parlait et gesticulait comme un halluciné; de temps en temps il hennissait en nous disant: "Il me semble que je suis mon cheval". C'est un homme assez instruit, mais alcoolique. Il a passé la nuit ici et est reparti ce matin pour Uspallata. Il a été avec M. Geijer jusqu'au Puente del Inca. C'est un pont naturel sur la rivière; j'en ai la photographie et te l'enverrai.

Ce matin Panchaud et moi nous sommes levés à 07h; à 08h nous sommes partis à cheval pour Río Blanco. Nous avons fait des galops incensés, éperonnant et excitant nos montures. À Río Blanco, nous nous sommes arrêtés un moment; c'est donc là que nous irons dans quelque temps. C'est au confluent du Río Blanco et Río Mendoza. Je crois que nous y serons mieux qu'ici, car c'est beaucoup plus encaissé et par conséquent plus abrité.

Nous avons ensuite poussé jusqu'à trois kilomètres plus loin, puis nous sommes rentrés à Bermejito au triple galop. Nous étions de retour à 10h après avoir fait 16 km; j'espère que nous allons répéter souvent ces promenades pour nous tanner un peu la peau.

Cet après-midi nous avons travaillé de 14h à 16h30, mais comme M. Geijer n'est pas encore rentré nous ne savons pas trop que faire.

Ce soir j'ai ouvert pour la première fois ma pharmacie pour donner un rigollet à M. Montegazza qui a des maux de tête.

Vendredi, le 9 mai 1890

Ce matin nous avons travaillé; nous avons trouvé de quoi nous occuper pendant que M. Geijer se promène. Le vent continue toujours à souffler furieusement, mais avec un ciel sans nuage; aussi le soleil étant très chaud les jours le sont aussi. Les nuits sont fraîches, mais nous ne le sentons pas car nous avons assez de couvertures.

J'ai écrit à M. Montegazza père pour formuler des réclamations au sujet de mon compte; j'ai dû le faire en espagnol et j'espère qu'il me donnera raison, mais je n'y compte pas trop.

L'apuntador descend demain à Mendoza; je veux finir ma lettre pour la lui donner, car je pourrais attendre le courrier encore longtemps. Cet après-midi nous avons travaillé; j'aime mieux cela, le temps passe plus vite. M. Geijer doit revenir ce soir et je pense que nous passerons notre dimanche à travailler.

Mardi, le 13 mai 1890

Je ne t'ai rien écrit depuis samedi matin, aussi j'ai bien des choses à te dire. D'abord, ce matin je me suis levé à 06h; hier soir il était entendu que nous nous lèverions de bonne heure pour aller sur le terrain. Panchaud devait partir avec deux ordonnances pour aller à deux heures de cheval d'ici (tout près de Punta de las Vacas). Quant à moi je devais aller à quelques minutes d'ici avec M. Montegazza. Il est 08h et ce dernier n'est pas encore prêt, je l'attends depuis deux heures. Panchaud était déjà prêt à 05h30 et il n'a pu partir que maintenant à cause de la par- esse de l'une des ordonnances.

Jeudi, le 15 mai 1890 — Ascension

Dimanche nous avons passé la matinée à baguenauder dans le campement; comme il fait déjà passablement froid, nous ne pouvons pas rester longtemps dans notre cave qui est très crue. Il n'y a pas de plancher et la terre froide ne nous réchauffe pas les pieds; aussi l'autre jour Panchaud et moi avons démoli une brouette pour en mettre les morceaux devant nos tabourets.

Dimanche après-midi nous sommes partis tout de suite après le dîner, Panchaud et moi, pour faire une petite excursion. Ici le tracé de notre entreprise suit la rive droite du Río Mendoza qui coule de l'ouest à l'est; sur la rive gauche se trouve le chemin public qui va au Chili. Un petit torrent très encaissé tombant de cascade en cascade rejoint la Mendoza du côté sud où les pentes sont presque inaccessibles; ce sont surtout des grands rochers et des éboulis. Notre encampement est sur la rive droite (sud) tout près de la confluence. Au haut du petit vallon latéral se trouve, paraît-il, un plateau très fréquenté par les guanacos. Le guanaco est à la Cordillère ce qu'est le chamois aux Alpes; plus grand, beaucoup moins gracieux que ce dernier, il vit comme lui en troupeaux se nourrissant des quelques herbes et buissons qu'il trouve là-haut. C'est sur ce plateau que nous avons entrepris de monter; d'après ce que l'on nous avait dit, il fallait trois heures pour y arriver. Nous avons grimpé de cascade en cascade, car le torrent coule au milieu d'un entassement de gros blocs éboulés des sommités voisines. Je te dirai tout de suite qu'il n'y a aucun danger. Nous étions obligés de nous arrêter souvent pour souffler, car la montée est très raide et sans chemin. En outre, à des hauteurs pareilles la respiration est pénible.

Nous étions suivis par la chienne de Panchaud qui est justement de la race qui chasse le guanaco et qui sait admirablement grimper. Nous sommes montés ainsi pendant deux heures sans atteindre le plateau; le soleil était couché et nous n'avions que le temps de redescendre avant la nuit. Nous avons donc renoncé pour cette fois au plateau; car avec l'obscurité des nuits ici la descente eût été impossible. Nous étions à plus de 3000 m et tout au fond de la vallée on voyait Bermejito et le río. Chose curieuse, sur ces hauteurs la végétation est beaucoup plus verdoyante qu'ici. Les buissons sont d'un beau vert, tandis qu'ici ils sont plutôt gris. En outre, il y a plus de variété; on trouve des pissenlits, des céleris, etc. Nous sommes arrivés ici juste pour la nuit, passablement fatigués d'avoir couru sur ces cailloux, mais contents aussi d'avoir grimpé un peu plus haut. Nous avons trouvé un peu de neige et de la glace; d'ailleurs ici même il gèle maintenant toutes les nuits.

Lundi nous avons travaillé dans notre chambre; mardi et mercredi nous sommes allés sur le terrain: Panchaud près de Punta de las Vacas et moi ici tout près.

Hier soir j'attendais Alfred qui m'avait écrit qu'il devait aller avec M. Dominicé au Chili. J'ai été très déçu en ne voyant arriver que ce dernier, qui a passé la nuit ici et est reparti ce matin. Aujourd'hui j'ai un peu travaillé, je ne me doutais pas que ce fût l'Ascension. Hier soir le télégraphe nous a dit "on me télégraphie de Mendoza que demain c'est jour de fête et que le télégraphe ne marchera pas". Ce n'est que cet après-midi que nous avons découvert que c'était l'Ascension.

J'ai dû interrompre ma lettre pendant deux heures pour me réchauffer un peu; je me suis brûlé de rhum qui m'a fait beaucoup de bien.

Aujourd'hui je devais aller à Punta Negra avec M. Montegazza, mais il fait trop de vent et nous irons demain si possible. Ordinairement le vent ne se lève que vers 11h du matin; on profite alors pour travailler de bon matin, mais dès qu'il souffle il est si violent qu'il fait bouger les instruments et empêche de travailler exactement.

Dimanche on a amené ici un cheval que l'on met en loterie; il y a 35 billets de deux piastres. Nous en avons pris chacun un car nous ne sommes pas encore fournis de chevaux; c'est un joli cheval noir et j'aimerais bien le gagner. Pour deux piastres cela vaut la peine.

M. Montegazza vient de nous donner un demi-melon; c'est la seconde fois qu'il nous en apporte. C'est un gros melon à écorce verte et dont l'intérieur est rouge vif; il est extrêmement juteux et plus sucré que nos melons qui ont, je trouve, un goût plus distingué.

Vendredi, le 16 mai 1890

Il est déjà passablement tard, mais finalement cela ne me va pas de passer la soirée avec ces messieurs et d'aller me coucher sans rien te dire.

Aujourd'hui nous avons travaillé dans nos chambres toute la journée; nous n'avons pas pu aller à Punta Negra à cause du vent.

Lundi, le 19 mai 1890

Le courrier est venu aujourd'hui mais ne m'a rien apporté d'intéressant; j'ai reçu une lettre de mon cousin Constant et une du bureau de Mendoza à propos de mon compte. Rien d'Europe. Panchaud a reçu une lettre de chez lui et des journaux qui nous ont appris la mort de M. Odier, professeur à la faculté technique. Mon cousin me dit qu'il espère avoir par moi des nouvelles d'Europe et qu'il se met entièrement à ma disposition s'il peut m'être utile. J'aurai peut-être l'occasion de profiter de cette offre.

Depuis vendredi nous avons travaillé tous les jours. Dimanche je suis allé avec M. Montegazza à Punta Negra où j'ai travaillé sur le terrain; en revenant nous avons galopé tout le temps et à certains moments nous allions si fort que je ne voyais plus le chemin, d'autant plus qu'il faisait déjà sombre; nous avons toutes les peines du monde à retenir nos chevaux. Ce jour-là Panchaud est allé à Río Blanco de même qu'aujourd'hui. Nous avons beaucoup à faire ces jours; c'est comme je te l'écrivais précédemment: on laisse s'accumuler la besogne jusqu'à ce qu'il faille bûcher comme des nègres pour la mettre à jour.

Samedi, le 24 mai 1890

Voilà cinq jours que je n'ai rien écrit et cela pour diverses raisons. D'abord, nous avons eu beaucoup de travail et mercredi nous avons veillé jusqu'à 02h du matin; ensuite l'effet du travail (en chapeau et en manteau) dans notre chambre crue et les pieds sur la terre froide a été que le lendemain j'étais tout enchifrené, que j'ai grelotté toute la journée et qu'à la fin de l'après-midi je me suis mis au lit comptant sur une esquinancie; je suis resté couché hier, et aujourd'hui j'ai pu me lever lors même que j'ai la gorge encore un peu prise; bref ce n'est rien du tout.

Pendant ce temps on est venu m'offrir le cheval dont je t'ai déjà parlé et que l'on avait mis en loterie; pensant que j'avais peu de chances de le gagner, j'ai préféré l'acheter pour 50 piastres (environ fr100 à l'heure qu'il est). Il est très beau, bien bâti, se tient très bien, noir comme l'encre et moiré. J'espère que demain nous serons libres et que je pourrai l'essayer; voilà quinze jours que nous n'avons pas eu un moment pour nous.

Mardi nous avons eu la visite de M. Montegazza père qui est venu faire une inspection de la ligne.

Ce matin il y avait ici des vols de condors; on en voit beaucoup dans la Cordillère. M. Geijer est sorti avec son fusil et il venait à peine de nous engager à aller chasser un peu avec lui qu'on nous apporte un de ces oiseaux qu'un ouvrier venait de tirer. C'est un jeune spécimen qui doit encore grandir et ne mesure que la bagatelle de 2,60 m d'envergure. Il porte une très belle collerette blanche. La

pauvre bête a reçu la décharge dans les pattes, de sorte que l'une est déchirée jusqu'à l'os et l'os lui-même cassé, l'autre patte passablement déchirée aussi. M. Geijer veut tâcher de le rétablir et on l'a pansé tant bien que mal pendant qu'il cherchait à donner des coups de son énorme bec crochu. Comme il faisait mine de vouloir s'en aller, on l'a attaché par la patte la moins malade et c'est pitié de voir ce pauvre animal se dresser de temps en temps et tirer sur sa corde.

Puisque je suis en train de parler d'animaux, je te dirai encore que j'ai vu dernièrement à Punta Negra un jeune chien sauvage que l'on a capturé un de ces derniers jours; il paraît qu'on en voit souvent des troupes dans la plaine d'Uspallata. Ce chien ressemble à un petit loup et a des yeux excessivement curieux; une grosse prunelle bleu de prusse sur un fond bleu de ciel.

Peu à peu le froid augmente. Cela va bien la nuit car on se met au chaud sous les couvertures, mais le jour quand il faut travailler dans une baraque à travers le plafond de laquelle on voit le ciel, ce n'est pas tout ce qu'il y a de plus gai. N'importe, quand on n'a pas tout ce que l'on voudrait, il faut se contenter de ce que l'on a.

Mardi, le 27 mai 1890

Hier l'employé chargé des postes au bureau de Mendoza est monté lui-même ici avec le pagador (payeur), ce qui fait que j'ai reçu ta lettre du 5 avril partie le 15, puis des journaux. En même temps j'ai reçu ma paie du mois d'avril au cours de 238,50; c'est-à-dire que j'ai eu 238,50 piastres. Jusqu'à présent aucune de tes lettres ne s'est perdue; je suis étonné que le 13 avril tu n'aies pas encore reçu ma lettre de rio, elle met bien du temps à arriver. C'est ennuyeux d'avoir à attendre la correspondance si longtemps, et ici on nous allonge encore le plaisir par l'irrégularité du courrier.

Depuis dimanche nous n'avons pas fait grand chose; en finissant ma dernière lettre dans la nuit de samedi à dimanche je t'écrivais que n'ayant pas eu un jour de libre depuis une quinzaine nous espérions avoir notre dimanche. Donc le matin à 10h nous allons demander à M. Geijer la permission d'aller nous promener. Il nous répond: "Nous allons voir cela ensemble; mais nous avons beaucoup à faire; il y a un travail que je dois absolument expédier à Mendoza cette nuit". Puis, au lieu de nous donner quelque chose à faire, il s'en va baguenauder dans le campement, s'occupant de ses chiens, de son condor, etc. Ainsi jusqu'à 14h; à ce moment nous nous mettons à table. Comme à 16h nous y étions encore, nous finissions par en avoir assez et Panchaud me dit: "Je m'en vais tout simplement faire seller sans rien lui demander". Une fois les chevaux prêts, il vient demander à M. Geijer l'autorisation de sortir, qui nous est enfin accordée. Comme il fait déjà nuit à 17h, nous n'avons qu'une heure pour nous promener. Nous sommes allés jusqu'à Río Blanco. Mon cheval va bien; il faut faire un peu attention à la descente car il a tendance à trébucher, mais en terrain plat et à la montée j'ai piqué des galops à toute vitesse, laissant bien loin derrière moi Panchaud, qui cependant montait une très bonne mule.

La soirée s'est naturellement passée à boire. M. Montegazza était complètement ivre, Geijer pas mal aussi, et une fois rentrés chacun chez soi j'ai entendu Montegazza vomir comme un porc dans sa chambre. Cela me vexait qu'on nous ait fait perdre toute la journée sous prétexte qu'il y avait beaucoup à faire et qu'on employait encore sa soirée à boire comme des trous. Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que ce travail si pressant n'est pas encore fait aujourd'hui, mardi! Hier on n'a rien fait non plus, soit à cause de la présence du pagador et du courrier, soit à cause de je ne sais quoi.

Aujourd'hui nous n'avons rien fait jusqu'à dîner, mais cet après-midi nous avons travaillé un peu et il vient d'arriver deux ingénieurs anglais qui seront nos hôtes ce soir.

Hier un ouvrier a de nouveau tiré et tué un condor de 2,75m d'envergure; on l'a dépecé aujourd'hui. L'encolure avec sa collerette blanche fera un très beau manchon. Je tâcherai d'un tuer un et de t'en envoyer de quoi faire un manchon.

Il fait de moins en moins chaud et aujourd'hui on dirait qu'il neige du côté de la Cumbre (sommet du col). Avec la sécheresse et le froid, on a les mains et les lèvres toujours coupées, c'est ennuyeux.

Mercredi, le 28 mai 1890

Avant de t'écrire je suis allé faire un tour pour me réchauffer; cette nuit la neige est de nouveau tombée très bas et il ne fait pas du tout chaud.

Hier soir nous avons travaillé jusqu'à 01h du matin, aussi ce matin je ne suis sorti de mon lit qu'à 10h30. D'ailleurs, par ce froid on n'a rien de mieux à faire qu'à rester au lit aussi tard que possible; c'est la seule place où l'on ait un peu chaud. Panchaud est parti à 08h pour aller travailler près de Río Blanco; je ne l'envie pas, car avec le vent froid qui souffle, ce ne doit pas être très amusant. Nous entrons donc dans l'hiver et cela va augmenter jusqu'au mois de juillet; j'espère que nous allons bientôt déménager, car notre nouvelle maison sera beaucoup plus confortable que celle-ci et nous pourrons y faire du feu.

Avant-hier soir, comme nous ne pouvions nous réchauffer, j'ai voulu essayer d'un système employé par le télégraphiste dans sa bicoque. J'ai pris une vieille brouette en fer que j'ai mise au milieu de notre chambre, puis nous avons fait du feu dedans. Nous avons laissé la porte ouverte pour laisser s'écouler la fumée, mais bientôt nos chambres en étaient tellement remplies qu'il n'y avait plus moyen d'y tenir. Nous avons transporté alors notre foyer devant la maison et adossant nos tabourets contre le mur nous nous sommes établis devant notre feu où nous étions beaucoup plus au chaud que chez nous. Encore une chose qui n'est pas très confortable par le froid, ce sont nos WC qui sont les environs de Bermejito.

Dimanche le 1er juin 1890

Il me semble qu'il y a une éternité que je n'ai pas écrit, le fait est que depuis mercredi je n'ai pas pu le faire. Nous avons eu à travailler, et même aujourd'hui, dimanche, je quitte le travail seulement maintenant à 22h. Vendredi et samedi j'ai été travailler à Río Blanco, aujourd'hui nous sommes restés chez nous et demain je dois aller à Punta Negra.

Cet après-midi M. Geijer a déménagé à Río Blanco. Il y habitera notre maison pendant qu'on transportera la sienne d'ici là-haut. Dans une dizaine de jours ce sera notre tour de quitter Bermejito. Ce départ a fourni à Montegazza, qui restera ici, le prétexte d'un souper d'adieu et naturellement on est resté à boire jusqu'à 03h du matin. J'avais tellement sommeil que je m'endormais constamment et faisais des réverences à mon verre que je ne vidais pas. Aussi aujourd'hui ne nous sommes-nous levés qu'à 11h, et notre chef était en train de s'habiller à 14h cet après-midi. D'ailleurs, ce dernier est rarement levé avant 11h; bref la plus grande partie du temps il n'y a que Panchaud et moi qui travaillons. Ces messieurs sont très contents de nous avoir pour nous faire faire toute la besogne et nous n'en sommes pas fâchés car cela développe nos connaissances.

Mercredi nous avons eu un petit incendie assez amusant. Montegazza avait devant sa porte une charmille faite de branchages fixés sur des montants en bois et dans

laquelle nous avons pris quelquefois les repas. Comme il faisait froid, le dit Montegazza a pris la brouette dans laquelle j'avais fait du feu la veille, la mit au milieu de sa charmille et arracha une partie des branchages qu'il y entassa et alluma. Nous nous sommes réchauffés ainsi, puis, comme après le dîner il restait des braises, on remit des branches et les cuisinières entassèrent tant de bois que les flammes atteignirent le plafond de la charmille qui était si sèche qu'elle prit immédiatement feu et qu'en deux minutes tout était en flammes. Au bout d'un moment les peons (domestiques) réussirent à arracher la charmille et à éparpiller les bois. La porte de Montegazza brûlait, mais un seau d'eau l'éteignit. Notre maison étant en pierre, nous n'avons rien à craindre, aussi c'était amusant de voir flamber cela.



Vue générale du campement de Río Blanco

Mercredi, le 4 juin 1890

Décidément je ne puis réussir à t'écrire régulièrement. Depuis dimanche j'ai eu beaucoup à faire. Lundi dans l'après-midi le courrier est venu et m'a apporté ta sixième lettre partie le 22 avril et la lettre de ton papa partie le 21. Je me suis naturellement donné le temps de les lire, puis j'ai travaillé le soir. Hier je suis allé à Punta Negra où j'ai passé la journée; je croyais avoir peu à faire mais j'ai eu de l'imprévu, de sorte que depuis avant-hier soir à 19h jusqu'à hier à la même heure je n'avais pris qu'une tasse de café. Les deux aides que j'avais avec moi étaient tout épatés que je ne me donne pas seulement le temps de manger. Le soir j'ai encore travaillé à la maison et avec mes 20 km de cheval j'étais passablement cassé, de sorte que je me suis couché sans t'écrire. Aujourd'hui je suis retourné à Punta Negra où j'ai terminé mon travail; en revenant j'ai fait mes 10 km en 35 minutes, tout le temps au galop. Ces promenades à cheval me plaisent beaucoup, surtout quand je les fais seul.

Je n'avais pas l'intention de me priver de manger comme hier, aussi avant de partir ai-je mangé un beefsteak, puis j'ai dit à mes aides de m'apporter un asado; ce qu'on appelle ici un rôti à la braise à peu près comme à la broche. Il n'y manque que cette dernière. On fait du feu entre trois pierres et on fait cuire le morceau de viande au-dessus. J'ai donc dîné de pain, asado et vin; ma table était une grosse pierre et ma chaise une pierre plus petite.

La température s'est bien radoucie ces jours; hier et aujourd'hui particulièrement il a fait très chaud. Ce soir le vent qui était tombé depuis deux ou trois jours a repris de plus belle, et il menace d'enlever notre toit. Le temps est toujours splendide, le ciel absolument serein et, n'étant la poussière causée par la sécheresse, ce serait tout ce qu'il y a de plus agréable.

Jeudi, le 5 juin 1890

Demain le majordome de Bermejito descend à Mendoza, aussi je me dépêche de finir ma lettre pour te l'expédier, sans attendre le courrier qui passera aussi probablement demain.

Aujourd'hui nous avons travaillé dans notre chambre où le vent amène des flots de poussière. Je suis un peu fatigué, car depuis quatre semaines nous n'avons pas eu un jour de libre; mais on s'y fait et peu à peu on oublie qu'il existe des dimanches.

Prochainement, quand nous serons à Río Blanco, nous aurons à faire les études de la ligne, à la tracer, etc., entre Río Blanco et Punta de las Vacas. C'est, à ce qu'on dit, le trajet le plus difficile de toute la ligne; aussi ce sera intéressant, nous y gagnerons de l'expérience et nous montrerons ce dont nous sommes capables. Notre chef est content de nous; il voit que nous ne craignons pas le travail et il a plus de confiance en nous qu'en Montegazza; ce dernier n'est pas ingénieur et depuis que je suis ici je l'ai déjà vu faire maintes bêtises.

La cabane de M. Geijer est démolie et on l'a déjà transportée en bonne partie à Río Blanco.

Mercredi, le 11 juin 1890

Seul pour un moment j'en profite pour t'écrire, car voilà plusieurs jours que je ne l'ai pas fait. Ma dernière lettre est donc partie vendredi matin; je ne me souviens plus en détail de ce que j'ai fait depuis. Vendredi et samedi nous avons travaillé. Dimanche, trouvant que depuis assez longtemps nous étions à l'attache, nous avons pris congé sans le demander et sommes montés à cheval. Panchaud avait une mule. Nous sommes allés à Río Blanco faire visite à M. Geijer, puis nous avons continué quelques kilomètres plus loin. M. Geijer nous invita à souper et à passer la soirée avec lui. Je m'étais promis de te consacrer une bonne partie de mon dimanche, aussi cette invitation ne me plaisait pas du tout et je refusai, prétextant que je n'avais pas envie de rentrer de nuit à Bermejito avec l'obscurité complète des nuits d'ici. Il me dit alors que les chevaux connaissent le chemin et qu'il n'y avait rien à craindre, etc. si bien que voyant que je le choquerais en refusant, je consentis à rester avec Panchaud.

À 21h nous remontâmes en selle; il faisait si noir que, croyant caresser mon cheval, je tapais sur le dos de l'ordonnance qui le sellait. Entre temps étaient arrivés à Río Blanco des gens qui proposèrent à Panchaud un cheval qu'il acheta séance tenante pour 60 piastres. Il est moins chic que le mien, mais plus solide. Ainsi, parti de Bermejito avec une mule, Panchaud y rentra avec un cheval. Le retour s'effectua très bien, presque tout le temps au galop malgré l'obscurité.

Hier nous avons travaillé, Montegazza et moi ici, Panchaud à Río Blanco. Le soir Montegazza et moi sommes allés porter notre travail à M. Geijer et sommes revenus avec Panchaud. Malheureusement ma selle est mauvaise, et comme nous sommes allés très rapidement mon cheval est blessé sur le dos.

Aujourd'hui nous n'avons rien fait; Montegazza et Panchaud sont partis, il y a un instant, pour se promener à cheval. J'ai été tout content de prétexter la blessure de mon cheval pour rester. Nous l'avons fait panser et j'espère que, après avoir fait réparer ma selle, la blessure se guérira. Mais voilà Montegazza et Panchaud qui reviennent; ils auraient bien pu me laisser seul un peu plus longtemps.

Montegazza a fait faire dans un coin d'une de ses chambres un fourneau en pierre qui a fonctionné hier pour la première fois; ainsi nous n'avons plus besoin de faire notre feu devant la maison. Aujourd'hui il a fait très chaud; le matin il gèle, mais quand le soleil donne, s'il ne fait pas trop de vent, il fait chaud.

Jeudi le 12 juin 1890

Aujourd'hui nous n'avons pas fait grand travail; le matin j'ai fait diverses petites choses, pansé mon cheval; cet après-midi Montegazza est parti pour aller avec M. Geijer à la rencontre de Don Juan Clark qui revient du Chili et doit arriver ici ce soir ou demain matin. Panchaud et moi sommes allés avec un ouvrier sur les travaux pour faire mettre en ordre les outils; brouettes, wagonnettes, etc. en prévision du passage de Clark. Cela nous a fait une petite promenade et avec le soleil qui n'est pas trop, nous nous sommes réchauffés comme des lézards au milieu des rochers. Ce beau ciel bleu, ce bon soleil et ces montagnes, pour n'être pas les Alpes, ont pourtant leur beauté, cette solitude surtout.



M Morales, télégraphiste

Vendredi, le 13 juin 1890

Ce matin à 04h on nous réveillait déjà. M. Clark passait la nuit à Río Blanco et comme dans ses voyages à travers la Cordillère et malgré ses 60 ans il se lève de très bonne heure pour partir avant le jour, nous voulions qu'à son passage ici il nous trouvât hors du lit. Cependant il fait nuit jusqu'à 07h; aussi, trouvant que c'était beaucoup trop tôt, j'ai passé mon manteau et une couverture pour prendre du café et un breakfast, puis je me suis tranquillement remis au lit. À 06h on venait nous avertir que MM Clark et Geijer étaient arrivés et se trouvaient en ce moment chez le télégraphiste. D'un bond je fus hors de mon lit et j'eus le temps de m'habiller avant que Clark passât devant notre écurie; nous le saluâmes, Panchaud et moi; il me recommanda de gronder mon frère pour sa mauvaise tête, car il prétend qu'on ne peut pas monter les machines. Clark dit: "Quand on veut, on peut". Ensuite Geijer et Montegazza l'accompagnèrent et ne sont pas de retour.

Le payeur étant venu, Panchaud est allé avec lui cet après-midi à Río Blanco pour l'assister dans sa besogne.

Ce matin, comme il faisait froid, je me suis promené pour ne pas geler en attendant le lever du soleil, puis j'ai travaillé un peu sur le terrain. Le vent souffle avec furie; on ne peut sortir sans être enveloppé à tout moment d'un nuage de sable qui vous force à fermer continuellement les yeux. En ce moment la neige tombe abondamment du côté de Punta de las Vacas, et a l'air de s'avancer grand train sur nous.

Ce soir vers 19h, Geijer et Montegazza, qui ont accompagné Clark jusqu'à Uspallata, sont rentrés. Après avoir soupé avec nous, M. Geijer est retourné à Río Blanco. Il est probable qu'après demain nous déménagerons; aussi j'ai l'intention de prendre mon dimanche demain, car après il n'en sera plus question pour quelque temps. Maintenant je vais me coucher; bien que mon pliant fasse gouttière lorsque j'y suis, je m'y trouve très bien.

Samedi, le 14 juin 1890

J'ai deux grandes nouvelles à t'apprendre: cette nuit nous avons eu de la pluie, véritable prodige chez nous, pendant que sur les montagnes alentour il neigeait. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce matin il faisait beaucoup moins froid que les autres jours. La seconde grande nouvelle, c'est que le condor de M. Geijer est mort.

Ce soir il neige de nouveau dans le fond de la vallée et il fait froid. Nous n'irons pas encore demain à Río Blanco, de sorte que j'espère pouvoir t'écrire. Il faut profiter pendant que nous avons quelque répit, car dans quelques jours le travail recommencera de plus belle.

Lundi, le 16 juin 1890

Le ciel est couvert par moment et la neige est tombée bien bas; aussi ne fait-il pas chaud. Hier nous avons passé la journée à prendre des bains de soleil dehors, car dans notre cave il fait trop cru pour y rester longtemps.

Nous attendions trois personnages qui devaient manger avec nous et qui ne sont arrivés qu'après 14h. C'était un dîner assommant pendant lequel ces messieurs ne disaient que des bêtises en croyant faire de l'esprit. Après cela nous avons eu le payeur qui redescendait à Mendoza. Il fait bien froid aujourd'hui; on sent la neige qui est tombée toute la journée du côté de Punta de las Vacas.

Montegazza est allé à Río Blanco et est revenu en nous disant de la part de M. Geijer de nous préparer pour déménager demain; aussi faut-il que je te quitte pour aller mettre mes affaires en ordre.

J'apprends à l'instant que M. Geijer doit passer ce soir ou demain matin de très bonne heure pour descendre à Mendoza; il a quelque jours de congé.

Río Blanco

Mercredi, le 18 juin 1890

À la fin de la lettre que je t'expédiais lundi soir de Bermejito par l'intermédiaire de M. Geijer, je te disais que nous avions eu un dîner des plus assommants en compagnie d'hôtes dont nous nous serions bien passés. Bien, le goûter n'a pas été plus amusant; nous avons M. Geijer qui descendait donc à Mendoza et allait le soir même jusqu'à Punta Negra, mais avec lui le chef du contrôle de la ligne qui était soulé et embrassait avec effusion Panchaud qui n'avait pas l'air très flatté de ces marques d'affection! Cet individu s'est disputé très vivement avec Montegazza, puis vers 20h ces hôtes indésirables sont partis. Là-dessus, comme nous étions en train de causer, Panchaud, Montegazza et moi, le premier dit: "Demain nous ne ferons rien. Nous nous reposerons". Ensuite, comme il était question d'envoyer le lendemain un domestique à Punta Negra pour chercher Minette (c'est le nom d'une petite chienne que m'a donnée M. Geijer) Panchaud dit: "Et bien, j'irai demain matin chercher Minette, et à 11h j'irai travailler; vous aurez soin d'envoyer une ordonnance sur le terrain, pour que je le trouve en arrivant". Nous répondons "Très bien", puis comme un peu plus tard Panchaud répétait son intention d'aller à Punta Negra, Montegazza s'emballe en disant: "Oh! C'est cela! Vous irez à Punta Negra; vous croyez que vous êtes payé en or pour aller chercher une chienne?" Panchaud, s'entendant reprocher l'argent qu'il gagne, s'est fâché tout de bon et l'un et l'autre nous sommes tombés à bras raccourcis sur ce personnage à qui nous avons débité une bonne partie de ce que nous ruminions depuis quelques jours. Voyant que nous n'étions pas du tout

disposés à nous laisser traiter comme des gamins, le dit Montegazza a commencé à filer doux et chercha à arranger les affaires, mais nous ne l'avons pas ménagé. Il est assez bon camarade, complaisant, mais il aime bien faire acte d'autorité et s'emporte facilement. Nous ne sommes pas fâchés d'avoir eu cette explication, d'autant plus que Panchaud et moi faisons presque tout l'ouvrage et que nous avons eu soin de le faire remarquer à l'autre.

Nous devons déménager hier, mais en descendant M. Geijer nous a dit d'attendre encore un jour. Donc hier nous avons fait nos préparatifs et ce matin à 09h nous chargions toutes nos affaires sur un grand tombereau. En même temps Montegazza recevait un télégramme lui disant de partir immédiatement pour Mendoza, la noce de sa soeur ayant lieu le lendemain. J'ai accompagné jusqu'ici notre char de déménagement, puis après l'avoir fait décharger je suis retourné à Bermejito pour dîner avec Panchaud. Le matin de bonne heure j'avais envoyé l'ordonnance chercher Minette et je l'ai maintenant.

À 14h nous avons quitté définitivement notre ancienne bicoque pour venir mettre en ordre nos deux chambres.

J'ai été interrompu par la visite fort peu agréable de quatre individus: le provedor (celui qui tient la proveduria), l'inspecteur des provedurias et son adjoint, et le saouïon qui embrassait Panchaud avant-hier. Naturellement, tous ces messieurs étaient partis pour la gloire. Par politesse je leur ai offert un verre de vin, puis ils m'ont invité à venir avec eux à la proveduria où nous avons bu de la bière. C'était bien ennuyeux pour moi, mais il vaut mieux ne pas se mettre mal avec ces types, qui d'ailleurs s'estiment très honorés que les ingénieurs veuillent bien prendre quelque chose avec eux. Comme cette visite nous était annoncée, Panchaud avait eu la précaution de se mettre au lit à 20h, de sorte qu'il a échappé à cet ennui.

Maintenant je te dis bonsoir jusqu'à demain. Panchaud ira travailler et moi je resterai pour continuer à organiser nos chambrettes. Nous sommes donc seuls dans la section et nous nous en trouvons très bien.



Río Blanco, campement des ingénieurs

Jeudi, le 19 juin 1890

Je continue à te raconter un peu notre installation ici. Hier donc, pendant que nous dînions à Bermejito, nous avons envoyé notre mozo (ordonnance) ici pour mettre en ordre nos affaires. En arrivant nous avons trouvé notre bicoque assez en ordre et ma première occupation a été de faire des vitres en papier calque, car sur douze carreaux que comportent nos deux fenêtres, il en manquait la moitié et nous n'avons point de verre. Ensuite nous avons combiné le meilleur arrangement possible de nos meubles. Notre habitation se compose de deux chambres parfaitement semblables et symétriques; chacune a sa porte et sa fenêtre et, entre deux, une porte de communication. Les parois sont doubles; à l'intérieur une paroi de bois, à

l'extérieur des feuilles de zinc. Ces deux cloisons sont séparées par un intervalle de quelques centimètres rempli de broussailles. Nous avons un plancher et un plafond de bois et au-dessus un toit de zinc. Les chambres, de 3,50 sur 3,10 mètres, sont l'une pour Panchaud, l'autre pour moi, mais nous avons préféré faire de l'une notre chambre à coucher en supprimant la porte extérieure, et de l'autre notre bureau. Nous sommes incomparablement mieux qu'à Bermejito; c'est propre et chaud, on a du goût à y mettre de l'ordre, bref nous sommes très contents d'être ici.

Nous nous occupé une partie de la journée d'aujourd'hui à compléter notre installation. Nous avons chargé les charpentiers de nous faire des rayons; l'un placé dans un coin fait notre lavabo, un autre supporte quelques boîtes de provisions, café, sucre, etc. que j'avais apportées de Mendoza; une caisse fixée à la paroi fait l'office d'étagère pour nos livres et c'est avec un véritable plaisir que nous voyons chaque chose prendre sa place, et nos chambrettes prendre une tournure d'ordre et de propreté.

Notre mobilier n'est pas compliqué: deux lits, une table, deux tabourets et deux chevalets pour nos selles; à part cela quelques malles, caisses et valises. Nous allons faire construire un fourneau en pierre dans un coin. C'est tout ce qu'il faut pour notre bonheur!

Nous nous trouvons si bien d'être seuls. Nous faisons notre petit ménage; notre mozo nous fait la cuisine et nous faisons notre café nous-mêmes. Nous employons nos soirées à notre gré; Panchaud se couche de bonne heure et je me trouve seul pour t'écrire.

Ce matin, comme Panchaud est allé sur le terrain, je suis resté ici car il n'est pas bon qu'il n'y ait aucun ingénieur au campement. J'ai reçu un télégramme de M. Geijer me chargeant d'un travail que je dois lui envoyer télégraphiquement. Je suis allé immédiatement à Bermejito chercher un livre dont j'avais besoin; j'ai pris pour faire cette course le cheval de Panchaud afin de ménager le mien et ne pas rouvrir sa blessure.

Vendredi, le 20 juin 1890

Pour finir mes descriptions, je te dirai que la vallée du Río Blanco est assez importante à en juger par ce qu'on en voit; elle part dans la direction du sud, perpendiculairement à la vallée du Río Mendoza. Notre campement est sur la rive droite à environ un kilomètre de la jonction des deux ríos. Le Río Blanco est un joli torrent que l'on peut presque traverser à pied sec en sautant de pierre en pierre, du moins en hiver. À la fonte des neiges il paraît qu'il devient assez gros pour emporter des mules; son eau est d'une limpidité de cristal et je me réjouis de pouvoir m'y baigner l'été prochain.

Aujourd'hui j'ai fait le travail dont m'avait chargé M. Geijer; il s'agissait de mesurer la ligne d'ici à Bermejito, soit environ six kilomètres, aussi ce soir je sens un peu mes jambes.

Il fait très bon dans notre galpón (c'est ainsi que l'on nomme ces maisons en zinc et en bois), et au milieu de la journée quand le soleil donne il y fait presque trop chaud. Malheureusement nous n'en sommes pas les seuls habitants: pendant que j'écris j'entends un rat qui a l'insolence de grignoter déjà notre paroi. On va lui laisser faire son trou, puis les chiens se chargeront du reste.

La nuit dernière un vent violent soufflait et, s'engouffrant dans la cour du campement, venait faire claquer nos vitres de papier; il a si bien fait qu'après quelques efforts il a réussi à démantibuler à moitié un de nos contrevents.

Samedi, le 21 juin 1890

Cela me paraît si drôle d'entendre parler de pluie, car ici on finit par s'habituer à ne jamais en voir. C'est bien

fatigant de voir continuellement ce roc dur sans un seul arbre. Aussi tu n'as rien à craindre; cette belle Argentine(!) comme tu l'appelle, ne m'attirera jamais que par le travail que l'on peut y trouver et ce sera avec le plus grand plaisir que je reviendrai sur les bords de notre beau lac.

Maintenant que j'ai voyagé un peu, j'ai vu bien de belles choses. Je crois que Rio de Janeiro est ce que j'ai vu de plus beau, mais rien de tout cela ne peut rivaliser, pour moi du moins, avec le pays enchanteur auquel nous avons le privilège d'appartenir. Toutes ces beautés n'ont fait que rehausser en moi l'admiration que j'avais pour la Suisse, et spécialement pour notre coin de pays. Il est des choses insondables qui refusent une explication à toutes les investigations de l'esprit; pour moi il en est ainsi de ces beautés de la nature. Combien de fois je suis resté seul au Signal durant une heure, deux heures et plus, contemplant avec une admiration toujours nouvelle le splendide panorama qui se déroule sous les yeux. Que s'est beau, par une de ces journées tranquilles et sereines alors que le miroir du bleu Léman n'est plissé que de place en place par le sillage d'un bateau! Chaque fois que je revoyais cette vue, j'avais la même pensée: "Comment se peut-il qu'il existe des choses si parfaitement belles?" Et maintenant que je dois le revoir en rêve, ce beau pays, mon unique désir est de le revoir bientôt.

Aujourd'hui j'ai travaillé sur le terrain; on a commencé notre fourneau que l'on finira demain. Nous avons envoyé successivement deux messagers à Mendoza pour y porter des plans demandés par télégramme.

Dimanche, le 22 juin 1890

Je suis seul cet après-midi. Ce matin Panchaud a reçu un télégramme de Montegazza lui disant qu'il devait rentrer ce matin à Bermejito et le prie de venir le rencontrer avec un théodolite pour faire un travail pressant; il y est allé et moi je suis resté seul.

Avant le dîner je suis allé jusqu'au confluent des Ríos Mendoza et Blanco afin de reconnaître les moyens d'y arriver à cheval et d'y trouver un passage guéable. Ma selle est si mauvaise que je ne puis plus du tout m'en servir; elle est dans un état pitoyable et blesse mon cheval. J'ai écrit à M. Geijer d'avoir l'obligeance de m'en acheter une bonne et de me l'apporter en remontant de Mendoza.

Si j'avais pu monter, j'aurais passé de l'autre côté du Río Mendoza et voici pourquoi: j'ai reçu une lettre d'Alfred me disant qu'il devait partir samedi dernier, il y a huit jours, pour Picheuta. C'est un endroit qui n'est pas sur la ligne mais de l'autre côté de la vallée, sur le chemin public de Mendoza au Chili. On y amène les machines en attendant qu'elles puissent aller plus loin, et Alfred et Aichele doivent les accompagner.

Ils doivent y être arrivés depuis plusieurs jours, et comme c'est entre Bermejito et Punta Negra, à tout au plus une dizaine de kilomètres d'ici, je me propose d'y aller dès que je pourrai. Seulement, comme je n'ai guère envie de traverser le río à la nage à cette époque, j'attends d'avoir une selle; les chevaux y ont de l'eau jusqu'au poitrail.

Tout de suite après dîner est venu de la part de Montegazza un homme me demandant d'aller à Bermejito; comme je suppose que c'est pour boire toute la soirée, je lui ai fait répondre que n'ayant pas de selle je ne pouvais y aller.

Je viens d'être interrompu, et tu ne sais pas par qui? Je vais te raconter cela tout au long. An moment où je finissais ma dernière phrase arrivait Panchaud qui, sans descendre de cheval, m'appelle en me disant que je dois monter immédiatement au haut du chemin. (Comme nous sommes au fond d'un vallon, le chemin monte de chaque côté sur le coteau, soit pour Punta de las Vacas soit pour Bermejito, puis on arrive sur une espèce de petite plaine, de

sorte que de chez nous on voit jusqu'au haut de la côte, puis plus rien.) Panchaud était remonté immédiatement et moi, pensant qu'il fallait aller travailler, cela m'ennuyait bien de quitter mes conversations avec toi. Pendant que je montais, je voyais de temps en temps Panchaud qui regardait si je venais, me faisant signe de me dépêcher, et disparaissait de nouveau.

Je lui criais, un peu de mauvaise humeur: "J'ai bien le temps!". Arrivé en haut, je vois avec Panchaud deux cavaliers avec des touches de brigands que je ne connaissais pas du tout, puis en m'approchant je finis par reconnaître Alfred et Aichele. Ils ont passé la nuit à Uspallata et sont venus ce matin avec Montegazza. C'était pour cela qu'on me faisait demander à Bermejito, pour me faire une surprise. Donc, si j'avais été à Picheuta je les aurais manqués car ils n'y ont pas mis les pieds. Inutile de dire que nous n'avons pas engendré mélancolie; nous les logeons dans notre chambre de travail et, dans ce moment, ils sont en train de se coucher, pas fâchés de coucher un peu au chaud, car cela ne leur est pas arrivé depuis plusieurs jours; ils ont passé une nuit en plein air à 2800 m et avec -10°C.

Lundi, le 23 juin 1890

La journée s'est passée assez paisiblement. Ce matin à 09h30, Panchaud et moi partions pour Bermejito ou nous avions à faire un travail absurde. Arrivés à quelques pas du campement, nous avons rencontré Montegazza et lui avons fait part de nos idées sur ce travail, puis nous avons repris ensemble le chemin de Río Blanco où nous avons dîné les cinq. Cet après-midi, tandis que Montegazza allait 10 km plus loin, nous avons baguenaudé dans le campement et aux environs, nous amusant à mettre le feu au buissons. Aichele nous a photographié devant notre cabane, puis il a pris une vue du campement depuis le haut du chemin de Bermejito.

Ce soir Montegazza est rentré chez lui et nous étions les quatre en train de lire des journaux; j'ai attendu que les autres fussent au lit pour écrire tranquillement. Alfred pousse en dormant des gémissements à fendre l'âme.

Mercredi, le 25 juin 1890

Je ne t'ai pas écrit hier soir parce que j'étais un peu fatigué, mais non par excès de travail. Hier matin je suis allé avec Panchaud à 12 km d'ici pour nous rendre compte d'un travail à faire. Nous étions de retour pour le dîner après avoir fait une agréable promenade à cheval de 25 km. Comme c'était du côté de Punta de las Vacas, j'ai vu un peu de nouveau. Le chemin est assez mauvais, car jusqu'ici on a un chemin à chars, mais à partir de Río Blanco on n'a qu'un mauvais sentier à mulets, ce qui fait que l'on ne peut galoper que par endroits. Le principal agrément et peut-être le seul pour moi réside dans ces courses à cheval; c'est rare que nous fassions un kilomètre à pied, aussi nous perdons l'habitude de marcher.

En rentrant, tandis que nous galopions, nous avons fait lever devant nous deux oiseaux que je crois être des canards sauvages. Desendus de cheval, nous les avons cherchés, et Panchaud a tiré un coup de revolver sur l'un d'eux, mais étant trop loin il l'a manqué. En arrivant nous avons trouvé à la maison un canard tué par Aichele qui, pendant notre absence, avait été à la chasse avec Alfred. Aujourd'hui nous l'avons mangé (pas Aichele!) et il était très bon. Hier après-midi nous sommes tous ensemble allés aux canards, mais nous sommes revenus bredouilles.

Aujourd'hui Panchaud et moi avons passé la journée à faire un travail demandé hier télégraphiquement par M. Geijer. Ce matin nos deux hôtes sont retournés à la chasse et ont tué un canard qui a été emporté par le río; c'est ce qui arrive souvent. À midi on venait les aviser que

les machines arrivaient à Picheuta. Ils y sont allés cet après-midi et y retourneront demain toute la journée.

Jeudi, le 26 juin 1890

Aujourd'hui Aichele et Alfred ont passé la journée à Picheuta tandis que nous dessinions le travail relevé avant hier. Demain je pense aller du côté de Punta de las Vacas pour faire le travail que nous avons été reconnaître l'autre jour.

Alfred vient de baragouiner quelque chose d'incompréhensible en dormant, puis il a ri d'un air moqueur.

Vendredi, le 27 juin 1890

Aujourd'hui je suis seul. J'avais l'intention d'aller avec Panchaud à 12 km d'ici comme je te le disais hier soir, mais comme je n'ai pas de selle, nous avons tiré au sort lequel de nous deux irait. Le sort est tombé sur lui et je suis resté seul, n'ayant rien à faire, tandis qu'Aichele et Alfred sont retournés à Picheuta.

J'avais à peine écrit ces quelques lignes que j'étais interrompu par Montegazza avec qui j'ai dû voir différentes choses. M. Geijer étant indisposé à Mendoza y restera encore quelques jours, et pendant ce temps Montegazza viendra à Río Blanco, hélas!

Avant le dîner, comme j'avais un peu froid, j'ai fait une promenade d'une demi-heure pour me dégourdir. Après dîner je me suis étendu sur mon lit et j'ai fait un petit somme. Ensuite, comme j'avais envoyé notre mozo chercher mon linge chez la blanchisseuse à Bermejito, je me suis occupé à savonner notre table qui était très sale. En arrivant, Vittorio (c'est le nom du dit mozo) avait l'air très confondu que je m'abaisse à un ouvrage pareil.

Alfred apporte passablement de gaieté dans notre ménage de garçons. Nos soirées jusqu'à 21h se passent à bavarder; ces messieurs ont la bonne idée de se coucher tôt, de sorte que cela me permet d'écrire.



Samedi, le 28 juin 1890

Je suis allé avec Panchaud travailler à 12 km d'ici. Comme Aichele et Alfred étaient à Picheuta et que notre baraque est restée vide toute la journée, on a en profité pour ajouter des rayons et finir le fourneau, qui a fonctionné ce soir pour la première fois.

Nous avons eu un travail assez fatiguant, car il fallait grimper dans les rochers, en descendre, et y grimper de nouveau. Arrivés là-bas vers midi, nous avons mangé quelque chose, puis à 17h nous reprenons le chemin de Río Blanco. Nous avons marché assez rapidement, aussi rien de plus amusant que de voir à quelque 100 ou 200 mètres derrière nos chevaux nos trois chiens, la langue pendante et galopant tant qu'ils pouvaient. Ma petite

Minette, qui est encore très jeune et petite, a fait ses 24 km très bravement; elle ne restait jamais la dernière.

En allant nous avons vu un canard sur une pierre, au bord du río. Ayant mis pied à terre, nous nous sommes approchés un peu, mais comme nous n'avions que des revolvers, deux coups, l'un de Panchaud l'autre de moi, n'ont suffi qu'à effaroucher l'oiseau.

Quand je vais du côté de Punta de las Vacas, il y a un endroit où je reçois toujours une sorte de commotion. Depuis cet endroit on voit dans le fond de la vallée deux montagnes neigeuses qui sont exactement le Grand et le Petit Muveran. Comme les deux flancs de la vallée encadrent ces deux montagens, on dirait que le reste de la chaîne: Diablerets d'un côté, Dent de Morcles de l'autre, se cachent derrière.

Dimanche, le 29 juin 1890

Ce matin le temps est couvert; il a neigé sur les montagnes et par places il neige encore, aussi fait-il froid. Mais cela ne nous fait plus rien; j'ai fait allumer le fourneau qui donne une bonne chaleur. Panchaud est à Bermejito; je pense qu'il en reviendra avec Montegazza. Aichele et Alfred sont à la chasse.

Cet après-midi nous sommes sortis ensemble les quatre; le matin Aichele avait tiré trois canards dont deux avaient été emportés par le río; le troisième était resté accroché à une pierre sur l'autre rive. Il s'agissait d'aller chercher ce dernier, et pour cela être monté pour pouvoir traverser le río. Panchaud et moi avons pris des mules, soit pour ménager nos chevaux, soit parce que les mules sont plus habituées à aller partout où l'on veut. Après un trajet assez long sur les cailloux de la grève, nous avons traversé à un endroit où le río se sépare en deux bras. Nos montures avaient de l'eau plus haut que le ventre et il nous fallait relever beaucoup les pieds pour ne pas les mouiller. Nous avons retrouvé le canard à la place où il était resté accroché; il avait la tête complètement enlevée par une balle. Demain nous aurons le plaisir de le manger. Après avoir retraversé le río, nous sommes rentrés au triple galop, puis nous avons passé la soirée avec un bon feu.

Lundi, le 30 juin 1890

Ce soir je n'ai pas grand'chose à te raconter. Aichele et Alfred ont grimpé dans la montagne avant dîner et après ils sont allés à Picheuta. Quant à nous, nous sommes restés ici, attendant des ordres et faisant apporter quelques perfectionnements à notre fourneau. Ce soir il marche si bien que nous avons presque trop chaud. Dans un local contigu à nos chambres se trouvent provisoirement les charpentiers qui hébergent chaque nuit un assez grand nombre d'ouvriers. Ce soir il y en a un qui joue assez bien l'accordéon et nous sommes tellement privés de musique que c'est un plaisir d'entendre un instrument aussi peu intéressant. Dehors il fait froid, les sommets sont saupoudrés de neige et le vent est glacial. Cet après-midi nous avons eu la visite de Montegazza, visite d'ailleurs assez peu intéressante pour que je m'y arrête.

Mardi, le 1er juillet 1890

Aujourd'hui nous avons eu une journée assez ennuyeuse. D'abord ce matin tout était blanc et quand nous sommes levés il tombait un mélange de pluie et de neige qui n'engageait guère à sortir. Montegazza est venu nous voir et nous l'avons invité à dîner avec un monsieur chilien qui est l'entrepreneur d'une partie des provedurias de la ligne. Nous étions donc six à dîner, puis après il nous a fallu boire à la proveduria avec le dit Chilien. Sachant qu'il allait venir, je m'étais promis de lui faire quelques observations sur les prix exorbitants de ce qu'il vend et sur quelques irrégularités que nous avons découvertes, mais

en arrivant il nous fit des cadeaux: à Panchaud une paire de gants fourrés et à moi un foulard de soie. Naturellement cela m'a embarrassé pour lui faire mes réclamations, mais Montegazza s'est chargé de les lui faire pendant le dîner. Il a alors adressé de sévères réprimandes au provedor, nous a offert toutes sortes de choses et nous a dit que dorénavant il nous ferait une remise de 10% sur notre compte.

Ce soir nous étions heureusement seuls et nous avons mangé pour le dessert des abricots et des fraises en conserves; c'était excellent, d'autant plus que nous ne sommes pas gâtés en fait de fruits.

Aichele et Alfred partent demain pour Mendoza.

Mercredi, le 2 juillet 1890

Ce matin nous avons eu la visite de Montegazza qui a emmené Panchaud pour dîner car nous avions un travail à faire à Bermejito. Nous avons dîné ensemble, Aichele, Alfred et moi, puis nous sommes partis. Ils allaient jusqu'à Uspallata ce soir, et à Bermejito je les ai laissés. J'ai acheté à Aichele sa selle pour 60 piastres, ce qui est une forte dépense mais absolument nécessaire. C'est une belle selle du pays qui, j'espère, me fera un long usage. Nous avons assemblé les lambeaux de ma première selle pour que Aichele pût retourner à Mendoza.

À Bermejito nous avons à travailler sur le terrain et pour cela nous avons un théodolite qui revenait directement de Mendoza où nous l'avions envoyé pour le faire nettoyer. Quand nous avons voulu nous en servir, nous nous sommes aperçus qu'on l'avait si bien nettoyé qu'il y manquait une partie essentielle: les fils du réticule. Ce sont des fils de toile d'araignée tendus en croix dans la lunette afin de fixer le centre. L'intelligent réparateur a évidemment pensé qu'une araignée était venu tendre sa toile dans la lunette. Après une constatation pareille, il n'y avait plus qu'à remettre l'instrument en boîte; c'est ce que nous avons fait, puis nous sommes revenus à grande vitesse chez nous, où nous passons la soirée paisiblement à côté d'un bon feu. Demain nous nous lèverons un peu de bonne heure, car ce soir doivent être arrivés à Bermejito M. Montegazza père et deux ingénieurs anglais. Ils viendront demain matin ici et iront peut-être plus loin encore s'ils n'ont pas peur de la neige. Le ciel est toujours gris et la neige est tombée toute la journée sur les sommets. Ici le peu qu'il y en avait est fondu et la terre est de nouveau sèche.

J'ai entendu dire aujourd'hui que le courrier est près d'arriver; je l'attends avec impatience, mais j'ai bien peur qu'il ne m'apporte rien de toi.

Jeudi, le 3 juillet 1890

Le courrier est venu mais selon mon pressentiment il ne m'a rien apporté.

Toute la matinée nous avons attendu les ingénieurs de Mendoza mais ils ne sont pas venus; c'est seulement cet après-midi qu'ils sont arrivés. MM Montegazza père et fils et les deux ingénieurs anglais, dont l'un est ingénieur du gouvernement argentin. Nous avons été avec eux examiner le tracé de la ligne, puis nous leur avons fait les honneurs de notre modeste demeure où nous leur avons offert du thé et des biscuits anglais. Ce soir nous avons à souper Señor Don Julio Lillo, propriétaire de la proveduria; ils vient de nous quitter pour aller se coucher.

Vendredi, le 4 juillet 1890

Aujourd'hui nous avons passé l'après-midi à travailler sur le terrain avec Montegazza. Ce matin il faisait froid et il neigeait; ce soir le ciel est serein mais le vent assez fort, aussi avec la neige qui couvre les montagnes il fait très froid. Notre fourneau fait merveille et malgré les courants

d'air qui passent par les joints de nos portes et fenêtres, nous n'avons pas du tout froid.

Dimanche, le 6 juillet 1890

Hier je ne t'ai pas écrit. Hélas nous ne sommes plus seuls! Dans la nuit de vendredi à samedi est arrivé M. Geijer. Comme sa maison est en désordre et que la salle à manger n'est pas encore finie, nous prenons les repas dans notre maison et nous sommes obligés de passer les soirées avec des invités jusqu'à ce que ces messieurs veuillent bien aller se coucher. C'est pour cela que je n'ai rien écrit hier car il était près de minuit quand nous avons pu nous coucher. Hier et aujourd'hui nous avons travaillé sur le terrain.

Lundi, le 7 juillet 1890

Nous avons eu notre dimanche aujourd'hui en place d'hier; c'était un dimanche forcé car ce matin tout était blanc et il a neigé toute la journée; c'est une neige fine, tombant par un froid de -4 à -7°C et qui pénétrait si bien dans nos chambres par les fissures que l'on pouvait en ramasser sous le lit de Panchaud. Cette neige et les brouillards qui nous entourent m'ont donné, au milieu de ces montagnes peu habitées, une impression de solitude que je n'avais pas encore ressentie; je me suis senti pour la première fois dans un coin perdu du Nouveau Monde.

Notre journée s'est passée bien paisiblement, j'ai racommodé des gants pendant que Panchaud s'occupait à boucher les nombreux interstices par lesquels entre la neige.

Aujourd'hui nous avons vécu de guanaco; avant-hier Señor Don Julio Lillo nous en a envoyé un; la chair est un peu fade, mais très tendre et très délicate; cela ressemble un peu à du veau. Ce monsieur est en train de chasser ces jours: il a avec lui des domestiques et une meute de 25 chiens. Il les lance à la piste de façon qu'ils traquent les guanacos et les tuent souvent sans tirer un coup de fusil. Il nous a invités à chasser avec lui, mais pour le moment nous avons trop à faire.

Mardi, le 8 juillet 1890

Le temps s'est amélioré aujourd'hui et la neige a un peu fondu, aussi avons-nous travaillé sur le terrain cet après-midi.

Ce matin nous avons assisté à une chasse intéressante: jusqu'à présent on faisait boucherie pour nous à Punta Negra, mais maintenant on a transféré les abattoirs ici. Ces abattoirs sont très simples: il n'y a aucune construction, on fait boucherie sur le sol autour du campement.

Tout d'abord il s'agit d'attraper le boeuf destiné à être abattu, ce qui n'est pas très facile et demande beaucoup d'habitude et d'agilité car les boeufs que l'on a ici sont à demi sauvages. Un enclos sert à enfermer les animaux; on en lâche un, puis quatre ou cinq hommes à cheval se lancent à sa poursuite avec des lazos. C'est très amusant de voir cette chasse où les hommes lancent leurs chevaux au galop dans les pentes rapides, sur des cailloux roulants, tandis que le boeuf se voyant traqué cherche à s'échapper. Un premier cavalier lance son lazo sur les cornes; l'animal furieux se débat, tire sur la corde, mais l'homme cambre son cheval de façon à ne pas être entraîné et remorque le boeuf jusqu'au lieu du sacrifice. Les autres arrivent alors, et lancent leurs lazos autour des jambes. On tire des deux côtés de façon à jeter par terre le boeuf que l'on garotte solidement.

Vient alors le moment tragique qui n'est pas beau à voir: on plante un immense couteau dans la gorge de la pauvre bête qui pousse des beuglements plaintifs pendant quelques minutes encore, tandis que le sang s'échappe à

gros flots par sa gorge béante. Nous avons vu ainsi l'exécution de deux boeufs.

Mercredi, le 9 juillet 1890

Aujourd'hui nous avons travaillé en plein air; comme la neige n'est pas encore toute fondue, ce n'était pas très réchauffant pour les pieds de rester une demi-heure ou une heure stationnaire. Ce matin à 08h il faisait -10°C . Nous aurons probablement encore bien plus froid car le gros de l'hiver est à la fin de juillet et au commencement d'août, c'est-à-dire quand il fait le plus chaud chez nous. Cette nuit l'eau dans nos cuvettes et dans les bouteilles a gelé

Jeudi, le 10 juillet 1890

Nous avons de nouveau travaillé sur le terrain et tant que le temps ne nous en empêchera pas, c'est ce que nous ferons régulièrement pendant assez longtemps encore. Le froid continue, mais au milieu du jour, quand le soleil donne, la température monte beaucoup; ainsi tandis que ce matin il faisait -10°C , à midi nous dînions avec la porte ouverte, mais dès que le soleil est caché, il fait froid.

Vendredi, le 11 juillet 1890

Il y a quatre ou cinq jours que nous ne sommes pas montés à cheval, Panchaud et moi. C'est curieux comme l'on en prend l'habitude; cela nous manque beaucoup, aussi formons-nous le projet de faire une petite promenade demain.

Nous venons d'avoir la visite du télégraphiste qui nous a tenu compagnie un peu plus longtemps que je ne l'aurais voulu. Comme il est minuit, je vais me coucher.

Samedi, le 12 juillet 1890

Aujourd'hui nous avons passé la matinée à dessiner en chambre; l'après-midi comme je n'avais plus rien de particulier à faire car le vent empêchait de travailler en plein air, ma seule occupation a été de faire construire des pyramides de pierre en quelques endroits. Cela m'allait très bien, car je n'avais qu'à enfourcher mon cheval, prendre avec moi deux hommes et leur montrer où ils devaient travailler. À 16h nous avons fini; j'ai renvoyé mes hommes au campement puis continué ma promenade en attendant Panchaud qui m'avait dit qu'il viendrait me chercher quand il aurait fini son travail. Après avoir fait cinq ou six kilomètres, j'ai repris le chemin de Río Blanco et bientôt j'ai rencontré Panchaud. Nous sommes rentrés ensemble et peu après nous avons joui d'un très beau coucher de soleil.

La nuit passée le vent a soufflé furieusement; à un moment donné, vers 04h, nous avons été réveillés par un coup de vent formidable venant du fond de la vallée du Río Blanco; le matin quelle n'est pas notre surprise en voyant le toit de la proveduria (bâtiment d'environ 60 m de long) gisant dans la cour. Les zincs et la charpente sur laquelle ils étaient fixés ont été arrachés de la maçonnerie et brisés pêle-mêle sur le sol. Je m'imagine que les habitants de la proveduria ont dû être assez désagréablement surpris en voyant leur toit s'envoler. D'ailleurs, les feuilles de zinc ayant volé dans les airs comme du papier, c'était rien moins que rassurant. Par un temps aussi froid, ce ne doit pas être amusant de se voir tout à coup logé à la belle étoile.

Dimanche le 13 juillet 1890

Aujourd'hui je n'ai pas travaillé; seulement ce matin j'ai un peu dessiné. Après dîner, comme j'avais envie de sortir un peu, j'ai dit à Geijer que j'allais travailler sur le terrain, mais il m'a répondu qu'il avait besoin de moi pour un travail de bureau. J'ai attendu tout l'après-midi, mais il ne m'a rien donné à faire. Je me suis ennuyé, car ici on n'a pas d'autres distractions que le travail et l'équitation.

Ce soir j'ai entendu fréquemment de sourds grondements comme de longs roulements de tonnerre. Depuis quelques jours nous en entendons souvent; c'est très lugubre, surtout la nuit. Ce sont des avalanches de pierres dans les couloirs de la montagne. Avec les alternatives de température la roche se fend et se détache très facilement. Fort heureusement nous sommes à l'abri de pareilles avalanches. Dernièrement on commençait à construire une maison d'ouvriers juste au pied d'un pieirrier; Panchaud et moi avons fait remarquer que c'était bien dangereux là et, pensant que nous avions raison, on a changé l'emplacement. Le lendemain une avalanche de rochers descendait à grand fracas le couloir en question.

J'attends plus ou moins Alfred, car il est arrivé ici des machines qui continueront plus loin, aussitôt que l'on aura fait un chemin à chars.

Lundi, le 14 juillet 1890

J'arrive à l'instant de Bermejito avec Panchaud; nous avons été souper avec Montegazza.

La journée s'est passée moins paisiblement que d'habitude; le 14 juillet a été fêté non seulement par les Français mais par tous les ouvriers qui y ont trouvé une occasion de ne pas travailler et de se soûler. Don Julio Lillo, propriétaire de la proveduria, avait ordonné de remettre à cette occasion aux Français un tonneau de vin et un boeuf gratis. Sur la proveduria on avait arboré les drapeaux français, chilien et argentin. Il paraît qu'on avait demandé aussi par télégramme à Mendoza des drapeaux suédois (Geijer), italien (Montegazza) et suisse, mais on n'en avait pas. On a rôti le boeuf tout entier avec sa peau dans le four à pain et nous en avons eu une bonne part; c'était excellent, aussi nous ferons-nous un plaisir d'en manger encore demain. Naturellement à midi presque tous les ouvriers étaient déjà ivres et faisaient sauter des cartouches de dynamite en guise de coups de canon. Impossible d'avoir un ouvrier pour travailler sur le terrain, aussi nous avons fait un petit travail à la maison, puis nous sommes allés accompagner Montegazza pour nous promener un peu.

En allant je faisais la course avec ce dernier dans un galop vertigineux, tandis que nous laissions bien en arrière Panchaud qui ne pouvait nous suivre. À Bermejito, Montegazza nous a pressé de rester à souper avec lui; nous avons fini par accepter, puis bien après 22h nous sommes repartis par une obscurité profonde, marchant tout le temps au galop et laissant à nos chevaux le soin de trouver le chemin. Je suis très content de mon cheval; c'est le plus chic qu'il y ait par ici et son allure est très agréable.

Mardi, le 15 juillet 1890

Aujourd'hui nous avons travaillé encore moins qu'hier; je ne comprends pas notre chef de section et je renonce à lui demander l'ouvrage; il est vrai que nous n'aurions pas pu travailler dehors car il fait une bourrasque de neige et un vent trop fort, mais lors même qu'il fait beau temps, souvent il ne songe pas à nous donner des ordres.

Ce soir nous lui avons même demandé la permission d'aller travailler demain, cela ira pour la matinée, mais comme c'est son jour anniversaire il nous a invité pour le dîner et l'après-midi sera naturellement perdu. Je crois que je ne me suis pas encore ennuyé dans la Cordillière autant qu'aujourd'hui.

Nous avons eu des ennuis à cause de notre domestique qui a été insolent avec M. Geijer et qui nous sommes obligés de renvoyer, quoiqu'il n'ait pas tous les torts. C'est très vexant, car ici c'est encore beaucoup plus difficile qu'en Europe de trouver un domestique honnête. Il y a quelques jours nous avons engagé un Italien parlant bien le français et assez intelligent (ce qui est une rareté ici!), mais il n'a pas cessé d'être ivre depuis hier matin et nous sommes sur

le point de le renvoyer. Bref, je me fais de moins en moins à l'Amérique; il y a des choses agréables, ainsi point d'impôts à payer, une grande liberté, etc. etc., mais pour s'habituer à ce qui se passe ici, il faut faire abnégation de toute individualité et de tout caractère; c'est ce que je ne puis pas admettre et lorsqu'on m'a dit: "vous verrez que vous finirez par vous y faire", j'ai répondu "Non, jamais je ne m'y plierai". Je suis peut-être un peu entêté, mais cela vaut mieux que d'accepter les yeux fermés tout ce qui se fait et de s'y mêler soi-même.

Vendredi, le 18 juillet 1890

Il y a aujourd'hui un mois que nous sommes à Río Blanco; dans quatre jours il y aura trois mois que je suis dans la Cordillière. Cela avance, mais pas assez vite à mon gré. Cet après-midi j'ai un peu travaillé en chambre; il fait toujours un vent furieux qui empêche tout travail sur le terrain. Hier et avant-hier j'ai fait des promenades à cheval, mais des promenades utiles (j'entends pour le travail).

Samedi, le 19 juillet 1890

Notre soirée a été prise par une visite; c'est un ingénieur qui va en remplacer un autre.

Aujourd'hui il a fait moins de vent que ces derniers jours, aussi toute la journée j'ai travaillé sur le terrain. Demain, s'il fait beau temps, il faudra aussi travailler; j'aime autant, car tant que le courrier ne vient pas, je m'ennuie si je n'ai rien à faire. Nous attendons aussi en vain le paiement; jusqu'à présent on ne nous a payé que le mois d'avril et nous voici vers la fin de juillet. Cela m'est bien égal car nous avons tout à crédit et n'avons pas besoin de beaucoup d'argent.

Dimanche, le 20 juillet 1890

Nous arrivons de Bermejito; Montegazza nous a invités à dîner et comme c'était l'occasion d'une sortie à cheval, nous avons acceptés. De même que l'autre soir, on n'y voyait goutte, mais nous sommes rentrés au grand galop. Ici c'est l'allure ordinaire. En Europe on va assez peu au galop, tandis qu'ici, malgré de mauvais chemins, on peut faire 25 km tout le temps au galop.

La chasse aux boeufs a été particulièrement intéressante ce matin. La nuit passée ils ont renversé un coin du mur qui forme leur enclos et au nombre de cinq ils se sont échappés du côté de Bermejito. On les a ramenés ce matin et on a fait deux exécutions. Ce sont de vraies courses de taureaux. Rien de plus drôle que de voir tous les ouvriers et les personnes présentes se réfugier où elles peuvent dès qu'on lâche les boeufs. Ce matin il y en avait un très méchant qui se retournait contre ses chasseurs pour donner des coups de cornes; en fait, je ne sais pas comment il n'y a pas eu de chevaux éventrés. Bref, c'est très intéressant de voir cela, quoique cela fasse pitié de voir ces pauvres bêtes une fois qu'on les tient au moyen du lazo. Le plus souvent on les prend assez loin de l'endroit où on veut les immoler; il s'agit de les amener et comme ordinairement ils refusent de se laisser tirer par les cornes, on leur taille la queue avec un couteau pour les exciter et les faire avancer, ou bien on leur lie la queue avec un second lazo et on tire par les cornes et par la queue.

Lundi, le 21 juillet 1890

Toujours point de lettres. Aujourd'hui nous avons travaillé toute la journée sur le terrain, M. Geijer, Panchaud et moi. Il faisait très chaud et vraiment depuis deux ou trois jours on ne se dirait pas au milieu de l'hiver. Pour travailler en plein air c'est bien plus agréable de ne pas avoir trop froid!

Mercredi, le 23 juillet 1890

Voilà aujourd'hui un mois que j'ai reçu ta dernière lettre; les jours se passent et rien ne vient. Hier soir un ingénieur qui va au Chili m'a apporté des journaux que m'envoyait Cosandey qui les tenait d'Alfred. C'est tout ce que j'ai reçu. C'est désespérant!

Il est passablement tard car j'ai employé une bonne partie de la soirée à recoudre mes pantalons et des boutons, ouvrage qui ne me plaît pas beaucoup. Nous avons travaillé comme ces derniers jours et je suis content d'avoir à faire: cela me distrait un peu et me désennuie; en outre comme c'est à trois kilomètres d'ici et qu'à mesure que le travail avance nous nous éloignons de Río Blanco, cela nous fait chaque jour quatre courses à cheval. Bientôt, au lieu de revenir pour le dîner, nous ferons notre repas en plein air.

Jeudi, le 24 juillet 1890

Enfin le courrier est arrivé et m'a apporté sept lettres dont je vient de terminer la lecture, plus des journaux. Ces sept lettres, dont trois de toi et une carte, une de ton papa, etc. Il me manque donc une lettre de toi, la dixième; peut-être viendra-t-elle encore puisque la neuvième a mis plus de deux mois pour venir. Cette dernière a été ouverte et m'est arrivée avec une enveloppe du Ferrocarril transandino; on m'a dit ici qu'elle était probablement recommandée, mais il me semble que c'est une raison de plus pour ne pas l'ouvrir. Il paraît que cela se fait ainsi en Argentine; je trouve cela un peu fort et je m'en vais écrire à l'employé postal des Clarks pour lui demander des explications.

Aujourd'hui nous avons travaillé comme d'habitude, mais il faisait froid, aussi mettions-nous le feu aux buissons pour nous réchauffer. Dans notre baraque il fait chaud grâce à notre grand fourneau de pierres; hier on nous a enfin remplacé nos vitres de papier par de vraies vitres, ce qui n'est pas dommage car cela donne un peu plus de lumière et bouche un peu mieux les courants d'air.

Le petit aide-mémoire que ton papa a eu la bonté de me faire envoyer par la librairie Benda n'est pas arrivé; je ne sais s'il est perdu ou s'il a seulement du retard. Pendant que j'y pense, je te donnerai quelques nouvelles (du moins les plus récentes) sur mes camarades.

Panchaud va très bien et je n'ai pas de renseignements particuliers à te donner sur lui puisque nous menons vie commune et que nous sommes presque toujours ensemble; il écrit ce soir à sa famille. Nous n'avons pas de nouvelles fraîches de Farjon puisque la lettre que j'ai reçue de lui l'autre jour a mis un mois et demi pour m'arriver (à une distance de 70 km!); cependant l'ingénieur qui est monté l'autre jour nous a dit qu'il n'était pas content et allait probablement donner sa démission. Le père Montegazza fait dans la Compagnie des micmacs trop ennuyeux et inutiles à t'écrire, mais aucun de ses employés ne l'aime. À l'occasion je te parlerai de cela, mais pour le moment j'ai des choses plus intéressantes à t'écrire.

Le même ingénieur nous a dit qu'Aichele en a assez et se trouve sur le point de s'en aller. Bref, personne n'est content. Je n'ai pas de nouvelles d'Alfred. Quant à Claraz, il a vite perdu l'estime que l'on avait au commencement pour lui, on le taxe d'alcoolique. Dernièrement (il y a plus d'un mois!) il a eu une aventure qui n'a guère contribué à le faire estimer; il a tué un homme qui, à ce qu'il paraît, l'avait menacé. Il est probable qu'il ne restera plus bien longtemps à son poste et sera remplacé par Cosandey qui est un garçon sérieux, travailleur et capable.

Je t'ai dit plus haut que je n'avais pas de nouvelles d'Alfred. C'est-à-dire de nouvelles directes, car l'ingénieur qui a passé l'autre jour a fait sa connaissance et l'a vu souvent; il m'a seulement dit qu'il s'ennuyait à Mendoza. Je pense qu'il montera bientôt car nous sommes en train de

faire un chemin à char exprès pour pouvoir transporter les machines jusqu'à Punta de las Vacas. On peut espérer que dans un mois ce chemin sera fini et je pense qu'Alfred montera.

Vendredi, le 25 juillet 1890

Aujourd'hui j'ai travaillé avec M. Geijer et nous avons dîné dehors; Panchaud a travaillé avec Montegazza plus près de Río Blanco. En travaillant j'ai trouvé un morceau d'agathe. En arrivant au travail ce matin il m'est arrivé un petit accident sans gravité: j'ai voulu grimper avec mon cheval une pente très inclinée et pierreuse, et les efforts de mon cheval ont fait sauter la sangle et un étrier, et ma selle a glissé derrière le cheval. Je suis tombé sur mes deux pieds comme s'il n'y avait rien de plus naturel, puis j'ai maîtrisé mon cheval qui était un peu effrayé. Ce soir j'ai raccommodé ma selle qui pourra servir demain comme d'habitude.

M. Geijer m'a expliqué que lorsqu'on recommande les lettres, à la réception l'employé des postes l'ouvre devant vous et en sort tout ce qu'elle contient, puis fait signer l'enveloppe et la renvoie en Europe; système stupide!

Samedi, le 26 juillet 1890

Le courrier descendant est arrivé ici ce soir et repartira demain matin. Il nous a confié sa malle pour la nuit et j'ai pensé que nous ferions peut-être bien de fouiller dedans. Sais-tu ce que nous y avons trouvé? Ta dixième lettre, arrivée à Buenos Aires le 27 juin, soit il y a un mois, et qui m'a peut-être passé sous le nez plusieurs fois. Il y avait aussi une lettre de Selma pour Alfred, partie de Lausanne le 17 mai (!), et d'autres pour Oechsli et Aichele. Voilà comment on fait les choses ici! Aussi je me promets bien dorénavant de fouiller consciencieusement dans la malle du courrier. Voilà la troisième fois que je reçois ici des lettres pour Alfred.

Nous avons travaillé jusqu'à midi, puis le vent est devenu si fort qu'il était impossible de continuer.

Lundi, le 28 juillet 1890

Hier matin est partie ma douzième lettre, je doute beaucoup qu'elle t'arrive à cause des événements qui se passent dans ce moment en Argentine.

Je ne t'ai pas écrit hier soir car je n'ai été libre que très tard. Nous ne sommes pas allés travailler car il faisait un vent furieux; les feuilles de zinc volaient comme des plumes et les tentes des ouvriers étaient arrachées de leurs piquets.

Nous avons eu la visite d'un ingénieur qui descendait à Mendoza, aussi presque toute la journée nous avons été ensemble. La chasse aux boeufs a été très amusante; un de ceux-ci s'est réfugié dans une chambre où se trouvait une jeune fille (surprise peu agréable!). Pour le faire sortir, on a dû l'exciter en lui montrant un poncho comme font les toréadors dans les courses de taureaux avec leurs draperies. Il s'est jeté dessus tête baissée. Heureusement qu'ils ne peuvent pas venir dans notre maison.

À propos de boeufs, j'ai lu dans le Journal de Lausanne les prix de la viande en Suisse. Tandis qu'on la paie chez nous de fr1,60 à fr2.- le kilo, ici nous le payons 30 centavos, soit environ 60 centimes le kilo; on a une tête tout entière pour 50 centavos (fr1.-). Par contre, le pain coûte plus cher (40 centavos le kg). Bref, on peut parfaitement vivre ici pour 50 piastres (fr100.-) par mois. Jusqu'à présent je n'ai pas encore réussi à faire de grandes économies car j'ai eu beaucoup de dépenses d'établissement.

Hier après-midi nous sommes partis pour accompagner notre hôte jusqu'à Bermejito où nous étions invités à souper chez Montegazza. Comme M. Geijer a été un peu

plus loin, Panchaud a continué aussi puis a demandé à M. Geijer l'autorisation d'aller jusqu'à Uspallata, ce qui lui fut accordé, à condition qu'il soit de retour ce matin à 09h. Malencontreuse idée de Panchaud, car le vent lui a volé sa casquette et son poncho alors qu'il faisait déjà nuit; en outre la poche intérieure de son habit était percée, ce qui fait qu'il a perdu son portefeuille et un carnet qui s'y trouvaient. Ce matin il s'est aperçu de la chose et nous a télégraphié qu'il ne pourrait arriver à l'heure promise, étant obligé de marcher lentement pour chercher les objets perdus. Il est arrivé ici n'ayant retrouvé que le carnet; son portefeuille, dans lequel se trouvent son contrat, son passeport et divers autres papiers est resté introuvable.

Hier soir nous sommes rentrés, M. Geijer et moi, vers 23h passées. Aujourd'hui il fait encore un vent furieux, de sorte que nous avons travaillé un peu en chambre.

Je te parle plus haut d'événements qui se passent en Argentine; je suis sûr que vous les avez sus avant nous. Il y a révolution. Depuis quelques jours déjà cela a commencé à Mendoza; maintenant il paraît que Buenos Aires est sens dessus dessous. Le télégraphe est coupé entre Buenos Aires et Mendoza. Ce soir nous avons reçu un télégramme nous avertissant qu'une commission monte jusqu'à Uspallata pour s'emparer de tous les ouvriers et les envoyer à Buenos Aires comme soldats. On nous donne l'ordre de refuser de livrer les ouvriers et d'arrêter toutes les troupes de transport qui descendent à Mendoza.

Je n'ai pas de nouvelles d'Alfred, mais je n'ai pas d'inquiétude; s'il voit qu'il court quelque danger je suis sûr qu'il montera ici où nous sommes à l'abri de tout cela.

Je dois rectifier quelque chose que je t'ai dit dans ma dernière lettre à propos de Claraz: l'homme sur lequel il a tiré est en bonne voie de guérison. Il n'en est pas moins vrai que Claraz a commis là un acte brutal. M. Geijer, qui est depuis deux ans dans la Cordillère, n'a jamais eu besoin de se servir de son revolver. Hier soir il m'a dit que lors de notre arrivée, Claraz lui a dit tout le mal possible des frères Tzaut. Je lui ai répondu que de la part d'un homme qui me répugne autant que celui-là, cela m'était bien égal. D'ailleurs il a vite montré ce qu'il était et tout le monde le taxe de fou et alcoolique.

Mercredi, le 30 juillet 1890

Je ne t'ai pas écrit hier soir parce que le payeur est venu et, après l'avoir quitté, nous sommes restés assez tard pour compter nos billets. Nous avons reçu notre paie pour les mois de mai et de juin, soit 225 piastres pour mai et 247 pour juin.

Nous avons travaillé ferme sur le terrain et encore ce soir à la lampe.

La révolution est déjà finie; on dit qu'en une seule nuit il y a eu 400 morts à Buenos Aires, mais je ne le crois pas car on aime beaucoup exagérer.

Vendredi, le 1er août 1890

Hier nous avons eu des visites: Señor Julio Lillo et le docteur qui fait sa tournée. Nous nous sommes couchés assez tard, et ayant travaillé comme tous ces jours dans un terrain très accidenté, j'étais fatigué.

Aujourd'hui j'ai bien bûché aussi et j'ai un peu de peine à tenir les yeux ouverts.

Je veux te raconter, un peu à titre de curiosité, ce qu'il y a de nouveau ici. Je dis à titre de curiosité, car en Europe vous savez sûrement beaucoup mieux que nous ce qui se passe en Argentine. Hier soir il est arrivé un télégramme disant que dans la révolution c'est le gouvernement qui a gagné; aussi fallait-il voir les mines morfondues des gens du pays! Si le gouvernement a gagné, c'est la banqueroute de la République Argentine. Le Président actuel est, à ce qu'on dit, un voleur et une canaille de la pire espèce; il est

venu au pouvoir il y a trois ans, sans le sou, et maintenant il a 250 millions de francs qui ont été volés au pays. On dit que dans les rues de Buenos Aires on a tiré du canon et qu'il y aurait 7000 morts et blessés. Ce soir viennent d'autres nouvelles: on dit que ce sont les révolutionnaires qui ont gagné; bref, on ne sait rien de précis. Le pays se trouve dans un si mauvais état que l'or est coté à près de 500 (pour 100), ce qui fait que si l'on ne nous carotte pas, nous toucherons pour le mois de juillet l'équivalent de fr2500 en papier. Si après cela l'or descendait, ce serait une bonne affaire pour nous. On ne peut se figurer chez nous les énormités qui se passent ici financièrement. Sans parler des fausses émissions de billets de banque autorisées par le Président de la République. Il y a bien d'autres abus. Ainsi, actuellement on prête l'argent sur hypothèques à un intérêt de 3 à 5 pour cent par mois, soit 36 à 60 pour cent par an. Voilà en peu de mots pour la République Argentine. Passons de l'autre côté. Du Chili, nous apprenons qu'il y a aussi révolution. À Valparaiso, on aurait tué 300 personnes, hommes et femmes, et pillé 25 à 30 magasins de commerce. Tout cela est joli, n'est-ce pas? Nous nous trouvons ainsi entre deux révolutions et cependant nous sommes aussi, et peut-être plus, tranquilles qu'en Europe. Les nouvelles de Mendoza sont bonnes; la révolution n'y a pas un caractère grave.

Ces jours il fait passablement chaud; on ne se dirait pas en hiver. Aujourd'hui particulièrement le soleil dardait ses rayons avec une force inaccoutumée. Tous ces jours nous avons dîné non pas sur l'herbette mais sur les cailloux; on n'en est pas plus malade pour cela; au contraire on n'en dort que mieux.

Ce soir un charretier a apporté à Panchaud son passeport qui se trouvait dans le portefeuille qu'il a perdu; ce papier était tout seul sur la route, donc il est évident que quelqu'un a ramassé le portefeuille et a jeté le passeport comme lui étant inutile. Comme Panchaud a laissé une malle à Mendoza à l'hôtel et qu'il en avait le reçu dans le dit portefeuille, il a été télégraphier ce matin de ne pas délivrer la malle sans une lettre de lui.

Samedi, le 2 août 1890

Il y avait de nouveau ce soir la visite d'un ingénieur. Nous avons travaillé à la maison; après les jours chauds que nous avons eus cette semaine, le froid est revenu avec intensité et nous avons chauffé notre fourneau avec non moins d'intensité.

Dimanche, le 3 août 1890

Comme nous avons dîné après 14h et qu'à l'heure qu'il est on ne nous a pas encore appelés pour souper, je viens finir ma lettre de peur de ne pouvoir le faire plus tard. Le courrier a passé aujourd'hui mais je trouvais ma lettre trop courte pour la lui donner et comme le docteur redescend demain, d'ici-là je pourrai la finir et la lui confier, ce qui, je crois, est plus sûr que le courrier. Il fait très froid aujourd'hui; nous avons travaillé en chambre jusqu'au dîner pour finir des profils qui sont partis cet après-midi pour Mendoza.

En fait, nous venons de finir le souper et il est 23h30! Le docteur est arrivé ce soir de la Cumbre et repart demain matin de bonne heure pour Mendoza. Il apporte de vagues nouvelles de Buenos Aires, qui arrivent d'Europe par le Chili; on dit que la révolution a été très grave dans la capitale.

Lundi, le 4 août 1890

Nous n'avons pas fait grand'chose aujourd'hui. M. Geijer a dîné à Bermejito et nous sommes allés faire une promenade à cheval, tout en corrigeant des points de la ligne. Il faisait froid. Ce matin il a neigé un peu. J'espère

que maintenant nous aurons un peu de tranquillité et que nous n'aurons pas trop de visites. Mais hélas! Nous ne sommes plus libres comme lorsque nous mangions seuls; les repas se font un peu à toutes heures et se prolongent trop.

Mercredi, le 6 août 1890

Je ne t'ai pas écrit hier parce que, malheureusement, nous étions invités à souper avec le chef de la *proveduria* qui avait son jour d'anniversaire. Naturellement cela a duré assez tard (23h) et j'étais fatigué. Ce soir, par malheur, la mèche de notre lampe est trop courte.

Hier nous avons eu la visite d'un ingénieur venant de Mendoza pour aller au Chili. Il nous a dit ce qu'il savait de la révolution: les révolutionnaires auraient gagné, mais auraient laissé au pouvoir le gouvernement actuel en le forçant à accepter leurs conditions, ce qui fait que la situation est pire qu'avant et amènera prochainement une révolution autrement grave et sanglante que la dernière. Le gouvernement a accepté les conditions, mais il est bien évident qu'il ne tiendra pas parole; la seule chose à faire serait de mettre sous clefs le Président et ses amis.

Le cours est actuellement à 400, c'est-à-dire qu'une piastre papier vaut plus que 25 centavos or; au taux actuel notre chef de section n'est payé que fr300.- par mois, tandis que nous touchons fr500.-. Nous continuons à travailler sur le terrain, maintenant nous sommes à plus de trois kilomètres de Rio Blanco, ce qui nous fait matin et soir une bonne promenade à cheval. Hier matin il faisait -7°C mais à midi nous avions trop chaud.

Jeudi, le 7 août 1890

Nous avons travaillé à la maison aujourd'hui; ce matin nous sommes sortis à quelques pas d'ici. L'air est excellent et me convient parfaitement. Mes cheveux sont si longs que je pourrai bientôt en faire des tresses!

Vendredi, le 8 août 1890

Nous travaillions dehors à trois kilomètres d'ici aujourd'hui. Comme le peon avait oublié les assiettes, des pierres plates en ont fait l'office. Nous avançons chaque jour dans le piquetage de la ligne et le moment viendra où nous devrons transporter notre campement plus haut afin de n'avoir pas trop de chemin à faire pour aller au travail.

J'ai reçu un billet d'Alfred qui m'annonce qu'il va venir se fixer ici pour surveiller le transport des machines; il compte partir de Mendoza lundi prochain. Je l'attendais depuis quelque temps mais je ne pensais pas qu'il aurait son domicile ici car le chemin de transport des machines se trouve sur l'autre rive. Tant mieux. Si possible nous lui bâtirons une chambre derrière les nôtres et communiquant avec ces dernières. Je dis 'si possible' car la ligne passe à quelques mètres de notre maison et il y aura là un grand remblai que l'on a commencé et qui viendra peut-être jusque contre nos parois. J'examinerai la chose demain.

Autre nouvelle moins agréable: Montegazza vient s'établir ici demain. Il s'ennuie seul à Bermejito et se fait arranger une chambre contiguë aux nôtres, ce qui nous plaît fort peu, d'autant plus que nous n'avons pas cru devoir lui refuser une porte de communication. Nous allons donc perdre complètement la liberté que nous avons eue quelques jours ici et dont nous jouissions beaucoup. La vie de Bermejito va recommencer, mais je ne m'y prêterai pas volontiers.

Autre nouvelle encore: Claraz a fini son temps au Transandin. Nous pensions dès longtemps qu'il ne ferait pas long feu. On a pris le prétexte du coup de revolver qu'il a tiré sur un homme et de rapports disant qu'il a toujours de revolver en main pour l'expédier et le remplacer par M. Rau, un ingénieur neuchâtelois qui vient d'arriver. Personne sur

la ligne ne se plaint de le voir partir; il a si bien fait qu'en très peu de temps il a détrompé tous ceux qui au commencement avaient excellente opinion de lui. Ce ne sont pas les ingénieurs suisses qui manquent sur la ligne: du côté argentin en comptant les électriciens, sur douze ingénieurs il y a sept suisses, trois italiens et deux suédois; du côté chilien il y a aussi pas mal de suisses. On dit que M. Schatzmann va venir de ce côté faire une tournée d'inspection; je pense que c'est pour affirmer sa qualité d'ingénieur en chef de toute la ligne. On se réjouit beaucoup de le voir car il est très aimé, tandis que c'est le contraire pour M. Montegazza.

Dimanche, le 10 août 1890

Hier je n'ai pas pu écrire, Montegazza occupant notre chambre de travail. Le courrier m'a apporté une lettre du bureau de Mendoza m'annonçant que pour le mois de juillet on nous avait compté notre solde trop bas, 247 au lieu de 265.

Montegazza est donc venu s'établir ici, et comme sa chambre n'était pas finie il a couché chez nous. Ce soir il couche chez lui, mais nos trois chambres sont en communication.

J'ai travaillé à la maison jusqu'à 14h, puis est venue une visite qui nous a pris le reste de la journée.

Mardi, le 12 août 1890

Après les quelques jours de bonne chaleur que nous avons eus, le froid est revenu et toute la journée il a neigé sur les montagnes et même un peu ici. Il soufflait un vent glacial qui ne rendait guère agréable le travail en plein air. Nous avons reçu aujourd'hui un télégramme nous annonçant qu'Alfred partira de Mendoza jeudi, soit après-demain.

Jeudi, le 14 août 1890

Ma quatorzième lettre est partie hier matin; hier soir je ne t'ai pas écrit parce que j'avais mal à la tête; je me suis couché de bonne heure. Nous continuons à travailler dehors; maintenant nous sommes à cinq kilomètres de Rio Blanco. Ces journées dehors sont assez fatigantes et demandent passablement de repos. Alfred doit être parti ce matin de Mendoza; je pense qu'il arrivera ici demain.

Vendredi, le 15 août 1890

M. Geijer n'était pas bien aujourd'hui, aussi j'ai dû travailler seul avec les peons; cela n'empêche pas que j'ai fait plus d'ouvrage que nous n'en faisons ordinairement avec M. Geijer.

Il faut aussi que tu saches que les ingénieurs se sont divisés en deux troupes: M. Geijer et moi traçons la ligne, tandis que Panchaud et Montegazza nous suivent en la piquetant. Hier nous nous sommes servis pour la première fois d'un tachéomètre tout neuf, instrument que j'estime valoir un millier de francs. Par malheur, une vis qui devait joindre le pied avec l'instrument ne mordait pas et vers la fin de la journée, au moment où un peon le prenait pour le porter plus loin, il est tombé et s'est abîmé. J'espère qu'on ne nous le fera pas payer car ce n'est pas notre faute.

Alfred n'est pas encore arrivé; je ne comprends guère pourquoi; il aura retardé son départ.

Samedi, le 16 août 1890

J'ai travaillé dehors comme tous ces jours. Ces journées sont très fatigantes; le matin et le soir il fait très frais, tandis qu'au milieu du jour le soleil est très ardent. Je crois que c'est cela qui me détraque un peu, car avant-hier j'avais des maux de tête, et depuis hier des maux d'estomac. J'ai à faire maintenant plus de sept kilomètres pour aller au travail. Une fois arrivé, je fais desseller mon

cheval et le laisse en liberté jusqu'au soir; il s'en va boire au río, mange des broussailles et se couche dans le sable. Il me connaît parfaitement et me suit comme un chien. Aujourd'hui à midi, comme je me trouvais assez loin de l'endroit où je devais me rencontrer avec Montegazza pour dîner, j'ai rattrapé mon cheval qui se trouvait près de moi et l'ai monté sans selle ni mors; comme il se dirigeait au trot vers Río Blanco et que, arrivé à destination je ne pouvais le retenir, j'ai sauté à terre et il s'est arrêté.

Lundi, le 18 août 1890

Voilà de nouveau deux jours que je ne t'ai écrit et cela parce que j'avais trop à faire. Hier, dimanche, nous avons travaillé toute la journée dehors comme les autres jours, et le soir jusqu'à minuit. Tu vois qu'en ce moment nous n'avons pas trop de temps libre et aujourd'hui je ne suis tranquille que maintenant. D'ailleurs, cela me fait du bien d'être occupé, et surtout en plein air; outre que j'apprends beaucoup, cela me désennuie.

Je suis tout à fait dans les bons papiers de M. Geijer qui me confie les travaux les plus importants. Je ne prétends pas les faire à la perfection, mais j'en suis content parce que cela m'apprend beaucoup. D'un autre côté je ne crains pas de lui exprimer mon opinion et au besoin de la défendre contre la sienne; même quelquefois il s'est rangé à mon avis et maintenant quand il m'envoie du travail, il me dit "Faites comme vous l'estimez le mieux".

Toujours point de nouvelles d'Alfred; s'il a retardé son départ jusqu'à ce matin, il arrivera demain.



Punta de las Vacas, 22km en amont de Río Blanco

Mardi, le 19 août 1890

Rien de nouveau aujourd'hui; je suis allé travailler comme d'ordinaire à dix kilomètres d'ici. À 14h Panchaud est venu dîner avec moi, et ce soir je suis rentré au clair de lune. Je pense qu'il est à peu près 22h, mais il y a deux ou trois jours le ressort de ma montre s'est cassé, et la Cordillère n'abonde pas en horlogers. Demain je resterai à la maison pour calculer et dessiner; on annonce M. Montegazza père pour l'après-midi, mais tant pis! Voilà neuf jours que je n'ai rien reçu, cela commence à devenir long. Chaque jour j'attends Alfred et naturellement quelque chose avec lui; le courrier ne monte pas non plus.

Vendredi, le 22 août 1890

Depuis mardi je n'ai pas pu t'écrire et cela pour diverses raisons que je te dirai plus loin; je profite d'un moment pour le faire à présent et te raconter ce qui s'est passé depuis l'autre jour.

Mercredi nous avons travaillé à la maison, du moins M. Geijer et moi (Panchaud travaillait dehors). Nous avons bûché jusqu'à 23h30. Le matin j'avais vu un télégramme de Mendoza disant qu'Alfred était parti la semaine passée pour la montagne. Ne sachant où il pouvait rester si longtemps, j'ai télégraphié à Cosandey et à Farjon leur demandant des nouvelles; on me répondit qu'il était à Uspallata et viendrait le lendemain. Vers 17h le courrier m'apporta sept ou huit lettres, dont une d'Alfred qui m'écrivait qu'effectivement il arriverait le jeudi. Le pauvre Panchaud n'a rien reçu sauf la revue de Belleslettres et un avis des Postes de Mendoza lui communiquant qu'il est arrivé pour lui une lettre non affranchie et qu'il ait à la retirer moyennant 16 centavos. Ce n'est qu'après avoir fini le travail que j'ai pu lire mes lettres, et quand j'eus fini, il était minuit et demi.

Jeudi, ayant reçu la nouvelle que le père Montegazza venait ici inspecter la ligne, M. Geijer est venu avec moi pour voir mon tracé; j'étais parti un peu avant lui et quand il me rejoignit il m'annonça qu'Alfred était arrivé. Tout en chevauchant, il me dit que peu à peu j'étais devenu son premier adjutant et avait pris la place que Montegazza tenait nominalement. Naturellement cela m'a un peu flatté, quoique d'ailleurs ce ne soit pas difficile d'être meilleur ingénieur que le dit Montegazza.

Nous avons été à plus de 10 km de Río Blanco pour voir l'emplacement où l'on nous construit la maison où nous déménagerons sous peu. C'est un bel endroit pour un campement: absolument plat, d'une terre sans aucune pierre, tout simplement un dépôt de limon. Nous n'aurons pas autant d'eau qu'ici, mais un petit ruisseau y coule continuellement, sans parler du Río Mendoza qui passe un peu en-dessous. Nous étions en train de regarder cela et de donner des ordres aux ouvriers lorsqu'Alfred est arrivé, venant à notre rencontre. Nous sommes rentrés ensemble, et le soir, vers 19h, arrivaient Montegazza père avec quatre autres personnages, dont trois Anglais. Nous sommes restés à table jusqu'à 23h30, et je n'ai pas pu t'écrire. Alfred, n'ayant pas reçu ses bagages, a dû coucher sur un lit sans matelas et avec assez peu de couvertures.

Aujourd'hui nous n'avons rien fait. Ce matin les Anglais sont partis pour Mendoza, et en ce moment M. Geijer, Montegazza père et fils et Panchaud passent l'inspection du tracé. Panchaud et Montegazza resteront ici encore assez longtemps probablement. Il fait froid; le temps est couvert et par-ci par-là il neige, il y a aussi de terribles coups de vent.

Notre domestique Vittorio nous a quittés au commencement du mois. Depuis quelque temps nous n'étions plus contents de lui, et comme il ne tenait pas à rester, nous lui avons donné son congé. Maintenant nos chambres sont faites par un commis voyageur italien, habillé aussi bien qu'un ingénieur avec manteau de fourrure, etc. Il y a trois ou quatre mois, n'ayant plus de travail en Italie, il est venu en Amérique. Le cuisinier est aussi italien. En outre, nous avons encore des *peons* d'étude qui nous servent pour travailler sur le terrain; entre les quatre nous avons quinze *peons*.

Río Blanco est tout un petit village, sans compter les ouvriers qui, pour être plus près de leur travail, ont réparti leurs campements sur la ligne. On peut compter ici plus de 300 personnes; hommes, femmes et enfants. Prochainement nous recevrons encore 250 ouvriers.

Lundi, le 25 août 1890

Déjà avant-hier après-midi je t'ai expédié ma quinzisième lettre par M. Montegazza père qui redescendait à Mendoza. Le soir je suis allé me coucher de très bonne heure et le lendemain une couche de neige assez épaisse couvrait tout. Naturellement cela ne nous donnait guère envie d'aller travailler dehors. Comme M. Geijer avait à

faire à Punta de las Vacas, j'ai pensé aller avec lui pour me promener. Panchaud et Alfred ont trouvé l'idée bonne, et après le dîner, à 13h, nous sommes partis les quatre, accompagnés du majordome et d'un charpentier, par un vrai temps d'hiver, les montagnes dans les nuages et la neige balayée par un vent glacial. La route est très pittoresque et assez bonne, car depuis quelques jours nous avons fini le chemin des chars pour transporter les machines d'Alfred. Il y a 22 km. Nous cheminions deux à deux, suivis par huit chiens, passant tantôt au pied de rochers très escarpés, tantôt sur des *pampitas* (petits plateaux). Arrivés vers 15h à l'auberge de Punta de las Vacas, nous nous y sommes installés pour nous y reconforter un peu. Là nous sommes sur la rive gauche du Río Mendoza et l'on rejoint la route, ou plutôt le chemin national. Je ne puis te donner beaucoup de détails sur Punta de las Vacas car il faisait si froid qu'il ne faisait pas bon rester dehors à contempler la belle nature. Trois vallées s'ouvrent à cet endroit: au milieu la vallée du Río Mendoza conduisant à la Cumbre, passage pour le Chili, au nord une vallée qui pénètre dans la montagne du côté de l'Aconcagua, et au sud la vallée du Tupungato au fond de laquelle on aperçoit la montagne du même nom, mais que nous ne pouvions pas voir ce jour-là.

Peu à peu le temps s'est éclairci, nous montrant un ciel gris-bleu, comme nous en avons en Suisse par les grands froids. À 17h nous remontions en selle et à 19h nous étions de retour. Ces 44 km ont passablement éreinté mon pauvre cheval, d'autant plus que nous sommes revenus tout le temps au galop par un beau clair de lune donnant sur la neige fraîche. Ma pauvre Minette est toute misérable; en allant là-haut je galopais, lorsqu'elle est venue se jeter sous les pieds de mon cheval en jouant avec d'autres chiens, il lui a à moitié écrasé une patte de derrière, et cependant elle a encore fait toute la course aller et retour. Ici elle est arrivée longtemps après nous, clopin, clopant, et maintenant elle marche à trois pattes, tenant en l'air la quatrième blessée et enflée. Le soir après goûter nous avons passablement causé avec M. Geijer. Il m'a rapporté aussi certaines choses que le père Montegazza lui a dites: il a dit ainsi que lorsque les travaux seront un peu avancés et que l'on n'aura plus besoin d'autant d'ingénieurs, on commencera par congédier tous ceux qui ont des contrats.

Hier soir le payeur est venu; la paie se faisant aujourd'hui, on ne pouvait avoir de *peons* pour travailler, c'est pourquoi nous sommes restés à la maison. D'ailleurs, après la bourrée de travail de ces derniers temps il n'est pas de trop d'avoir quelques jours de repos. Ces jours de paie ne sont pas bien amusants; les ouvriers sont on lieuses et font parfois beaucoup de tapage, si ce n'est pire. Ce matin, un ouvrier insultant une femme, le mari de cette dernière lui a asséné un coup de pelle derrière la tête et a fait une profonde blessure. Jolies moeurs! Nous avons pansé le blessé et mis l'autre à la barre. Puis nous avons interrogé les témoins un à un, et le résultat de notre enquête a été que le blessé avait les premiers torts; on les a donc relâchés tous deux.

Cet après-midi sont arrivés les bagages d'Alfred; on lui a fait sortir son violon et ce soir après souper il a joué longtemps.

Mercredi, le 27 août 1890

Hier et aujourd'hui nous avons passé notre temps à travailler dehors; il faisait passablement froid, aussi ce n'est guère agréable pour les mains qui se gercent profondément. Le soir, aujourd'hui et hier, Alfred a joué du violon et la soirée s'est passée assez vite; on fait aussi la conversation et presque sans s'en apercevoir on arrive à 22h ou 23h.

J'ai travaillé seul la moitié de la journée, puis dans l'après-midi mon chef est venu m'aider. Ce soir nous sommes rentrés tranquillement ensemble. Je répète toujours un peu la même histoire. Au début c'était varié et de mes lettres tu pouvais tirer mon journal, mais maintenant c'est trop monotone.

Je vais probablement acheter un second cheval, car avec les courses que nous avons à faire, un seul ne suffit pas.

Samedi, le 30 août 1890

Hier soir cela m'a été impossible de t'écrire, car dans notre chambre de travail Montegazza, Panchaud, Alfred et le télégraphiste jouaient aux cartes. J'aurais dû écrire sur la même table, et naturellement cela m'était impossible. J'ai attendu qu'ils aient fini, et comme c'était minuit, je me suis couché sans écrire.

Avant-hier et hier je suis allé travailler comme d'habitude; je rentrais le soir au clair de lune, lentement, et rêvant à autre chose qu'à l'Amérique. Avant-hier soir Alfred a de nouveau fait de la musique, et en ce moment il en fait à ces messieurs.

Aujourd'hui M. Geijer est venu avec moi jusqu'au campement que l'on prépare pour nous. Il est probable que nous n'y serons pas longtemps ensemble; Geijer avait demandé une augmentation, ainsi que Montegazza, car ils ont tous deux des traitements très faibles. Comme Clark ne les a pas augmentés, Geijer veut s'en aller à la fin du mois et Montegazza aussi, du moins il le dit.

Dimanche, le 31 août 1890

Nous nous sommes accordés congé aujourd'hui et avons commencé par nous lever très tard. Jusqu'à dîner j'ai lu des journaux devant la porte de la maison, puis nous sommes partis les cinq pour faire une promenade. Nous sommes allés jusqu'à Bermejito où je n'étais pas retourné depuis longtemps. Tout y était désert; il n'y a plus qu'un forgeron installé dans ce qui fut notre maison. Il y a trois quarts d'heure à peine que nous sommes de retour.

Combien je me réjouis de revoir notre beau pays; ici les montagnes sont belles, mais on est tellement encaissé que cela finit par être écrasant. Il faudrait un lac et de la végétation pour rendre ce paysage un peu reposant. Mais non, je ne voudrais pas qu'au milieu du peuple argentin il y eût une contrée aussi ravissante que celle dont nous avons le bonheur d'être les enfants. Plus j'y pense, après avoir vu d'autres pays, plus je trouve la Suisse admirable, incomparable; et, en particulier, du moins pour moi, le Léman est la merveille des merveilles des Alpes.

Lundi, le 1er septembre 1890

J'ai travaillé à la maison aujourd'hui tandis que les autres étaient dehors; Alfred a écrit à Selma presque tout l'après-midi.

Mardi, le 2 septembre 1890

Le courrier descendant vient d'arriver et repartira demain matin. J'ai encore travaillé à la maison aujourd'hui, et demain j'y resterai encore. J'en suis content car cela permet à mon cheval de se reposer un peu après les fatigues de ces derniers jours. D'ailleurs nous avons réclamé à Mendoza des mules spécialement pour nous, car avec une seule monture nous n'avons pas assez. Il en est arrivé trois, et je me propose de bien ménager mon cheval.

Jeudi, le 4 septembre 1890

Il commence à faire assez chaud et on sent que l'été s'approche, mais je crois que nous aurons encore des rebuses. Hier il soufflait un vent furieux, enlevant des nuages de poussière qui obscurcissaient l'air.

Il est probable que dans deux ou trois jours M. Geijer, Alfred et moi nous transporterons à notre nouveau campement qui s'appellera nous ne savons pas encore comment.

Je crois qu'il se prépare quelques orages dans la Cordillère, mais je parle d'orages dans la Compagnie Clark et non dans l'air. Il y a quelque temps M. Geijer a reçu une circulaire signée par le père Montegazza et adressée à tous les chefs de section. Avant de te dire ce que contient cette circulaire, il faut que je t'explique que, outre la *proveduria* officielle, il existe ordinairement dans chaque campement une espèce de débit ou pinte où l'on vend des liqueurs et des conserves. Cet établissement est sur un terrain qui n'appartient pas à la Compagnie; il est tenu par un particulier, et jusqu'ici chacun était libre d'y acheter ce qu'il voulait. Or, dernièrement Don Julio Lillo a acheté toutes les *provedurias* et a passé un contrat avec la Compagnie. On aurait voulu ensuite faire fermer les bouliches (ces pintes particulières), mais on ne le pouvait pas, car ils sont chez eux et on ne peut les en chasser. C'est pourquoi la circulaire dont je te parlais contenait en résumé ce qui suit: Autant pour remplir nos contrats vis-à-vis de Don Julio Lillo que dans l'intérêt moral de l'entreprise et de ses employés, il est dorénavant interdit à ces derniers d'acheter quoi que ce soit dans les bouliches. En cas de désobéissance à cet ordre, si ce sont des ouvriers, renvoyez-les, et si ce sont des employés (ingénieurs, majordomes, etc.) avisez-moi afin que je prenne les mesures nécessaires. De plus, il est interdit aux tenanciers de bouliches et à leurs employés de monter sur nos terrains et de passer sur nos ponts et sur nos chemins. (!)

Que ressort-il de cette circulaire? La *proveduria* peut monter ses prix autant qu'elle veut, et nous sommes forcés d'y acheter nos provisions, tandis que nous pourrions les avoir peut-être meilleures et en tout cas à meilleur compte au bouliche. Bref, nous ne sommes pas libres d'employer notre argent comme nous le voulons.

Naturellement, dès que j'ai vu cette circulaire, j'ai dit que je ne me soumettrais pas. Les ouvriers s'en moquent pas mal et vont en bandes au bouliche. M. Geijer le sait bien, mais il ferme les yeux tant qu'il n'est pas sensé le savoir par un rapport ou par une plainte. Or, depuis quelque temps, les effets de la circulaire se font sentir. Les prix haussent et Don Julio Lillo se montre d'une exigence fort déplaisante envers nous. Ainsi il a décrété que si nous ne payions pas nos comptes chaque dernier jour du mois, il nous couperait les vivres. Et, en effet, l'autre jour on a refusé de nous servir jusqu'à ce que nous ayons payé le mois d'août, qui ne nous est pas payé par la Compagnie. Vu les prix exorbitants, nous avons fait venir dernièrement de Mendoza du vin meilleur que celui de la *proveduria* et qui nous coûtait 22 cent. le litre au lieu de 60 cent. ici. Aujourd'hui nous avons fini ce vin, et nous avons appris que celui de la *proveduria* a monté à 70 cent. Aussi ai-je déclaré que demain j'enverrai chercher du vin au bouliche et que je me ferais renvoyer plutôt que de me soumettre à une mesure aussi arbitraire. Maintenant on m'appelle pour discuter la chose avec M. Geijer.

Samedi, le 6 septembre 1890

Je t'ai donc quitté avant-hier soir pour aller discuter la question avec M. Geijer, mais tout amicalement. Il m'a dit qu'il trouvait aussi bien que moi que cette circulaire était injuste, mais que du moment que nous l'avions acceptée, il fallait s'y soumettre. Là-dessus je lui ai répondu que je ne l'avais jamais acceptée, et que dès le premier moment où je l'avais vue j'avais refusé de m'y soumettre. Il reconnaît que c'est vrai, et prétend alors que dans notre position nous devons donner l'exemple aux ouvriers. À cela il ne m'a pas été difficile de répondre "Comment! vous trouvez comme

nous" (Montegazza était de mon côté) "que c'est une injustice, un abus de pouvoir, et vous voulez donner l'exemple de la soumission?" Peu à peu, en discutant, j'ai fini par le convaincre et il m'a dit que j'avais raison. Comme nous étions alors tous d'accord, il nous a proposé de ne pas violer l'ordre pour le moment, mais de protester tous ensemble. Séance tenante nous avons rédigé une protestation contenant tous nos griefs et qui partira pour Montegazza par le premier courrier. Ainsi s'est terminée pour le moment cette question qui, sans cela, aurait pu s'aggraver considérablement.

À propos de la *proveduria*, nos chiens nous offrent des spectacles cocasses: la toiture en zinc de la *proveduria*, longue d'une quinzaine de mètres, se trouve à peu de hauteur au-dessus de la cour de notre campement. Or, un de nos chiens, répondant au nom de Patafat, et qui est un véritable bout-en-train (sa tête est déjà comique, moitié blanche, moitié brune) a imaginé d'aller galoper sur cette toiture, entraînant après lui tous les autres chiens, ce qui a produit un vacarme infamant et paraissait les amuser beaucoup.

Je ne t'ai pas dit que mercredi soir nous nous sommes amusés comme des enfants et j'ai ri comme je ne l'avais pas fait depuis longtemps. Après le goûter, dans la conversation, nous sommes arrivés à parler de jeux et nous nous sommes mis à en faire. Nous avons commencé par celui qui consiste à s'asseoir sur une bouteille et essayer d'allumer une bougie; nous avons ri aux larmes. Puis j'ai fait à Panchaud la farce de l'assiette enfumée qui a bien réussi; il s'est passé deux fois de longues traînées noires sur le front et sur le nez. Ensuite nous avons joué à l'anneau dans la farine; bref, tu vois que nous sommes tous des enfants. Hier nous avons travaillé à la maison; malheureusement nous avons eu la visite de deux Chiliens qui vont au Chili et qui connaissaient M. Geijer. Ils étaient très aimables, mais je n'aime pas ces visites car on ne sait jamais quand on sort de table. À minuit j'en avait plus qu'assez, aussi ai-je donné le signal du départ, entraînant avec moi Alfred et Panchaud; les autres sont restés jusqu'à 03h. Ces messieurs sont partis ce matin, quoique nous ayons reçu par télégramme la nouvelle que le passage de la Cumbre est très mauvais; il est encore encombré de neige et on ne peut y passer qu'à pied.

Il arrive constamment des ouvriers venant du Chili avec des membres gelés; ce soir on a appelé M. Geijer pour un de ces malheureux qui a les deux pieds gelés; on l'a mis dans la *proveduria*. Il paraît qu'il souffre horriblement. On l'enverra probablement demain à Mendoza avec un char, mais je suis persuadé que ce voyage le tuera, quoiqu'il n'y ait pas autre chose à faire.

Aujourd'hui je n'ai pas fait grand'chose, car nous ne sommes plus aussi pressés qu'il y a une dizaine de jours. Il y a quelques jours nous avons reçu l'ordre de suspendre les travaux depuis Río Blanco en avant et cela pour au moins un mois. Nous ne savons pourquoi on prend cette mesure, mais nous supposons que Clark a en ce moment des embarras pécuniaires; d'ailleurs on dit que dans toute la République Argentine on suspend les travaux à cause de la crise qui sévit actuellement.

Depuis quatre ou cinq jours nous n'avons pas de fourrage pour nos chevaux et ces pauvres bêtes étaient aujourd'hui dans la cour en train de dévorer des planches; j'ai fait chercher une miche de pain que je leur ai distribuée qu'ils ont vite expédiée. J'avais six museaux autour de moi, sur mes épaules, et ils venaient me voler le pain dans les mains avant que j'ai le temps de le partager. J'aime beaucoup les chevaux et je vais souvent leur donner quelque friandise pour avoir toutes ces têtes autour de moi.

Demain c'est dimanche, aussi projetons-nous une promenade comme celle de dimanche passé.

Il y a quelques jours nous avons reçu la nouvelle que Aichele va monter sous peu; j'espère qu'il prendra des photographies de Río Blanco maintenant que le campement est en pleine activité.

Mardi, le 9 septembre 1890

Voilà trois jours que je ne t'ai rien dit, aussi ai-je passablement à écrire.

Dimanche matin Panchaud et moi sommes allés prendre un bain de pieds au Río Blanco, tout en nous promenant. L'eau était glacée, mais cela ne fait pas de mal. Après le dîner, M. Geijer nous a proposé d'aller à Uspallata pour revenir le lendemain. La proposition nous plut, aussi, après avoir terminé un travail pressant, nous nous sommes mis en route les cinq à 16h, suivis par deux peons et nos chiens (sauf Minette qui, ayant mal à la patte, doit rester à la maison). Nous marchions deux par deux et, lorsque c'était possible, tout de front, pour ne pas recevoir toute la poussière des premiers. Nos chevaux n'ayant pas travaillé de la semaine allaient bon train.

Notre programme était le suivant: aller à la fonda (auberge) d'Uspallata, y passer la nuit et revenir le lendemain par la station pour faire visite à Rau et Cosandey. La fonda se trouvant sur la rive gauche, nous avons passé le Río Mendoza à Picheuta et depuis là avons suivi le chemin national qui, très bon dans cette partie, nous permettait de galoper continuellement. Malheureusement il faisait déjà nuit lorsque nous sommes arrivés à la pampa d'Uspallata où la végétation est un peu plus fournie qu'ici. Il faisait très sombre, et c'est à peine si nous voyions les silhouettes des collines qui surgissent par ci et par là au milieu de cette grande plaine. Le chemin se distinguait à peine, et même une fois nous en sommes sortis, risquant de nous jeter au bas d'une paroi de terre de six à sept mètres de hauteur. Ce n'est qu'en voyant nos chevaux refuser d'avancer que nous nous sommes aperçus du danger et que nous avons retrouvé le chemin après quelques sauts brusques. À 18h40 nous arrivions à la fonda, ayant donc parcouru 40 km en deux heures et quarante minutes, ce qui n'est pas trop mal. Mes cheveux et ma barbe avaient complètement blanchi pendant le trajet, et nous étions tous couverts de poussière de la tête aux pieds. Un de nous a fait alors la drôle de remarque que nous étions venus au nombre de sept, le 7 septembre, vers 7h du soir, avec Sept (le chien de Panchaud).

L'auberge a assez bonne façon; presque sur toute sa longueur court une large véranda sur laquelle donnent les chambres qui sont très hautes et assez spacieuses. Cette auberge, au milieu de cette nature luxuriante, se trouve sur le chemin muletier qui vient de Mendoza, et offre un gîte aux voyageurs qui, traversant la Cordillère, s'arrêtent là pour la nuit. Le chemin, évitant les gorges impraticables du Río Mendoza, gravit la montagne suivant le tracé figurant sur le plan général du Transandin.

Inutile de dire qu'une course pareille avait aiguisé nos appétits, aussi avons-nous fait honneur au bon dîner que l'on nous a servi. Puis vers 23h nous nous sommes couchés; M. Geijer et Montegazza dans une chambre et Panchaud, Alfred et moi dans une autre. Heureusement que nous avions pris la précaution d'apporter avec nous des couvertures car nos lits n'en avaient pas assez. À 06h le soleil est venu nous réveiller, ce qui est plus agréable qu'à Río Blanco où il ne se montre qu'entre 08 et 09h.

Lundi. Une fois levés, nous avons pu admirer une vue un peu nouvelle pour nous, et au milieu de la plus complète tranquillité, sans être agacés par le bruit des travaux, le va et vient des chars, wagonnets, etc. Nous avons tout autour de nous d'immenses pâturages avec des vaches, des chevaux, des moutons et la pampa mouvementée de petites collines et s'étendant à 20 km et plus jusqu'au pied

des montagnes, pour la plupart magnifiques avec leur manteau de neige. De temps en temps, à côté d'une petite maison, des peupliers et quelquefois deux ou trois autres arbres, sur lesquels sautillent beaucoup d'oiseaux, merles et autres. Cela me semblait drôle d'entendre le chant des oiseaux, car il y a bien longtemps que cela ne m'était arrivé. Au loin, à 10 km de l'autre côté du río, c'est-à-dire dans la direction du sud, on apercevait deux points blancs qui représentaient les deux bâtiments de la station d'Uspallata. À notre arrivée, on nous avait dit que Rau et Cosandey étaient venus le jour même à la fonda et n'étaient repartis que trois quarts d'heure avant notre arrivée. Nous avons alors regretté de ne pas leur avoir télégraphié que nous venions, car nous aurions passé la soirée ensemble.

Après avoir mangé quelque chose, nous sommes partis vers midi pour la station d'Uspallata où nous étions en une heure à peine; nous avions traversé le río pour la seconde fois. À la station on nous a naturellement très bien reçus, et quoique nous eussions l'intention de ne nous arrêter qu'une heure ou deux, on nous a retenus jusqu'au soir.

À 19h30, par une nuit très sombre mais calme, nous repartions avec 30 km à faire. Au bout de deux ou trois kilomètres, M. Geijer, Montegazza et Panchaud prenant le galop, Alfred et moi les avons laissés pour aller plus lentement et ménager nos chevaux. Nous allions au petit trot, de temps en temps au galop, suivis par les deux peons et faisant parfois des kilomètres sans dire un mot.

Nous sommes arrivés un peu après 22h, contents autant pour nos chevaux que pour nous d'avoir fini cette longue promenade.

Aujourd'hui nous nous sommes naturellement levés tard et nous sommes occupés d'autre chose que du service technique; j'ai commencé par recoudre des boutons, puis j'ai envoyé mon linge à laver. Ensuite nous avons fait venir un ouvrier qui sait couper les cheveux, et nous a fait subir cette opération à tous sauf Alfred. Après, je me suis rasé et ai lavé mes brosses. Voilà tout ce que j'ai fait aujourd'hui.

À présent il est 22h30 et le vent souffle si fort qu'il fait un bruit infernal. Il chasse sur notre toit de zinc de la terre et des pierres qu'il enlève au remblai en construction derrière notre maison, et par moments on dirait que tout va être arraché.

Jeudi, le 11 septembre 1890

Le courrier est arrivé ce soir, mais il ne nous a rien apporté d'Europe ni à Alfred ni à moi, sauf quelques journaux.

Hier nous avons continué à travailler à la maison de même qu'aujourd'hui; demain nous reprendrons le travail dehors, mais j'espère qu'il fera moins froid que maintenant; nous avons dû faire du feu cet après-midi car le temps est couvert et il neige dans le fond des vallées. M. Geijer est allé voir aujourd'hui si notre nouvelle maison est prête à nous recevoir; elle est presque finie et nous déménagerons après-demain.

Rau et Cosandey devaient venir nous voir aujourd'hui, mais ils nous ont télégraphié qu'ils ont trop à faire et que la visite est renvoyée.

Des charretiers arrivés aujourd'hui de Mendoza ont apporté des oranges et nous leur en avons acheté passablement. Quand on ne mange que de la viande, ce n'est pas de trop de se payer un peu de fruits.

Alfred a reçu d'Aichele un article de journal où on raconte que Farjon a été attaqué sur la ligne; nous avions déjà appris la chose à Uspallata. Il faisait une observation à des ouvriers lorsque l'un de ceux-ci s'est précipité vers lui, revolver en main. Les personnes présentes se sont alors jetées sur l'agresseur et l'ont empêché de mettre son projet

à exécution. Mais ce sont des choses qui arrivent excessivement rarement.

Samedi, le 13 septembre 1890

C'est décidément bien difficile d'écrire tous les soirs et je veux pourtant le faire ce soir, quoique ce soit très tard.

Hier j'ai été travailler sur le terrain avec Panchaud et Montegazza. Il faisait froid; le matin de bonne heure il neigeait. Pour laisser reposer nos chevaux, nous avions pris chacun une mule, mais malheureusement j'en avais une très mauvaise. D'abord, pour la faire galoper je devais lui saigner les flancs à coups d'éperons, ensuite elle bronchait à chaque instant, si bien qu'à un moment donné elle a piqué une tête dans la poussière tandis que nous galopions. Je n'ai eu que le temps de voir disparaître ma mule dans un nuage de poussière et continuer seul mon voyage jusqu'à trois ou quatre mètres plus loin. Fort heureusement je suis tombé sur mes mains, qui étaient gantées, et mes pieds sont arrivés après, de telle façon que je ne me suis pas fait le moindre mal; j'étais relevé avant ma bête et je lui ai couru après pour me remettre en selle. Naturellement, c'est bon pour une fois, et M. Geijer a donné l'ordre à un de nos mozzos de chercher la meilleure mule qu'il puisse trouver et de l'échanger avec la mienne. Un cheval qui bronche est facile à retenir et à relever sans chute du cavalier, j'y suis assez habitué avec le mien; mais quand c'est une mule, c'est autre chose.

Hier soir nous avons chassé un peu notre morosité par des réminiscences de chants d'étudiants.

Aujourd'hui j'ai travaillé à la maison. Il fait toujours froid et nous faisons du feu. Ce soir nous avons signé notre protestation contre la circulaire dont je t'ai parlé plus haut. Ensuite nous nous sommes amusés à faire les mêmes jeux qu'il y a quelques jours avec le majordome et le télégraphiste. Ce dernier s'est barbouillé la figure d'une façon très cocasse.

Demain après-midi nous faisons notre déménagement.

Zanjón Amarillo

Dimanche, le 14 septembre 1890

À cheval—nous déménageons. Je rencontre le courrier à mi-chemin. Il neige et fait un vent épouvantable.

Lundi, le 15 septembre 1890

Nous sommes depuis hier dans notre nouveau campement que nous avons appelé Zanjón amarillo (vallée jaune) car le terrain sur lequel il se trouve est un limon jaune. De notre maison, deux chambres sont finies et la troisième, destinée à Alfred et moi, ne l'est pas encore. Quand tout sera en ordre et que les fourneaux seront faits, nous serons très bien. Pour le moment nous couchons les trois dans la plus grande chambre; la seconde nous sert de salle à manger.

Le mauvais temps continue; depuis hier il n'a pas cessé de neiger. Hier soir il neigeait fort et serré, mais aujourd'hui c'est une neige fine qui ne prend pas sur le sol. Les sommets sont dans les nuages et tout blancs jusqu'à une centaine de mètres au-dessus de nous. Nous n'avons pas trop chaud, aussi comme il nous manque le nécessaire pour travailler, nous sommes sortis à pied cet après-midi pour bouger un peu. Maintenant que je suis un peu réchauffé, je profite pour écrire, quoique j'aie les mains un peu engourdis.

Je me suis aussi occupé à panser Minette, dont le pied n'a pas l'air de se guérir et a bien mauvaise façon. Je lui ai mis de la pommade de GrossMutter, mais pendant la promenade elle a trouvé moyen d'arracher ses chiffons.

Je n'ai pas une bien grande description à faire de notre nouveau campement; les montagnes qui nous entourent

sont beaucoup plus hautes qu'à Río Blanco; il y en a une dont j'ai mesuré la hauteur qui atteint environ 4300 m, c'est-à-dire seulement 500 m de moins que le Mont-Blanc.

Un ruisseau descend des hauteurs et nous fournit l'eau potable; en arrivant sur notre plateau il y forme un petit marécage qui donne un peu de verdure. À quelque 150 m devant nous, c'est-à-dire au nord, coule le Río Mendoza, et à un demi-kilomètre du côté de Punta de las Vacas, la vallée se resserre beaucoup, tandis qu'ici elle est encore très large.

Je crois et j'espère que pour quelque temps nous recommencerons l'ère de tranquillité dont nous jouissions, Panchaud et moi, dans les premiers jours de Río Blanco. Le fait est que ni Alfred ni moi ne pousserons aux longues soirées employées à boire, et M. Geijer se verra obligé d'y renoncer un peu, ce qui d'ailleurs ne lui déplaît pas et ne lui fera point de mal. En outre, dans quelques jours Panchaud et Montegazza descendront à Mendoza pour une huitaine et pendant ce temps M. Geijer retournera à Río Blanco pour ne pas laisser le campement sans surveillance. Nous serons alors seuls ici Alfred et moi, et nous nous en trouverons très bien. Ce soir nous écrivons tous trois à la même table et nous buvons du punch suédois pour nous maintenir à une température pas trop glaciale.

Mercredi, le 17 septembre 1890

Je n'ai pas écrit hier soir parce que j'ai travaillé jusqu'à près de 01h du matin à un plan que Montegazza et Panchaud devaient emporter à Mendoza. Le temps hier était couvert et très froid, aussi ce n'était pas très réchauffant de dessiner.

Vers 17h30 on a fini notre fourneau où nous avons immédiatement fait un feu d'enfer. La nuit il a gelé et notre chambre s'est passablement refroidie; les vapeurs qu'avait produites le feu en séchant les murs et le fourneau lui-même se sont alors condensées sur les zincs du toit et toute la nuit il tombait des gouttes partout dans la chambre. Le matin, le toit s'étant bien refroidi, c'était une vraie pluie, si bien que nous avons dû sortir des chambres tout ce qui s'y trouvait; il faisait un beau soleil qui a vite séché les lits, les tables, etc.

Pendant ce temps, nous avons bourré le fourneau de bois afin de chauffer la chambre autant que possible et la sécher un peu; j'espère que cette nuit cela ira mieux. La nuit passée, s'est M. Geijer qui a été le plus ennuyé; ses oreillers étaient absolument trempés, et il était obligé de dormir avec un linge sur la figure.

Aujourd'hui il a fait beau. Le soleil était chaud, mais l'air froid. Nous avons dîné dehors. Les montagnes sont magnifiques avec leur manteau blanc. J'ai travaillé encore au plan, et je le finissais vers 16h justement lorsque Montegazza et Panchaud sont venus pour le chercher et nous dire adieu. Ils doivent coucher ce soir à Uspallata et seront demain soir à Mendoza où ils ont huit jours de congé.

Demain on finira le fourneau de notre chambre; nous y ferons du feu pendant deux ou trois jours avant d'y demeurer. M. Geijer ne parle plus de descendre à Río Blanco pendant que les autres sont loin. Il est évident qu'il y ira souvent de jour, mais pour moi ce sont les soirées que j'aimerais avoir libres.

Jeudi, le 18 septembre 1890

Aujourd'hui j'ai travaillé dehors tandis que M. Geijer et Alfred sont allés à Punta de las Vacas. Il faisait beau; soleil chaud, ce qui m'a valu un mal de tête. Ce matin nous avons de nouveau eu de la pluie dans notre chambre, mais moins que l'autre nuit.

Ce matin avant le déjeuner, je suis allé me promener au-dessus de notre campement; c'est une rareté de voir

l'herbe dans la Cordillière; il y en a un peu au bord du ruisseau qui nous abreuve, et cela fait plaisir de la voir.

Vendredi, le 19 septembre 1890

Nous n'avons pas encore soupé mais j'écris maintenant car M. Geijer est allé à Río Blanco et pourrait bien revenir fort tard. Ce matin nous avons eu des visites et je n'ai travaillé que cet après-midi. Actuellement je travail juste devant notre campement, mais dans deux ou trois jours il me faudra de nouveau aller au travail à cheval. Aujourd'hui j'ai fait un temps de galop avec M. Geijer pour lui montrer un endroit de la ligne que je viendrai changer; il m'a approuvé.

Je me suis amusé un moment à faire du manège devant la maison; comme mon cheval était bien reposé c'était un vrai plaisir de le faire manoeuvrer dans tout les sens et de le faire sauter. Dans deux ou trois jours je retournerai à Río Blanco où j'ai un changement à faire à la ligne à Bermejito; les travaux y sont complètement finis mais nous avons reçu aujourd'hui l'avis télégraphique qu'il faut changer une courbe. Je ne veux pas aller m'établir à Bermejito car il y a plus personne, mais à Río Blanco je serai à la source de toutes les provisions; d'ailleurs ce n'est qu'une affaire de deux ou trois jours.

Actuellement les travaux sont finis jusqu'à Río Blanco; il n'y a plus que quelques petits ponts à faire. En moins de deux mois la machine arrivera à Uspallata.

On vient de nous remettre un billet de M. Geijer disant qu'il va passer la nuit à Río Blanco, donc nous nous sommes mis à table. Nous attendons impatiemment le courrier car voilà une vingtaine de jours qu'il ne nous a rien apporté, c'est un peu long.

Le temps se radoucit un peu; les nuits restent froides, mais le soleil est chaud et sur les montagnes la neige fond un peu. Ce soir j'ai fait le médecin pour panser un ouvrier qui s'est écrasé trois doigts.

Samedi, le 20 septembre 1890

J'ai travaillé dehors tandis qu'Alfred s'amusait à tirer par là et à monter à cheval. Quand je suis rentré M. Geijer était de retour au campement. Je travaille maintenant dans une partie très resserrée de la vallée où le Río Mendoza est un torrent impétueux.

Encore quatre kilomètres à tracer et j'aurai fini. Après cela nous serons trop à quatre ingénieurs dans la section pour l'ouvrage qu'il y aura et je ne sais pas trop ce que l'on fera ne nous. À propos, il paraît que notre réclamation contre la circulaire relative à la *proveduria* a sa réponse; la police est montée pour chasser les débiteurs particuliers, de façon qu'il ne reste plus que les *provedurias* officielles. Voilà la manière de procéder des Clark: profitant de ce qu'ils se trouvent dans un pays où toutes les malhonnêtetés sont permises, ils n'en font pas mal pour leur compte. Ils n'ont rien à craindre; à cause de leur argent le gouvernement et la police seront toujours pour eux; on dit qu'ils possèdent la moitié de Mendoza. Pour eux nous sommes des bêtes de somme dont il faut tirer autant que possible, seulement il y a des bêtes de somme qui se laissent tout faire et d'autres qui sont un peu têtues. Je suis plutôt de ces dernières et quand Clark me gênera je ne me gênerai pas.

Demain c'est dimanche, mais je ne sais pas encore si M. Geijer veut en faire un jour de travail ou un jour libre; nous verrons cela demain.

Dimanche, le 21 septembre 1890

Ce matin est venu par le courrier le plan de la modification que nous devons faire à Bermejito. Le courrier nous a encore apporté des lettres et nous n'avons pas fait autre chose que de les lire. Puis après le dîner je me suis transporté ici à Río Blanco afin de passer seul le reste de la

journée. Demain j'irai à Bermejito où j'ai à travailler pour deux jours environ.

Le dimanche, surtout le soir, une grande partie des ouvriers se saoulaient et il en résulte souvent des rixes qui finissent mal. Vers 20h30 deux individus sont arrivés vers moi avec la face plus ou moins endommagée de violents coups et de je ne sais quoi encore. J'ai pris quelques hommes avec moi et nous nous sommes mis à la recherche du malfaiteur qui se trouvait de l'autre côté du Río Blanco. Il y avait clair de lune, ce qui a facilité nos recherches. Nous sommes d'abord allés dans une baraque où l'on croyait qu'il s'était caché, mais ne l'avons pas trouvé. Un instant après un des hommes qui m'accompagnaient le reconnut. Nous allions le saisir lorsqu'il nous a menacés de son revolver en nous disant de ne pas approcher, puis il s'est sauvé à toutes jambes. Nous voilà à sa poursuite et, comme malgré les sommations que nous lui faisons il ne voulait pas s'arrêter, j'ai tiré un coup de revolver en l'air pour l'effrayer. Le télégraphiste s'est mis alors à le viser, mais ne l'a heureusement pas atteint. Au bout d'un moment nous l'avons rejoint après avoir sauté quelques petites barrancas qu'il avait franchies avant nous. Il n'avait plus alors son revolver, mais nous avons tiré de sa chemise neuf balles de gros calibre que j'ai prises pour l'enquête. Nous avons eu une peine infinie à l'amener jusqu'ici; il était ivre, mais il avait bien su s'échapper et feignait de ne pas pouvoir marcher.

Nous l'avons mis à la barre où il se trouve déjà un autre homme. Ces deux sont gardés toute la nuit par un homme le fusil à l'épaule. Cet individu est un Italien, ses camarades sont venus me supplier de ne pas le mettre à la barre, disant que c'est un bon ouvrier, etc. Je suis resté inflexible et leur ai seulement permis de lui donner des couvertures pour la nuit. Demain quand les cerveaux seront moins évaporés, on éclaircira l'affaire.



M. W. Cosandey, ingénieur

Lundi, le 22 septembre 1890

Il y a à peu près une heure que je suis de retour de Bermejito où j'ai travaillé aujourd'hui et où je retournerai demain. Vers 13h j'ai eu la visite de M. Geijer qui ne s'est pas arrêté car il allait à Punta de Rieles (extrémité des rails) jusqu'ou arrive la machine. Il y avait rendez-vous avec M. Montegazza père qui, pour être exact, devait faire 70 km en trois heures! Alfred est aussi venu jusqu'à Río Blanco mais je ne l'ai pas vu.

Ce soir je ne suis pas seul, j'ai pour compagnie trois chiens: les deux de M. Geijer et Sept. Ces pauvres bêtes que M. Geijer avait laissées ici m'ont fait un accueil enthousiaste lorsque je suis arrivé ce soir et j'avais peine à m'en débarrasser. L'un me tirait par mon poncho tandis que l'autre me sautait sur les épaules, etc. Même avant que je sois descendu de cheval ils sautaient sur Negro.

Il y a maintenant quatre hommes à la barre. M. Geijer, après avoir éclairci l'affaire d'hier soir, en a fait mettre deux de plus. Ce ne doit pas être gai de passer des nuits froides sur des cailloux, les pieds dans des anneaux. Si on ne leur permettait pas d'avoir des couvertures je suis sûr que ces individus en mourraient.

Décidément nos ouvriers sont terribles. Ce soir encore on se menace de couteaux, revolvers, etc. et en ce moment on m'apporte un grand coutelas que l'on a pris à un homme qui va tenir compagnie aux autres à la barre. Si cela continue, il faudra faire deux ou trois barres de plus!

Mercredi, le 24 septembre 1890

Ma dix-huitième lettre est partie cet après-midi avec un courrier spécial que j'ai envoyé à Mendoza pour y porter mon travail de Bermejito. J'avais toujours la lettre sur moi afin de la donner au courrier quand il passerait, mais ce dernier a passé sans que je m'en aperçoive. Enfin, il n'y a pas grand mal puisque je l'envoie à M. Geijer qui est descendu jusqu'à Mendoza. Nous sommes donc seuls dans la section, Alfred et moi.

Hier soir j'avais mal à la tête. Le soleil était si fort ces deux derniers jours que j'ai eu le cou tout brûlé, ce qui n'empêche qu'aujourd'hui nous gelons. La nuit passée j'ai encore couché à Río Blanco et suis revenu ici ce matin pour dessiner ce que je viens d'envoyer.

Je suis content d'être de retour ici. Río Blanco est trop peuplé; on y est toujours dérangé et il y a trop de bruit. Hier soir à 22h il y avait encore des ouvriers qui travaillaient, profitant du clair de lune, et de nuit cela fait encore bien plus de bruit.

Nous ne sommes pas encore tout à fait installés; on a blanchi les chambres à la chaux, ce qui a de nouveau bouleversé un peu tout. Les charpentiers occupent notre chambre, mais dès que M. Geijer sera revenu nous les ferons déloger.

Aujourd'hui il souffle un vent impétueux. Par moments en venant ce matin j'avais peine à me tenir en selle, et pour avancer mon cheval devait lutter contre le vent. Il a neigé un peu. Ce soir le ciel est découvert et il fait bien froid. Heureusement que nous avons des fourneaux et du bois à brûler.

Jeudi, le 25 septembre 1890

Je ne suis pas allé travailler parce qu'il faisait trop de vent et trop froid. Alfred est allé à Punta de las Vacas cet après-midi.

Vendredi, le 26 septembre 1890

Je n'ai pas fait grand-chose de plus qu'hier. Je me suis aperçu qu'en partant pour Mendoza M. Geijer a renvoyé trois peons; il y en a deux nouveaux mais, ne les connaissant pas je ne les ai pas employés; d'ailleurs il m'en faut trois ou quatre. Demain j'en aurai un, qui est mon homme de confiance, et j'irai au travail.

Cet après-midi je suis allé examiner la partie où j'ai à tracer la ligne et qui est le point le plus difficile de tout le Transandin. Là, la vallée est très encaissée sur environ quatre kilomètres; sur les deux bords du río aboutissent d'immenses dévaloirs où les pierres roulent continuellement. Le chemin à char, que nous avons fait récemment, empiète sur le río à cet endroit et les jours de grand vent il faut une équipe d'hommes pour le maintenir en état, car le

vent détache les pierres et elles viennent couvrir le chemin. Ainsi, quand j'ai passé cet après-midi il me fallait de temps en temps presser mon cheval pour éviter les pierres que je voyais venir sur moi. Minette, qui me suivait, en a reçu une, a poussé une jérémiade et s'est dépêchée de rentrer à la maison. Ce soir le vent est complètement tombé et il ne fait pas très froid; les chiens s'amuse à faire des courses furibondes au clair de lune autour du campement. Rien de plus drôle que de les voir ainsi s'amuser, sauter les buissons et courir avec une rapidité étonnante. Notre campement plaît beaucoup aux animaux parce que s'est un limon sans pierres; les chevaux s'y roulent toute la journée et y font aussi des gambades pendables.

Je pense que Panchaud et Montegazza arriveront demain à Río Blanco, s'ils n'y sont pas déjà. Je sais seulement qu'ils ont télégraphié qu'on leur envoie des mules pour transporter leurs provisions et leurs bagages. Je pense que M. Geijer remontera avec eux. Ce dernier m'avait proposé que lorsque nous aurions fini le tracé nous allions ensemble à Mendoza. Réflexion faite, je lui ai suggéré d'aller plutôt au Chili, puisque ni l'un ni l'autre ne l'avions vu. Il a accepté cette idée, et si nous pouvons obtenir l'autorisation nous mettrons certainement notre projet à exécution. Nous sommes plus près de Santa Rosa de Los Andes que de Mendoza, mais le voyage est aussi long car le passage de la Cumbre ne se fait pas rapidement. D'un autre côté il faut encore attendre que le passage soit ouvert. On peut le faire à pied mais pas à cheval car il y a encore trop de neige et de glace.

J'ai une envie folle de faire ce voyage, car ce serait trop vexant d'avoir été si près du Chili sans y mettre les pieds.

En ce moment il n'y a pas beaucoup d'animaux dans la Cordillère, mais en été il paraît qu'il y en a passablement. Ce que nous voyons le plus souvent ce sont des espèces de gros écureuils, très belles bêtes que l'on appelle ici des lapins. Parmi les oiseaux de proie: des condors et des aigles; puis parmi les plus petits il y en a des huppés et d'autres espèces d'oiseaux-mouches, tout petits, avec des becs aussi longs que leur corps. Ils sont si peu habitués à l'homme que l'on peut presque les prendre à la main. L'autre jour, au travail, un de mes peons a dû baisser la tête pour qu'une de ces mignonnes petites bêtes ne vienne pas s'y heurter. Depuis quelques temps on voit aussi par hasard des hirondelles, des faucons et des colombes.

Au bord de notre petit ruisseau il y avait ces jours une de ces dernières et nos peons lui faisaient la chasse; hier ils l'ont tirée, mais sans la tuer, elle avait une aile blessée et un oeil crevé. Nous leur avons dit de la tuer, pour ne pas la faire souffrir, et aujourd'hui nous l'avons mangée.

Samedi, le 27 septembre 1890

J'ai travaillé dehors et Alfred est venu m'aider. Vers 17h nous avons vu arriver un ingénieur anglais de la compagnie qui fait construire la ligne (dont Clark n'est que l'entrepreneur) qui m'a dit qu'il comptait passer la nuit chez nous. Nous sommes rentrés avec lui et il vient d'aller se coucher. Panchaud et Montegazza sont de retour à Río Blanco; quant à M. Geijer, il a quitté Mendoza ce matin et arrivera demain, ou peut-être cette nuit.

Dimanche, le 28 septembre 1890

M. Simpson, l'ingénieur arrivé hier, est parti ce matin pour la Cumbre et je me suis accordé congé.

La nuit passée à 02h Alfred et moi nous sommes réveillés avec une soif dévorante. Alfred s'est levé et a été chercher de l'eau au río. Depuis ce moment je n'ai pu me rendormir jusqu'au jour, aussi cela m'ennuyait un peu de me lever à 07h.

Une fois M. Simpson parti, Alfred a pris son fusil et nous sommes allés nous promener. Il faisait très chaud, peu de vent, et comme nous sommes montés passablement haut, au-dessus de notre campement, nous jouissions d'un beau panorama sur les montagnes qui bordent la vallée sur la rive gauche et dont nous ne voyons pas les sommets depuis ici. Toute cette chaîne est garnie de neige et elle est très majestueuse. Nous avons parcouru des pierriers, des plateaux, remonté de cascade en cascade le cours de petits torrents le long desquels nous trouvions toutes sortes de petites plantes vertes que l'on ne voit pas ici. Il y en avait une qui sent les fraises ananas. Nous nous sommes ainsi baladés pendant trois ou quatre heures, suivis des quatre chiens. Dans notre promenade j'ai vu un papillon, le premier que j'aie vu dans la Cordillère; je crois par conséquent que l'hiver est bien fini.

À 14h nous sommes revenus dîner, après quoi nous sommes allés nous asseoir au bord du Río Mendoza et avons tiré un peu de fusil et du revolver.

Maintenant nous voilà de retour à la maison et je profite de ce que nous sommes encore seuls pour t'écrire, car je pense que M. Geijer arrivera ce soir.

Voilà Panchaud qui arrive! Il nous attendait à Río Blanco, puis voyant que nous ne venions pas il nous a apporté les lettres qu'il avait prises au bureau avant de monter. Il est resté avec nous à souper et vers 20h nous l'avons accompagné à cinq ou six kilomètres d'ici par un magnifique clair de lune.

Mardi, le 30 septembre 1890

J'avais à peine éteint ma bougie vers 23h dimanche qu'arrivaient M. Geijer avec un Norvégien qui montait à la Cumbre. Nous étions plus ou moins enchantés, mais enfin nous ne nous sommes pas dérangés. Hier je suis sorti avec M. Geijer pour lui montrer la ligne que j'avais tracée, puis à la fin de l'après-midi sont arrivés Panchaud et Montegazza. Ils nous ont fait un bout de visite, tout en cherchant un malfaiteur, puis sont rentrés.

À propos du tracé de la ligne, il convient de remarquer que, contrairement à l'usage normal pour la construction d'une ligne de chemin de fer, il n'existe aucun plan détaillé de la ligne du Transandin. Talonnés par les travaux qui avancent, nous sommes obligés de piquer la ligne, au jugé, directement sur le terrain, quitte à modifier notre tracé lorsque nous constatons qu'il entraîne trop de terrassements.

Hier nous avons aussi fait notre installation, Alfred et moi. En ce moment j'improvise une table en mettant une planche sur mon lit.

Je t'ai dit que Panchaud et Montegazza cherchait un malfaiteur; c'est toujours de Río Blanco. Un ouvrier s'est amusé à coupacher la tête d'un autre à coups de couteau; c'était dans la nuit de dimanche. Panchaud s'est fait escorter de quatre slaves et a cherché l'agresseur jusqu'à 03h dans toutes les demeures d'ouvriers, mais sans le trouver.

Hier soir un de nos peons venait nous prévenir que le malfaiteur passerait probablement la nuit ici, étant en route pour le Chili. Il y avait deux individus ensemble et ces deux devaient arriver dans quelques minutes. Nous sommes sortis et bientôt nous nous emparons de l'un d'eux qui arrivait tout tranquillement au campement. Nous l'avons interrogé et naturellement il a dit que c'était son camarade qui avait tout fait. Comme nous ne voulions pas lui permettre de rejoindre l'autre, nous l'avons fait coucher dans une de nos chambres sous la garde d'un de nos peons. Nous avons attendu et cherché le second jusqu'à 01h, puis comme il était bien facile de passer près de nous sans que nous nous en apercevions, nous avons pensé qu'il était déjà loin. Nous avons alors expédié à mules deux peons à Punta de las Vacas pour y rejoindre l'individu qui

devait sûrement y passer. Alfred leur a prêté son fusil en cas de résistance. Ce matin, de bonne heure, la capture était faite et comme chacun des deux mettait la faute sur l'autre, on les a fait escorter jusqu'à Río Blanco, où on reconnaîtra le coupable s'ils ne le sont pas tous deux.

Ce métier de policier ne nous convient pas du tout, M. Geijer a plusieurs fois demandé que l'on nous envoyât des gendarmes qui resteraient en permanence à Río Blanco; on dit "Oui" mais on n'envoie personne. Nous n'avons pour nous-même pas grand'chose à craindre, car les ingénieurs ont passablement d'autorité et se font respecter; mais les ouvriers sont continuellement en querelles. Il y a lieu de remarquer que les ouvriers qui travaillent à la construction du chemin de fer Transandin ne sont pas originaires du pays; ce sont en majorité d'Italiens, des Français, des Croates, etc. qui ne sont pas tous la fleur des pois, comme on peut le constater par ce qui précède. Mais dans ce mélange hétéroclite, les Croates sont ceux sur lesquels nous pouvons compter pour rétablir l'ordre et jouer le rôle d'agents de police à l'occasion, notamment pour arrêter des coupables, les mettre à la barre, et monter la garde fusil à la main.

L'Argentin d'origine est paresseux de nature; il pourra passer des heures assis devant sa demeure à sucer son maté. Nous utilisons ces gens comme porte-mire pour les travaux sur le terrain. Ils savent très bien cuire un asado (rôti à la broche) lorsque nous prenons notre repas de midi sur les chantiers. Ils s'occupent aussi des chevaux, ce qui est beaucoup dire car cela se borne à les seller et desseller, car il est rare que l'on donne des soins à un cheval. Ces mozos couchent généralement dehors, devant nos cabanes, ce contentant de leur poncho, d'une couverture et de leur selle en guise d'oreiller. T'ai-je dit qu'en Argentine on ne monte jamais une jument (yegua)? On montrerait du doigt le cavalier qui le ferait.

Cet après-midi est arrivé de la Cumbre l'ingénieur anglais Simpson. Il redescend à Mendoza et passe la nuit ici.

Aujourd'hui je n'ai pas été travailler à cause de cette histoire d'hier soir; deux peons n'avaient pas fermé l'oeil jusqu'à 10h du matin et je ne pouvais vraiment pas les faire travailler toute la journée.

Mercredi, le 1er octobre 1890

L'ingénieur anglais est parti ce matin; je suis allé travailler sur le terrain. Le temps est chaud, le río grossit et décidément je crois que nous sommes au printemps. Du reste, nous voici au mois d'octobre et c'est bien le moment que l'hiver se termine.

Jeudi, le 2 octobre 1890

Hier j'ai été interrompu par M. Geijer et Panchaud. Le premier était allé à Río Blanco et y avait goûté; il en a ramené Panchaud pour passer la nuit avec nous. Nous avons passé la soirée ensemble, heureux de ne pas avoir avec nous Montegazza. Nous avons fait un lit pour Panchaud dans notre chambre et ce matin, de bonne heure, nous nous séparions de nouveau, lui pour aller à Río Blanco, moi pour aller au travail.

Ce soir je suis un peu accablé, car la journée a été chaude et j'ai passablement bûché. Vers midi, M. Geijer, qui allait à Punta de las Vacas, a passé vers moi, et il n'est pas encore rentré. Il m'a dit qu'il enverrait sa démission ce soir et m'a demandé l'autorisation de me proposer pour lui succéder comme chef de section. Bien que je considère une place pareille trop élevée pour mon âge et mon expérience, j'ai dit oui, car je sais que jamais le père Montegazza ne me nommera chef de section. Il me reste toujours l'honneur d'avoir été proposé par mon chef pour lui succéder, et si je ne suis pas nommé, ce ne sera pas pour moi un affront, loin de là. M. Geijer va donc prendre la place qu'on lui a offerte au Grand Ouest Argentin (lignes à

voie normale de Buenos Aires à Mendoza et autres destinations).

Vendredi, le 3 octobre 1890

En rentrant, j'ai voulu envoyer un domestique à Río Blanco pour porter la lettre au courrier; les mozos ont alors raconté une histoire qui devait être arrivée à l'un d'eux et ils n'osaient pas aller de nuit à Río Blanco. Sur la promesse que l'on irait demain matin de bonne heure, j'ai consenti à attendre. Mais le lendemain le courrier avait déjà quitté Río Blanco vers 04h, et ma lettre ne l'a pas atteint.

Hier Alfred est allé à Uspallata; il l'a prise et Cosandey a promis qu'il l'enverrait par la première occasion sûre.

M. Geijer est venu travailler avec moi. Aujourd'hui je suis retourné seul cet après-midi et j'ai fini le tracé; demain ou après-demain je commencerai le piquetage avec Panchaud que j'ai demandé pour m'aider et qui viendra s'établir ici pour quelques jours. Alfred est rentré cet après-midi, amenant avec lui son petit chien, vraie petite boule.

Vers 18h M. Geijer est parti pour la Cumbre, car il faut qu'il construise jusque là-haut le chemin pour le transport des machines. Nous sommes donc seuls pour un ou deux jours.

Lundi, le 6 octobre 1890

J'ai passé une partie de la journée à faire, pour mon compte, des tables pour le piquetage des courbes. Panchaud est arrivé dans l'après-midi et demain nous commencerons à travailler ensemble. Nous avons fait une petite promenade en nous amusant à incendier les buissons; le temps s'est un peu refroidi, mais je ne crois pas que cela dure.

Il y a quelques jours nous avons acheté une vingtaine de poules d'un employé de la *proveduria* de Río Blanco qui s'en va; nous sommes obligés de surveiller beaucoup pour qu'on nous vole le moins possible des oeufs. Aujourd'hui elles nous ont fait une dizaine, ce qui n'est pas à dédaigner dans un pays où l'on vit de viande.

Mardi, le 7 octobre 1890

Je viens, comme d'habitude, finir ma journée avec toi, après l'avoir employée à travailler avec Panchaud. C'est toujours la même histoire: vers midi nous chargeons un de nos peons de nous faire notre *asado*, puis nous cherchons l'endroit le plus agréable pour nous installer et manger. Le plus souvent, comme aujourd'hui, nous nous mettons sous des rochers où nous avons de l'ombre et du sable. En faisant déseller nos montures, qui restent toute la journée inoccupées, nous prenons les feutres et peaux de mouton pour nous étendre dessus, et après avoir pris notre thé ou café, nous faisons un petit somme. Une ou deux heures de repos nous remettent en train pour le travail, et voilà le bilan de notre journée.

Comme il n'y a pas un seul arbre sur tout le parcours du Transandin du côté argentin, nous n'avons généralement aucun moyen d'attacher nos chevaux. Aussi, pour les empêcher de s'éloigner pendant leurs heures de liberté, nous leur entravons les deux pieds de devant en les liant ensemble avec suffisamment de jeu de manière que, pour se déplacer, ils sont obligés de lever les deux pieds ensemble, ce qui ne leur permet pas de s'éloigner.

Ce soir, grande séance de couture. Pour moi, raccommodage de chevillères cassées; pour Panchaud réparation de nombreux dégâts à ses pantalons. Je ne dirai pas précisément que ses raccommodages ne se voient pas; ses pantalons sont tout ridés.

M. Geijer n'est pas encore rentré, mais il est possible qu'il arrive ce soir un peu tard. Nous ne recevons plus de journaux depuis une éternité, ce qui nous manque, autant pour l'usage externe que pour les nouvelles du pays.

Décidément, j'en ai plein de dos de l'Argentine; c'est un pays qui a beaucoup d'avenir et pourrait être très prospère, mais pour le moment il est encore bien arriéré.

Mercredi, le 8 octobre 1890

J'ai travaillé avec Panchaud par un temps détestable. Il faisait du vent qui nous chassait des nuages de sable dans les yeux. Pendant le dîner, notre viande et notre vin s'en remplissaient, ce qui était rien moins qu'agréable.

Jeudi, le 9 octobre 1890

Rien de bien nouveau à raconter ce soir. Comme nous travaillons tout près d'ici, nous sommes venus dîner à la maison. Demain nous devons de nouveau dîner dehors. On dit que le père Montegazza arrivera demain pour une inspection de la ligne. Tant pis!

Je me demande chaque jour si je resterai encore longtemps ici. M. Geijer n'est pas encore de retour.

Samedi, le 11 octobre 1890

Avant-hier j'avais fini de t'écrire, j'étais au lit, lorsque M. Geijer est arrivé. Il est venu nous parler un moment, puis est allé se coucher dans la chambre de Panchaud. Plusieurs lettres l'attendaient, et elles nous ont pour la plupart appris des choses de plus en plus édifiantes. Je ne t'en parle pas car c'est trop ennuyeux. Il est un fait, c'est que nous sommes de plus en plus dégoûtés de la Compagnie Clark et des tripots qui s'y font, surtout par le père Montegazza et son fils. Panchaud en a plein le dos aussi et ne désire que retourner en Europe s'il peut y trouver une bonne place.

M. Geijer nous a appris qu'à La Cumbre de riches mines de cuivre ont été découvertes et hier, pendant que nous étions au travail, Don Julio Lillo s'est arrêté un moment en passant; il nous a montré les contrats signés pour l'exploitation de ces mines et nous a promis à Panchaud et à moi une action à chacun, à titre gracieux de sa part! Je dois avouer que je ne base pas de grandes espérances sur cette action que, d'ailleurs, je n'ai pas encore. Enfin, don Julio va demander à Mendoza l'autorisation de commencer l'exploitation.

Hier soir nous venions de rentrer, Panchaud et moi, lorsque Aichele est arrivé inopinément. Nous ne l'attendions absolument pas, aussi ce fut une surprise agréable, surtout parce qu'il nous apportait des lettres.

Ce matin j'ai fait un bout de chemin avec M. Geijer qui allait à Río Blanco à la rencontre de M. Montegazza, puis je suis retourné au travail avec Panchaud. Il a fait froid aujourd'hui; le ciel a été couvert presque toute la journée et il a neigé sur les montagnes, mais ce soir le ciel est de nouveau serein. Demain, Aichele et Alfred partent pour la Cumbre; ils en reviendront probablement mardi, et Aichele redescendra à Mendoza pour ne plus remonter. Il veut en effet donner sa démission à la fin du mois et retourner en Europe. Ce coquin d'Aichele n'a apporté pour tout bagage qu'une couverture de voyage. Il a laissé le reste à la Invernada, y compris un appareil photographique.

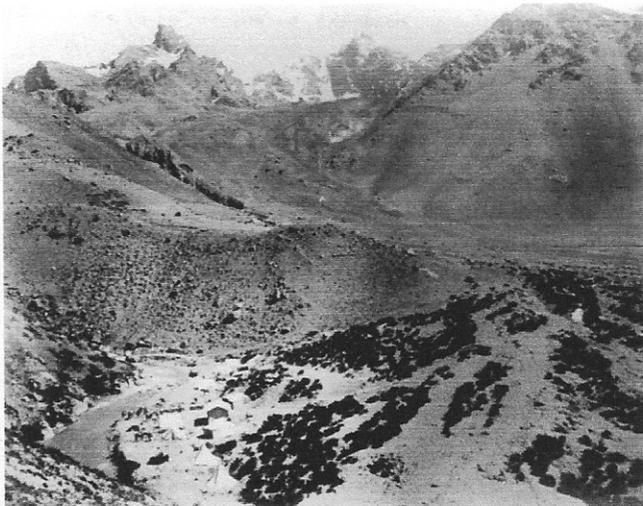
J'espère que nous n'aurons pas besoin de travailler demain, et ce cas, je pense que j'irai faire une promenade sur la hauteur. En rentrant de Río Blanco ce soir, M. Geijer nous a appris l'agréable nouvelle que Montegazza n'est monté que jusqu'à Uspallata. Bon débarras!

Dimanche, le 12 octobre 1890

M. Geijer nous a donné congé aujourd'hui. Nous avons eu de la pluie cette nuit, et il a passablement neigé sur les montagnes. Le ciel est couvert et, malgré la neige, il fait doux. J'écrivais ce matin avec ma porte ouverte. Ce matin à 07h Alfred et Aichele sont partis pour la Cumbre. Ils auront probablement de la neige là-haut.

Cet après-midi Panchaud et moi sommes allés nous promener. Notre but était le Paramillo de las Vacas (col des vaches). Il faut d'abord que je te dise que l'ancien sentier d'ici à Punta de las Vacas monte à 600 ou 700 m au-dessus du fond de la vallée, car cette dernière est très resserrée en cet endroit. Il passe le paramillo et redescend de l'autre côté, tandis que le chemin à char que nous avons fait récemment suit tout le temps le río. Nous avons donc l'intention de voir ce que c'était que cet ancien chemin.

Or, il monte très rapidement, et pour ne pas de nouveau faire sauter ma sangle comme cela m'est arrivé une fois, je me cramponnais à la crinière de mon cheval, sans m'appuyer sur la selle. Au bout d'un moment, comme il me semblait que ma selle n'était pas solide, je demandai à Panchaud si elle était bien sanglée, sur quoi il me répondit que l'anneau de la sangle s'était de nouveau décloué. Je me croyais déjà obligé de retourner à la maison en tirant ma bête après moi, lorsque j'ai pu sangler avec l'anneau des étriers. Nous avons donc continué notre course par un affreux sentier qui n'avait pas du tout l'air de plaire à nos pauvres chevaux. Le ciel était couvert et il soufflait un vent furieux accompagné d'une pluie fine et de neige un peu plus haut. La pluie est si rare ici que c'est un vrai plaisir de sortir quand il en tombe.



Campement du Paramillo de las Cuevas

Arrivés au sommet du paramillo, nous avons à notre droite deux mamelons à pente assez raide et sans chemin. Pour ne pas trop erreinter nos chevaux, nous les avons laissés là pour grimper jusqu'en haut, d'où l'on a une vue un peu plus étendue que depuis ici. Les montagnes étant dans les nuages, nous n'en voyions pas grand'chose, mais alors une bonne partie de la vallée. Dans le fond, à l'ouest, on distinguait l'auberge de Punta de las Vacas, et tout en bas, à nos pieds, le río et le chemin serpentant à côté. Nous étions à 3000m d'altitude environ. Ensuite nous avons repris nos chevaux pour continuer à suivre le sentier, et après avoir traversé le Río Colorado nous avons rejoint le chemin à char pour rentrer à la maison. Nous étions à peine de retour lorsque Montegazza est arrivé nous faire visite; après quoi j'ai réparé ma selle.

Ce soir il pleut passablement. J'espère que cela aidera un peu la verdure à se montrer. En effet, les buissons commencent à verdoyer, les insectes à sortir. On voit les oiseaux-mouches, des hirondelles et autres petits oiseaux. Parmi les plus gros, nous avons vu hier une paire d'oies sauvages magnifiques, noires et blanches.

Je crois bien que dès que j'aurai passé un an au Transandin, je reprendrai un paquebot pour l'Europe. Je tiens à pouvoir dire que j'y ai passé un an, si toutefois il ne

se passe pas des choses qui m'engagent à m'en aller plus tôt.

Mardi, le 14 octobre 1890

Hier je ne t'ai pas écrit parce que j'ai eu un long entretien avec M. Geijer et qu'il était tard. Hier matin Panchaud est retourné pour deux jours à Río Blanco pour y faire un tracé avec Montegazza; il devait revenir ce soir, mais n'est pas encore arrivé. Je suis allé travailler avec M. Geijer; il faisait un temps couvert et l'après-midi encore avons eu de la pluie; le soir il plut passablement, mais aujourd'hui le beau temps est revenu.

Je suis allé travailler seul; il faisait de nouveau chaud et l'on commence à avoir des moustiques, ce qui n'est pas agréable. Le soir Aichele et Alfred sont revenus de la Cumbre; ils paraissent contents de leur excursion. Aichele repart demain pour Mendoza; il se peut qu'il reste encore trois mois en Amérique. Cosandey va monter à la Cumbre dans quelques jours car ils ont fini à Uspallata.

Jeudi, le 16 octobre 1890

Ma lettre est partie hier avec Aichele. J'ai travaillé dehors comme d'habitude, de même qu'aujourd'hui. Le courrier est venu mais ne nous a point apporté de lettres; nous avons par contre enfin reçu des journaux. Par les journaux argentins nous apprenons qu'il y a partout en Europe de grandes inondations.

Il commence à faire passablement chaud; les nuits restent froides mais le soleil darde des rayons ardents.

J'ai écrit au bureau de poste de Mendoza pour réclamer mon aide-mémoire; je crois que c'est une démarche bien inutile, mais enfin je la fais tout de même.

Vendredi, le 17 octobre 1890

Aujourd'hui j'ai de nouveau travaillé seul par un temps détestable. Il faisait un vent terrible qui nous chassait des nuages de sable aux yeux, tellement que par moments j'étais obligé de cacher mon visage dans mes mains en attendant que la rafale ait passé. Naturellement, à la fin d'une journée semblable on mâche du sable, on en a les oreilles pleines, et le travail est rien moins qu'agréable.

M. Geijer était allé à Río Blanco. Vers 18h il en revenait avec Panchaud. Ces deux messieurs portaient des lunettes comme on en a ici précisément pour ces nuages de sable soulevés par le vent. Ce sont des lunettes bleues avec treillis de fil de fer tout autour de l'oeil, comme certains aveugles en portent quelquefois chez nous. J'avais chargé Panchaud de m'en acheter à Mendoza, mais il n'a pas su en trouver. Or, aujourd'hui, ils en ont découvert une provision à la proveduria, aussi dès demain en enverrai-je chercher. Panchaud est donc revenu pour travailler avec moi et demain nous recommencerons ensemble.

Samedi, le 18 octobre 1890

Pourtant ce matin j'ai travaillé seul et suis venu dîner à la maison. Après le dîner, Panchaud est venu avec moi. Il faisait, comme hier, un vent violent. Je suis allé à la proveduria m'acheter des lunettes. Il y avait des tempêtes de neige sur les montagnes; nous n'avons eu que quelques gouttes de pluie, mais ce soir il fait froid.

Un monsieur arrivant de Mendoza m'a apporté, enfin, mon aide-mémoire, mais dans une enveloppe adressée à Alfred; je suppose qu'il y a longtemps qu'il était au bureau de Mendoza sans qu'on me l'envoyât. Par la même occasion, M. Geijer a reçu l'acceptation de sa démission et l'avis que Rau va monter pour le remplacer.

Une autre nouvelle, qui me concerne directement, c'est que par télégramme je reçois l'ordre de descendre immédiatement à Mendoza pour faire un nivellement de

30 m. Je trouve cela trop laconique et je télégraphierai demain pour savoir où j'aurai à travailler, si ma résidence sera à Mendoza, si j'aurai besoin de mon cheval, etc. etc. En tout cas, cela m'ennuie beaucoup; nous sommes si tranquilles ici que je n'ai aucune envie de descendre à Mendoza, d'autant plus que cela m'occasionnera des dépenses que je n'aurais pas faites ici.



La Cumbre (3900m)

Mardi, le 21 octobre 1890

Voilà deux jours que je n'ai rien écrit, et cela parce que nous nous sommes couchés trop tard hier et avant-hier. Ce matin, quel n'a pas été notre étonnement en nous réveillant en pleine neige! Hier soir il pleuvait, mais aujourd'hui ce sont des bourrasques de neige. En ce moment tout a fondu, mais il continue tantôt à pleuvoir, tantôt à neiger. Aussi sommes-nous inondés; la neige fondant sur le toit passe à travers les zincs, et deux des chambres surtout sont inondées. Dans la nôtre il n'y a presque rien, et cela n'a commencé que ce matin quand nous nous sommes levés. Dans celle de Geijer et Panchaud cela coulait cette nuit sur leurs lits. Dans le bureau où je t'écris ce matin, il y a des flaques d'eau; des cuvettes, assiettes, tasses, sont placées sous les gouttières et en reçoivent une eau jaunâtre qui répand dans la chambre une odeur fort peu appétissante car, au mortier qui est sur le toit, est mélangé du fumier de cheval et l'eau en traversant se transforme plus ou moins en lisier.

Nous avons passé la matinée autour de notre fourneau, occupés à lire des journaux, Panchaud, Alfred et moi, tandis que M. Geijer se lève seulement maintenant. Nous n'avons aucune envie d'aller travailler dehors par ce temps-là.

Il faut maintenant que je te raconte ce que j'ai fait depuis samedi soir.

Dimanche—nous avons travaillé et, revenus à la maison pour dîner, nous avons eu la visite vers 14h de Montegazza. Comme les bagages de Panchaud étaient enfin arrivés à Río Blanco, il avait envie d'y aller pour rapporter diverses choses et me demanda de l'accompagner. J'avoue que je n'avais pas grande envie d'aller chez Montegazza, mais comme c'était avec Panchaud et Alfred, je me suis décidé à les accompagner. Après le dîner, Montegazza et Alfred partaient pour Río Blanco, tandis que Panchaud et moi retournions au travail jusqu'à 18h. De retour à la maison, le temps de désseller nos mules pour seller nos chevaux, et nous étions en route pour Río Blanco. Comme nos chevaux n'avaient pas travaillé ces derniers jours, ils allaient comme des fous; d'un seul galop nous avons franchi en une demi-heure les onze kilomètres qui séparent les deux campements, et cela par des chemins qui ne ressemblent guère aux routes du beau pays de Vaud. Aussi en arrivant les pauvres bêtes

ruisselaient; nous les avons pourtant laissées aller sans les éperonner.

Montegazza a été comme toujours doux et sucré comme du miel; après le souper nous avons joué un peu aux cartes, puis, par un vent formidable, nous avons repris vers 23h le chemin de Zanjón Amarillo où nous sommes revenus assez rapidement malgré l'obscurité.

Lundi—nous avons travaillé par un temps couvert et assez froid; le soir nous avons causé longuement.

Aujourd'hui, après dîner j'ai lu des journaux, et ensuite nous avons fabriqué et lancé un cerf-volant que nous nous sommes amusés à attacher aux chiens. Ce soir, après le souper, j'ai raccommodé mon lit dont la toile était déchirée.

Le temps est toujours couvert et froid, les montagnes sont en plein dans les nuages, mais la neige et la pluie ont cessé de tomber.



La Cumbre, côté chilien

Mercredi, le 22 octobre 1890

Nous croyions l'été arrivé, mais nous avons de nouveau froid, comme au cœur de l'hiver. Aujourd'hui il a neigé toute la journée sur les montagnes, tandis que nous avons de temps en temps quelques flocons. Nous avons travaillé dehors, Geijer et moi, par un froid de loup, pendant que Panchaud nivelait sur un autre point de la ligne. Rentrés à la nuit, après souper j'ai encore travaillé jusqu'à présent. Le père Montegazza doit passer la nuit à Río Blanco et venir ici demain; j'espère qu'il ne nous bassinera pas trop.

Il fait un temps lugubre; un vent glacial souffle à travers portes et fenêtres et par moments il neige. L'hiver est décidément long, mais s'il me faut descendre à Mendoza je sentirai un peu brusquement la différence.

Jeudi, le 23 octobre 1890

Nous avons eu une journée assez chargée. Ce matin je suis parti avec Alfred qui est venu m'aider, tandis que Panchaud nivelait et M. Geijer allait à la rencontre de M. Montegazza. Nous avons bûché, Alfred et moi, jusqu'à 15h sans arrêt pour finir le piquetage de la ligne. Il faisait beaucoup moins froid que hier, bien que ce matin tout fût de nouveau couvert de neige. Ce soir nous avons un ciel sans nuages et les montagnes sont splendides. Nous avons dîné à 16h en compagnie de MM Dalton (ingénieur anglais chargé d'accepter ou refuser la ligne), Montegazza et Rau. J'ai eu à peine le temps d'avalier quelque chose qu'il fallait de nouveau enfourcher mon mulet pour les suivre jusqu'au Río Colorado et leur montrer la ligne.

Je dois partir après-demain pour Mendoza où M. Montegazza me donnera les instructions nécessaires pour le travail que j'ai à faire entre Los Baños et Invernada. J'en aurai, à ce qu'il dit, pour un ou deux mois. Cela ne me

sourit guère de faire ce changement, mais enfin cela me fera connaître des parties de la ligne où je n'ai fait que passer et d'autres où je n'ai même pas passé.



Panorama de "la Tolorsa". Entrée du tunnel de faîte (non visible) à gauche.

Mendoza

Mercredi, le 29 octobre 1890

Voilà presque une semaine que je n'ai rien écrit; je vais tâcher de me remémorer un peu tout ce qui s'est passé depuis jeudi passé.

Vendredi—à Zanjón Amarillo je suis allé niveler; le temps était de nouveau beau et les montagnes étaient belles blanches. Panchaud était à Río Blanco pour un jour; il est revenu le soir et nous avons babillé assez tard.

Samedi—je devais partir, mais comme il n'y avait pas de train le dimanche je me suis décidé à renvoyer mon départ d'un jour. Le soir, comme c'était le dernier que je passais là-haut, nous avons naturellement babillé de nouveau si tard que je n'ai pas pu écrire. L'événement de la journée a été l'arrivée du courrier revenant du Chili, car il nous a apporté une grande nouvelle: Monsieur Schatzmann devait passer la Cumbre lundi pour venir de ce côté. Cela a été une joie générale, sauf pour les deux Montegazza qui font de drôles de nez. En même temps le courrier m'a apporté une lettre de M. Escalas; il pense nous voir quand il ira chercher sa femme à Buenos Aires.

Dimanche—J'ai préparé mes bagages et les ai expédiés sur deux mules avec mon domestique. Vers 11h je suis parti moi-même accompagné d'un jeune homme venant du Chili avec le courrier qui descendait à Mendoza. Nous n'avions pas fait trois kilomètres que nous avons trouvé trois hommes occupés à relever une de mes mules qui succombait sous sa charge. Cela ne m'étonnait pas. J'ai continué mon chemin, mais je me suis bien promis de ne pas quitter Uspallata avant d'avoir mes bagages. À Río Blanco, je me suis arrêté un moment pour donner quelques ordres et pour dire bonjour à Montegazza. Au bout de quelques minutes je remontais en selle et, quoique mon allure fût très modérée, mon jeune compagnon préféra faire la route avec le courrier, trouvant que j'allais trop vite. Je n'en fus pas fâché, car j'aimais autant voyager seul. Tantôt au trot, tantôt au galop, je passai vers les vieilles connaissances: Bermejito, Punta Negra, à présent délaissées. Tout le long du chemin ce ne sont que campements abandonnés, pans de murs, qui semblent avoir subi un cataclysme quelconque. À Punta Negra, plus d'une centaine d'estomacs et de cornes de boeufs et vaches gisent sur le sol, se desséchant au soleil sans pourtant répandre d'odeur. Au milieu de l'emplacement se trouve encore, isolé, le four à pain qui, recouvert d'une terre jaune rougeâtre, semble une hutte de sauvages et doit d'ailleurs servir maintenant de gîte pour la nuit à bien des passants. J'ai une fois de plus l'occasion de voir les curieux rochers de Punta Negra; ils ont une telle variété de couleur que c'est absolument incroyable. Dans ces mêmes rochers on passe très nettement du jaune-ocre au rouge brique, au blanc, au vert, au violet, et je ne sais quoi encore. On en ferait un tableau que ceux qui ne l'ont pas vu en nature le prendraient pour une charge.

À 14h30 j'arrivais à Uspallata où je trouvais Rau et Cosandey. J'ai été bien reçu, quoique ces bonnes gens d'Uspallata n'aient jamais su s'établir un peu confortablement. Après cette vie encaissée dans les rochers à Río Blanco et plus haut, cela me faisait du bien d'avoir de nouveau devant moi le vaste horizon d'Uspallata encadré de hautes montagnes avec leur couronne de neige. À l'ouest on a vue sur un superbe et immense massif de montagnes très hautes, majestueuses sous leur épais manteau de neige.

Vers la fin de l'après-midi arrivaient le courrier, mon jeune homme et mon domestique. Ce dernier m'apprit que mes bagages étaient restés à Río Blanco, vu que les mules qu'on m'avait données ne pouvaient les porter. Je m'y attendais bien; aussi je me décidai à rester et à télégraphier le lendemain un peu sèchement à Montegazza. Je passai la nuit dans la chambre de Cosandey, sur son matelas dont il s'était privé pour moi, ne couchant que sur la toile de son lit. Comme ce matelas était très maigre et le plancher très dur, je ne dormis pas très bien.

Lundi—ayant probablement pris froid, j'étais tout mal ficelé: maux de tête, fièvre, etc., bref je n'étais guère en train de rigoler, d'autant plus que n'étant pas chez moi. Vers 08h j'allais télégraphier à Río Blanco lorsque j'ai vu paraître à l'horizon mes bagages. J'aurais pu partir, mais je n'étais pas assez bien pour cela, et puis Rau voulait préparer un travail destiné à M. Montegazza et qu'il me chargerait de lui porter. Je fis donc déposer mes bagages, puis, profitant de ma présence, Rau me pria de lui faire le travail en question. Je ne refusai pas, quoique cela ne me souriait absolument pas. Après cela j'allai m'étendre sur mon lit, d'où je ne bougeai pas, sauf le soir pour le ranger et me coucher.

Dans la soirée a passé Monsieur Rosas, administrateur du côté argentin de la ligne. Il allait à la rencontre de Monsieur Schatzmann. Comme j'avais mon lit, j'ai passé une bonne nuit.

Mardi—le matin je ne sentais plus ma tête, mais j'avais alors la gorge très prise. À 08h je partais avec deux messieurs pour la pointe des rails, qui n'est plus maintenant qu'à quatre kilomètres d'Uspallata et qui y sera dans huit jours. Comme la machine n'était pas encore arrivée, nous avons suivi la ligne à cheval jusqu'à trois kilomètres plus bas, au Cambio (c'est-à-dire, là où l'on change de machine —on laisse la grosse pour en employer une petite, là où la voie vient seulement d'être posée et n'est de ce fait pas très solide).

Là, j'ai trouvé Farjon. Nous avons dîné ensemble, et pendant ce temps on est venu nous aviser que la machine avait une avarie et restait en panne. Nous étions déjà trop tard pour le train régulier qui quitte Invernada pour Mendoza à 13h30. J'avais déjà expédié mon cheval avec un peon à Invernada, et comme avec cet accident de machine nous n'étions pas sûrs qu'il vînt encore un train l'après-midi, Farjon a fait chercher des chevaux et une mule et nous avons fait à cheval les 20 km que nous avions jusqu'à Invernada.

Naturellement j'ai trouvé tout bien changé depuis que j'étais monté. Il y a six mois il y avait seulement quelques baraques et très peu de monde. Maintenant, c'est tout un village; on voit une quantité de wagons, les locomotives sifflent, bref cela sent déjà un peu plus la civilisation que les parages de Río Blanco. Mais c'est si bien changé que si je n'avais pas su ce que c'était, je ne l'aurais jamais reconnu.

La maison où j'avais passé seul la nuit du 21 au 22 avril et d'où je t'avais écrit est occupée maintenant pas les trois ingénieurs Pédrini, Lévêque et Farjon. C'est là que l'on m'introduisit et que je couchai.

Aujourd'hui, Farjon est allé travailler et je l'ai accompagné pour me promener un peu. Cet après-midi nous avons attendu jusqu'à 16h le train montant qui était fort en retard. Enfin, vers 16h30, je quitte Invernada en y laissant mes bagages, sauf ma valise, que mon peon emporte avec nous à Mendoza. Dans ce train la pauvre Minette avait une peur effroyable; c'est la première fois de sa vie qu'elle fait un voyage pareil. J'ai dû l'attacher et la tenir solidement pour qu'elle ne saute pas par les portes du fourgon.

À mesure que nous descendons, la verdure augmente, les buissons deviennent des arbrisseaux et, ce que je n'avais pas remarqué en montant, on voit tout le temps de grands pâturages avec des troupeaux de chevaux, boeufs et vaches, des fermes entourées de peupliers et de saules pleureurs. Quand on a passé six mois sans sortir de l'aridité de la partie supérieure de la Cordillère, ce sont des choses qui frappent et nous paraissent merveilleuses. En montant j'avais certainement vu tout cela, mais je n'y avais pas prêté attention, si ce n'est pour le trouver aride vis-à-vis de notre pays.

Arrivé en ville de Mendoza, j'étais tout dépaysé; dans la montagne on devient presque sauvage, et lorsqu'on

retrouve l'humanité dans son activité et son fourmillement, on se sent gauche et mal à l'aise. Arrivé à 19h, je me suis rendu immédiatement à l'Hôtel Nacional où je me trouve maintenant. Après le souper j'ai pris un moment l'air, assis devant l'hôtel regardant passer les gens et écoutant les concerts de grenouilles se mariant agréablement aux bizarres variations des trompettes des tramways.

Demain, quand je serai un peu astiqué comme un homme civilisé, que je me serai rasé, que j'aurai revêtu chemise blanche et habits propres, j'irai me présenter à M. Montegazza pour recevoir ses instructions.

Jeudi, le 30 octobre 1890

Ce matin je ne me suis réveillé qu'à 10h. Après avoir fait ma toilette à fond, je me rendis à 11h au bureau de la Compagnie où j'appris que M. Montegazza était parti ce matin à la rencontre de M. Schatzmann et rentrerait ce soir. L'employé postal de la Compagnie étant déjà sorti pour aller dîner, je n'ai pu avoir mes lettres. Je me suis alors dirigé vers l'Hôtel Club pour y rencontrer Aichele qui m'a invité à dîner avec lui. Ensuite j'ai regardé sa collection de photographies, puis nous avons fait une partie de billard. À 14h je l'ai quitté et, en rentrant à mon hôtel, j'ai passé au bureau où il n'y avait encore personne.

Vendredi, le 31 octobre 1890

Hier après-midi j'ai voulu encaisser ma solde arriérée, mais on n'a pu me payer que le mois d'août. Jusqu'au souper j'ai été occupé à compter et recompter ces affreux papiers. À 20h Aichele est venu me chercher pour aller au concert de la musique militaire sur la place qui se trouve devant l'Hôtel Club. Privé depuis si longtemps de musique, j'en ai joui. Vers le milieu de la soirée nous étions assis sur un banc avec Mr Simpson lorsque M. Schatzmann, qui se trouvait également dans l'assistance, est venu lui serrer la main. Nous avons profité de l'occasion, Aichele et moi, pour nous présenter. Nous ignorons pour combien de temps M. Schatzmann est à Mendoza.

Ce matin je suis allé au bureau m'entretenir avec M. Montegazza. Il a été décidé que je partirai lundi matin pour Cacheuta (los Baños). J'aurai à opérer le nivellement de la ligne depuis cette station, c'est-à-dire relever les cotes d'altitude, jusqu'à Invernada, soit environ trente kilomètres. Je suis ensuite allé dîner avec Aichele, puis je suis retourné au bureau pour y prendre les instruments dont j'aurai besoin dans mon nouveau travail.

Plus tard je suis allé chez le photographe officiel de la Compagnie du Transandin où j'ai acheté une cinquantaine de photographies, ce qui porte ma collection à environ soixante-cinq. À 17h j'ai rejoint Aichele et nous sommes allés nous baigner dans un établissement de bains où se trouve une grande piscine bien aménagée. Aichele a reçu d'Alfred une lettre l'informant qu'après avoir vu M. Schatzmann, il reste pour procéder au montage des machines. Après avoir soupé chacun de notre côté, nous sommes sortis ensemble en ville. À part la généralité des maisons, qui n'ont rien de remarquable, Mendoza est une ville agréable dotée de grandes et larges avenues plantées de beaux ombrages.

Samedi, le 1er novembre 1890

Ce matin je suis allé voir Aichele, qui m'a raconté que M. Schatzmann, qui loge dans le même hôtel, l'a fait appeler hier soir à 22h. Ils ont parlé et discuté jusqu'à 03h du matin. M. Schatzmann est assez prompt et n'entend pas que l'on plaisante; il est franc et, avec lui, on sait ce que l'on a à faire. C'est un tout autre homme que Montegazza; il est navré de la manière dont les travaux ont marché du côté argentin pendant son absence au Chili.

Dimanche, le 2 novembre 1890

Hier soir après le souper Aichele est venu me chercher pour aller au concert. Il fait chaud, sans que la chaleur soit excessive; cependant, entre la montagne et la plaine la différence se fait sentir.

Ce matin j'ai fait quelques achats pour mon nouveau séjour en montagne, puis Aichele est venu dîner avec moi. En fin d'après-midi je suis allé de nouveau au bain, et le soir de nouveau au concert. Demain matin je repartira de Mendoza en train à 07h30.

Cacheuta

Lundi, le 3 novembre 1890

Me voici installé pour quelque temps à Cacheuta. Parti ce matin, je ne me suis arrêté ici que le temps de déposer ma valise et mes instruments, puis j'ai continué avec le train jusqu'à Invernada pour y chercher mes bagages. Farjon étant au travail, je n'ai pas pu le voir, mais j'ai trouvé là le constructeur des ponts métalliques qui m'a offert à manger et à boire, après quoi j'ai repris le train descendant et à 15h30 étais de retour à Cacheuta. Comme il n'y a pas de campement ici et la gare est occupée, je loge dans le restaurant, grande baraque en zinc; j'y occupe une chambrette juste assez grande pour moi, mais qui a au moins cinq à six mètres de hauteur. Je crois que j'y serai pas trop mal, sauf qu'il n'y a pas la plus petite fenêtre. Demain je me mettrai à mon nouveau travail. Il fait une chaleur lourde qui me fait perdre l'appétit. Je ne puis pas dire que je m'amuse ici; c'est plutôt monotone, mais le travail me distraira.

Mercredi, le 5 novembre 1890

J'ai travaillé toute la journée d'hier par une chaleur accablante, aussi en venant dîner à midi et le soir à 19h j'avais une soif dévorante.

Ce matin de bonne heure, en sortant imprudemment en pantoufles dans le voisinage où les cactus forment la principale végétation, j'ai fait la douloureuse expérience des épines contre lesquelles mes légères chaussures étaient loin de me protéger! À propos de cactus, ils sont maintenant très beaux, non par eux-mêmes mais à cause de leurs fleurs. Les uns ont des fleurs rouges, mais les plus beaux ont de grandes fleurs blanches de 20 cm de diamètre, superbe et d'un parfum délicieux. Il y en a des quantités: sur une seule touffe j'ai compté six de ces grandes fleurs bien ouvertes et seize boutons.

Dès 08h j'ai repris le travail commencé hier. Puisque chaque journée m'éloignera davantage de mon domicile, j'ai écrit à Montegazza le priant de m'envoyer une zorra. À Mendoza j'en avais demandé une, mais il me l'avait refusée, prétextant le danger de circuler sur la voie avec des trains irréguliers. Pour motiver son refus, il me disait aussi qu'il y avait un train montant de bonne heure le matin et descendant le soir, et que je pourrais en profiter. À cet effet il me donnait l'autorisation de faire arrêter les trains à l'endroit qui me convenait.

Maintenant que je t'ai raconté cela, il faut que je t'explique ce que c'est qu'une Zorra. C'est tout simplement un wagonnet muni d'un mécanisme exactement semblable à celui d'une pompe à incendie. À chaque extrémité du balancier deux hommes, en pompant, actionnent un engrenage qui communique le mouvement aux roues du wagonnet. On peut ainsi rouler assez vite, mais on comprend aisément que si l'on ne prend pas de précautions, cela peut être très dangereux ici, surtout en raison de l'horaire irrégulier des trains et des courbes brusques de la

ligne. Il y a quelques temps, une rencontre entre une zorra et un train a coûté la vie à deux hommes qui ont été affreusement mutilés. Mais des accidents semblables peuvent être évités avec de la prudence.

C'est donc une machine semblable que je demandais dans ma lettre à M. Montegazza; je remis cette lettre au patron du restaurant de la station, en le priant de l'expédier par le train descendant, puis je partis pour le travail avec mes trois peons, emportant avec moi mon dîner. Je travaillais depuis un moment quand a passé le train montant. Ces trains ont toujours à la queue un fourgon muni de bancs servant de compartiment pour les ingénieurs et le chef de train. Dans ce fourgon je vis M. Montegazza et je pensai qu'on lui avait déjà donné ma lettre. Le train, une fois à Invernada, termine sa course et redescend; il passe ordinairement ici vers 15h. Comme je désirais voir M. Montegazza, je pris mes dispositions pour qu'au retour du train je puisse vite remettre mes instruments dans leurs boîtes et faire arrêter le train. Mais 16h, 17h et 18h passent; point de train! La nuit noire était venue, nous étions à quatre kilomètres de Cacheuta, et je n'avais aucune envie de rentrer à pied, d'autant plus qu'il faut passer un pont qui n'a pas de plancher, seulement les traverses de la voie; de jour cela va, mais de nuit j'aurais dû le faire à quatre pattes. Là où nous étions se trouve un petit campement d'ouvriers. J'allai leur demander un drapeau rouge; en le plaçant sur une lanterne je provoquerais l'arrêt du train. Vu l'obscurité, je n'avais pas d'autre moyen d'arrêter le train.

Mon stratagème était à peine prêt qu'arrive le train. Nous lui faisons des signaux d'usage et, immédiatement, la locomotive siffle. On entend grincer les freins, mais le convoi étant lourd et lancé sur une forte pente, il ne s'arrête qu'à plus de 200 m plus loin. Là, naturellement, grand émoi; les gens du train se demandent ce qui se passe, tandis que je monte tranquillement en wagon avec mes peons. J'entre dans le fourgon où se trouvait, entre autres, M. Montegazza. Une fois le train de nouveau en marche, arrive le chef de train qui m'en voulait d'avoir fait usage du signal d'alarme, l'arrêt brusque étant mauvais pour la machine et ne devant s'utiliser qu'en cas de danger. Il avait raison au fond, mais je n'avais pas d'autre moyen de le faire arrêter. M. Montegazza se garda de prendre part à la conversation, car il venait d'assister à la démonstration du sérieux inconvenient du système qu'il m'avait lui-même prescrit.

À 19h45 j'étais chez moi à Cacheuta, et quelques minutes plus tard arrivait ma chienne Minette qui avait suivi le train. Pendant le trajet, M. Montegazza m'informa qu'il avait pris connaissance de ma lettre et qu'il avait déjà donné l'ordre de m'envoyer une zorra; elle me parviendra demain. Nous prendrions des précautions spéciales pour éviter des accidents; les mécaniciens des trains seront avertis en quel point de la ligne je travaillerai chaque jour et devront marcher avec prudence.

Demain doit arriver M. Schatzmann avec d'autres messieurs. Il faut entendre parler de lui ici! On a pour lui une crainte et un respect remarquables; c'est le maître absolu comme me le disait ce soir un interlocuteur. Malheureusement il ne peut pas être en même temps au Chili et en Argentine, et les travaux en souffrent.

Jeudi, le 6 novembre 1890

Ce soir je me suis livré à un travail de patience très délicat. Il s'agissait de remettre un fil à la lunette de mon niveau; il y a trois fils, dont le plus important était parti. Je pensais d'abord descendre demain à Mendoza avec mon niveau, mais j'ai réfléchi que personne n'y saurait procéder à cette réparation. Il faut des fils extrêmement fins que l'on colle avec un atome de cire à cacheter et, comme c'est

dans une des des pièces de la lunette, ce n'est pas du tout facile. On prend habituellement des fils de toiles d'araignée; j'aurais pu peut-être en trouver dans le voisinage, mais pour simplifier la chose je me suis arraché quelques cheveux et, après un travail assez laborieux, j'ai réussi à en coller un avec un peu de bougie. Dans la lunette il a l'air d'un poteau de télégraphe!

Ce matin je suis allé à pied au travail, à quatre kilomètres d'ici; à mi-chemin m'a passé le train de M. Schatzmann composé de trois voitures de première classe remplies de dames et de messieurs.

La pauvre Minette joue de malheur. Elle n'est pas encore complètement remise du coup de pied de mon cheval qu'il lui arrive une aventure bien plus terrible. Quand le train arrivait, nous étions sur un remblai et je me suis retiré au pied du talus. Minette, qui a encore la confiance des enfants et n'a pas été souvent aux prises avec les dangers de la civilisation, puisqu'elle est née à Bermejito et a toujours vécu dans la Cordillère, Minette donc resta sur la voie. J'ai tenté de la saisir, mais elle m'a échappé et la locomotive n'était plus qu'à environ quatre mètres qu'elle était toujours entre les deux rails. À ce moment elle se décida à sortir un peu de la voie, mais le pare-chocs (ce triangle métallique qui est devant la locomotive en Amérique pour expulser hors de la voie les objets qui s'y trouvent) l'atteignit par une patte et la rejeta violemment au bas du remblai. Inutile de dire qu'elle poussa des cris perçants en se sauvant sur trois pattes. J'allai l'examiner et constatai que la patte droite de devant était cassée et entamée; sur la tête il y avait aussi une blessure. Au premier moment je voulais l'achever, car cela me faisait pitié de la voir tant souffrir avec sa patte pendante comme une branche morte, mais, comme elle marchait et courait assez facilement sur trois pattes, j'ai renoncé à l'abattre. Sans hésiter elle a renoncé à me suivre et est rentrée tout droit à la maison. Je ne sais pas comment elle aura fait pour traverser le pont. Arrivée à domicile, un ouvrier l'a aperçu et lui a fait un pansement avec des planchettes; il dit qu'elle se guérira. Le fait est que ce soir, en arrivant, j'ai été effrayé en voyant sa patte; elle est tellement enflée que cela fait mal à voir. La pauvre souffre beaucoup; je l'ai couchée sur son lit, de temps en temps elle gémit et pleure à fendre l'âme. Bref, en voilà assez sur ma chienne! J'espère que la leçon lui sera utile et qu'elle saura, à l'avenir, éviter de faire plus ample connaissance avec les locomotives.

Il a fait beaucoup moins chaud aujourd'hui qu'avant-hier. Je m'étais habillé moins légèrement et je m'en suis bien trouvé. J'ai dîné à l'ombre d'un roche au milieu du río. Ce soir j'avais six kilomètres à faire pour rentrer et le train était déjà redescendu dans l'après-midi, donc j'ai dû faire le trajet à pied, ce qui, d'ailleurs, ne m'a fait aucun mal. Ma zorra est sans doute arrivée et dès demain je m'en servirai.

Vendredi, le 7 septembre 1890

Aujourd'hui je me suis donc servi de ma zorra. Nous sommes partis vers 08h et mes trois peons et moi nous avons pompé comme des forçats pour franchir les six kilomètres que nous avions à parcourir. Je dis 'comme des forçats' car, comme la voie monte tout le temps, c'est très dur, d'autant plus que le soleil nous dardait des rayons ardents sur le dos. Arrivés à destination, nous étions donc très fatigués. Nous avons sorti la zorra de la voie, et chaque fois que nous avons avancé de quelques centaines de mètres nous avançons d'autant la zorra. J'ai dîné au bord du río, après quoi j'ai fait un somme bienfaisant, la tête à l'ombre parcimonieuse d'un buisson.

Ce soir, pour redescendre à Cacheuta, c'était naturellement très agréable. Comme j'avance chaque jour d'environ deux kilomètres, j'en avais huit à parcourir pour

rentrer; à la descente, cela va tout seul et il n'est nécessaire de pomper que pour accélérer ou maîtriser l'allure. J'ai donc laissé pomper mes trois types et nous sommes rentrés à bonne allure. J'ai fait arrêter en cours de route pour chercher ma chaîne de montre que j'ai perdu ce matin, mais je suppose qu'il se sera trouvé quelqu'un pour la mettre en lieu sûr, car je l'ai vainement cherchée.

Demain je n'ai pas l'intention d'aller travailler loin d'ici, parce que je veux prendre le train de l'après-midi pour aller passer le dimanche à Mendoza.

Voilà presque une semaine que je suis à Cacheuta et je n'ai pas encore eu le temps de faire connaissance avec la localité. La gare est à une trentaine de mètres de distance et à quelque mètres au-dessus du Río Mendoza. Au bord de ce dernier se trouvent les bains que je n'ai vus que d'en haut; ce sont des eaux thermales. Dès que j'aurai un moment de jour j'irai voir cela. Aujourd'hui est arrivé de Buenos Aires un monsieur qui vient faire une cure.

Samedi, le 8 novembre 1890

Ce matin j'ai travaillé sur le terrain, pendant ce temps est monté le train comportant une voiture de 1ère classe remplie de monde; c'était le train de M. Montegazza. Avant-hier, M. Schatzmann a eu son train et M. Montegazza a voulu avoir le sien; c'est une vraie comédie!

Après mon travail je me suis préparé pour descendre à Mendoza. Vers 18h le train descendant est arrivé et je suis monté dans le wagon à bagages, n'ayant aucune envie de voyager avec des personnes que je ne connais pas. Dans le train j'ai trouvé Rau qui descendait aussi à Mendoza. Nous sommes arrivés vers 20h et, dans la campagne aux environs de la ville, nous avons joui d'un spectacle curieux et ravissant que je voyais pour la première fois. C'étaient des lucioles, sortes de vers luisants volants, qui, par milliers, donnaient l'impression que la campagne étincelait.

À Mendoza j'ai trouvé Cosandey et je loge dans la même chambre que lui. J'arrivais à l'hôtel quand est arrivé aussi Aichele, et nous avons causé ensemble jusqu'à tard. La conversation a naturellement roulé sur les événements actuels: le séjour de M. Schatzmann à Mendoza et sur les critiques qu'il adresse aux uns et aux autres; il n'est pas du tout tendre et dit très franchement ce qu'il pense.

Lundi, le 10 novembre 1890

Il y a du nouveau et du très important, mais avant de te dire de quoi il s'agit, je vais te raconter ce que j'ai fait hier.

Le matin, d'assez bonne heure, nous sommes allés, Cosandey et moi, chez Aichele qui se prépare à partir et vend les effets qu'il ne veut pas emporter. J'avais envie de lui acheter quelque chose; j'hésitais entre son fusil, une très belle carabine, et son appareil photographique. Chacun de ces objets valait fr500, aussi, après mûre réflexion, j'ai renoncé à l'un et à l'autre.

Nous avons été dîné ensemble avec Rau et un Français à la Rôtisserie française. Nous avons ensuite pris une voiture pour aller faire visite au Vice-Consul de Suisse qui réside à la campagne. Nous avons passé par des chemins impossibles, traversant un canal dont l'eau entrain presque dans la voiture, ce qui nous a valu d'être copieusement éclaboussés. Pour comble de malchance, le Consul n'était pas chez lui, aussi sommes-nous rentrés immédiatement. Après avoir été nous baigner, nous sommes allés à l'Hôtel Club où sur la terrasse, nous nous sommes rencontrés avec M. Schatzmann rentrant de sa promenade à cheval. Entre parenthèses, il fait de l'épate avec ses beaux chevaux et sa selle chamarrée d'argent et brodée d'or. Le mors, les étriers et les éperons sont aussi en argent. M. Schatzmann est toujours suivi de son mozo qui se fait remarquer par un costume extraordinaire. Les gars du pays

mettent toute leur fierté dans leur cheval et son hamachement.

M. Schatzmann arrive, donc, et nous voyant, il est venu s'asseoir à côté de nous. Or, c'est là que vient la grande nouvelle: les deux Montegazzas sont congédiés! Nous ne causons que depuis quelques secondes avec M. Schatzmann lorsque la conversation vint à tomber sur les Montegazza père et fils. Du premier il nous dit "Il n'a plus rien à dire ici; depuis hier il ne fait plus partie de l'entreprise".

On nous avait bien dit que M. Schatzmann venait à Mendoza pour réorganiser toute l'affaire, mais nous pensions pas qu'il agirait si rapidement. Quant au fils Montegazza, M. Schatzmann nous a appris son renvoi en s'adressant en ces termes à Rau: "Je vous ai envoyé hier un télégramme vous informant que le 'petit' pouvait plier bagages et s'en aller". Rau étant descendu à Mendoza, le 'petit', dont la discrétion n'est pas une qualité maîtresse, aura certainement pris connaissance de ce télégramme. On dit qu'il arrive ce soir.

Ce n'est là qu'une mesure devenue urgente; M. Schatzmann estime que l'on gaspille beaucoup d'argent, et ce que racontent mes lettres le prouve suffisamment. Je suppose que M. Geijer va rester, mais tout va sans doute être réorganisé.

J'en reviens à M. Schatzmann. Au long de la conversation il nous a présenté un Baron de l'Leysac, de nationalité belge, que Rau connaît aussi. C'est un monsieur qui a l'apparence d'un touriste anglais et qui se balade dans toute l'Amérique.

À 18h nous sommes tous allés voir la Corso. Alfred vous aura déjà expliqué ce que c'est car il a participé lui-même assez souvent avec Aichele. C'est du reste assez bête: exhibition de beautés plus ou moins défraîchies de la ville de Mendoza, défilé des jeunes filles à marier; il y avait ainsi quelque 150 à 200 voitures se suivant à la file dans la Calle San-Martin, tournant devant le palais du Gouverneur où la musique militaire donnait une aubade, et retournant à son point de départ en croisant le reste du Corso. Cela formait ainsi une immense chaîne sans fin.

À 19h nous sommes allés souper ensemble à la Rôtisserie française. Ensuite nous sommes allés au concert. Nous avons été bien étonné de voir un juif de Lausanne, et aujourd'hui un Français, logeant à l'Hôtel à Mendoza, qui est venu me demander où il m'avait rencontré en Europe. De notre conversation, il a conclu que ce devait être à Bordeaux, mais je ne me rappelle pas l'avoir vu.

Ce matin je suis allé au bureau pour compléter les données dont j'ai besoin pour mon travail sur la ligne. J'ai aussi encaissé mon salaire de septembre au cours de 263. L'or monte toujours et il est maintenant à 275, c'est-à-dire que 100 francs valent 275 pesos.

On dit qu'il va éclater à Buenos Aires une révolution pire que la précédente, et qu'elle est fixée au 15 de ce mois.

Je pars demain matin pour continuer mon travail qui durera encore dix à quinze jours. Après cela, je ne sais pas où m'enverra M. Schatzmann; il m'a demandé aujourd'hui ce que j'ai fait avant de venir en Argentine.

J'ai soupé ici avec Aichele et Cosandey. Il est arrivé ce soir un chef de chantier de la ligne qui dit que le fils Montegazza n'était pas dans le train. Rau est allé cet après-midi chez M. Montegazza pour lui rendre de l'argent que ce dernier lui avait prêté; il lui a dit qu'il a télégraphié à son fils de ne pas donner sa démission. Rau lui a répondu: "Moi j'ai reçu l'ordre de le renvoyer".

Mardi, le 11 novembre 1890

Ce matin je suis remonté ici. Cet après-midi j'ai préparé et réglé mon niveau. Ensuite, comme je n'avais plus

le temps d'aller sur le terrain, je suis allé voir les bains (los baños). À cet endroit, le río est très encaissé entre des rochers, puis il se rélargit et, sur une petite plage caillouteuse, se trouvent les sources thermales. Des sortes de tentes trouées et rapiécées de vieux chiffons forment les cabines! Un simple trou dans le sol sert de baignoire. J'ai trempé ma main dans le ruisseau qui sort de l'une de ces cabines et j'ai trouvé l'eau si chaude que j'hésite à aller m'y baigner; on m'a même affirmé que c'est la source la moins chaude. L'établissement des bains est plus que rudimentaire; une maison qui a très mauvaise façon, avec deux ou trois chambres. Si l'on avait ici un bon hôtel et des bains convenablement aménagés, je suis convaincu que cela aurait du succès. J'ai vu des malades sortir du bain; l'un d'eux avait l'air bien misérable, le garçon le portait sur son dos pour le rentrer dans sa chambre.



Monsieur Schatzmann et son domestique

Ce soir j'ai écrit à Panchaud en lui envoyant ses journaux de Lausanne; je remettrai cet envoi à Rau et Cosandey qui doivent monter demain à Río Blanco. Ce matin, quand je suis arrivé, Minette me faisait tellement d'amitiés qu'elle ne faisait plus attention à sa patte et se faisait mal; cela ne va guère mieux et cela me faisait pitié.

Ce soir un train extraordinaire a attrapé une mule à quelques kilomètres d'ici; la machine était pleine de sang.

Mercredi, le 12 novembre 1890

Aujourd'hui j'ai travaillé avec un vent terrible, ce qui a nui à mon travail. Pendant que j'étais à Mendoza, Pedrini, qui est maintenant renvoyé, est descendu en zorra et, en passant à Cacheuta, il m'a pris la mienne et laissé la sienne. La mienne n'était pas fameuse, mais l'autre est encore plus mauvaise; des dents d'engrenage sont cassées, et ce matin, pour aller au travail, nous avons dû la pousser et faire nos 8 km en une heure et demi.

Par extraordinaire, j'ai dîné à l'ombre d'un arbre! Et cet arbre était un peuplier. Dans cet endroit, la ligne traverse une estancia (établissement rural avec ferme, verger et pâturage). Il y a là de beaux prés bien verts, comme chez nous, quelques arbres fruitiers, des peupliers et des saules; c'est une véritable oasis dans le désert. On y voit des chevaux, des vaches, taureaux, mules, etc. dans de grands enclos. À ce propos, j'ai vu en passant la mule qui a été atteinte hier par le train et mutilée d'une façon épouvantable. Son arrière train et ses entrails sont semés le long de la voie sur une trentaine de mètres et le reste, qui n'est plus qu'un 'amas d'os et de chairs meurtris et trainés dans la fange' a été jeté dans le fossé. Cette citation est-elle bien de Racine? Il n'aurait pas été flatté qu'on l'applique à une mule.

Ce soir, pour rentrer à Cacheuta, nous avons 10 km à parcourir, mais ce fût fait en 20 minutes. En arrivant, j'ai trouvé ici M. Pedrini qui remonte pour aller chercher ses bagages. J'ai télégraphié à M. Schatzmann pour lui demander une autre zorra. Après le souper, j'ai écrit à Farjon, car j'ai un peu l'intention de déménager samedi à Invernada. Ici, je suis très mal logé et je mange de même, ce qui fait que je préfère aller là-haut, d'autant plus que cela me rapprochera de mon travail. J'attends pour me décider que Farjon m'informe s'il y a une chambre disponible.

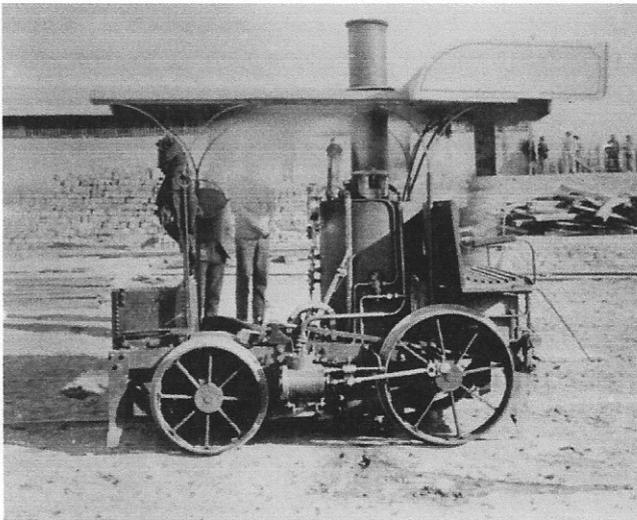
Le train descendant ce soir était rempli d'ouvriers; demain et les jours suivants il sera de même. M. Schatzmann liquide le personnel non indispensable.

Le vent est encore plus fort ce soir que pendant la journée; les feuilles de tôle volent en faisant grand tapage.

Jeudi, le 13 novembre 1896

Je ne viens vers toi que passablement tard ce soir, car j'ai de nouveau dû réparer mon niveau.

Ayant appris ce matin que M. Schatzmann devait passer par ici, je l'ai attendu. Il est arrivé à 08h avec la Dieguita, petite machine à vapeur. À l'avant se trouve un siège qui était occupé par MM. Schatzmann, Rosas et Rau, ce dernier remontant à Río Blanco. J'ai demandé à M. Schatzmann de me procurer une autre zorra et il a immédiatement donné l'ordre, par télégramme, de m'en envoyer une. Ce soir je l'ai trouvée en rentrant. Dès que ces messieurs sont repartis, nous les avons suivis avec notre zorra et je suis arrivé avec mon travail à douze kilomètres et demi de Cacheuta. J'ai les mains pleines de cassins à force de pomper.



Une Dieguita

Après avoir terminé mon travail sur la ligne ce soir, j'ai attendu assez longtemps le train descendant pour éviter de me trouver sur la ligne avec ma zorra devant lui. Finalement, comme il tardait, nous sommes partis et descendus aussi rapidement que possible; c'était peine inutile, car tandis qu'à 19h nous étions de retour, le train n'est arrivé qu'à 20h. Comme l'horaire n'est jamais respecté, c'est assez désagréable et peu rassurant. Nous aurions généralement le temps de nous garer, mais pas toujours celui de garer la zorra, ce qui pourra causer des dégâts dont nous pourrions être rendus responsables.

Demain nous ferons pour la dernière fois le trajet au départ de Cacheuta, car samedi je me transporterai à Invernada. Vers 16h30 sont descendus MM. Schatzmann et Rosas avec leur Dieguita.

Nous avons maintenant passablement de fleurs, mais presque rien que du jaune; des amicas très beaux, des

geules-de-loup jaunes et, sur les buissons, des fleurs également jaunes. Pendant que j'écris on fait de la musique. En Argentine je crois qu'une famille du peuple se croirait déshonorée si elle n'avait pas ses deux ou trois guitares et, en général, ils jouent juste et habilement. La fille du patron, une donzelle assez jolie mais qui boîte, malheureusement pour elle, joue et chante avec d'autres qui sont, je crois, la cuisinière et la femme de chambre. C'est un peu toujours la même chose, genre ritournelle, mais pour nous autres Européens c'est une musique tellement originale que l'on se plaît à l'entendre. C'est souvent un boléro.

Ce soir il fait assez frais et le vent passe à travers ma chambre, ce qui manque de confort et fait vaciller la flamme de ma bougie, ce qui est très fatigant. Aussi vais-je me réfugier dans les bras de Morphée.

Vendredi, le 14 novembre 1890

Pour monter ce matin nos treize kilomètres nous avons dû travailler ferme, d'autant plus que nous savions qu'un train montait et qu'il était prudent de nous hâter. Nous étions depuis trois quarts d'heure au travail quand le train a passé; c'était un train spécial avec voitures de 1ère classe occupé par M. Schatzmann et d'autres personnages. À midi seulement est arrivé le train ordinaire.

J'ai dîné à l'ombre d'un rocher, mais j'y avais froid; aussi, pour faire ma sieste me suis-je mis au soleil, mais j'y cuisais! En me couchant, j'ai eu la malheureuse idée de planter mon genou dans une touffe de cactus; j'ai dû arracher une à une les plus grandes épines et je viens de retirer ce soir, avec une pince, toutes celles qui s'étaient brisées au ras de la peau.

Une fois les deux trains redescendus ce soir nous sommes rentrés à Cacheuta. Demain je déménage à Invernada; j'ai reçu de Farjon un billet qui me dit qu'ils ont peu de place mais qu'on s'arrangera bien.

Dimanche, le 16 novembre 1890

Je suis maintenant installé chez moi à Invernada et puis t'écrire sans être dérangé. Je suis donc venu hier matin. Quand je suis arrivé, je n'ai trouvé personne de ces messieurs, mais la cuisinière m'a dit qu'ils viendraient bientôt. En effet, à 12h30 ils sont arrivés (MM. Farjon, Lévêque et Pedrini) avec un train descendant, et nous avons dîné ensemble.

L'après-midi je suis allé faire visite à mon cheval que j'avais laissé ici. Hier, en même temps que mes collègues, est arrivé le fils Montegazza qui, l'air piteux, faisait probablement son dernier voyage sur le Transandin. Il dit qu'il aura peut-être une place au Pérou. Dans l'après-midi il a pris le train pour Mendoza. J'ai appris par Montegazza qu'Alfred est de nouveau à Zanjón Amarillo; si je l'avais su, je lui aurais envoyé un mot samedi par un de nos chefs de chantier qui remontait.

Cet après-midi nous sommes partis à cheval remonter une vallée qui débouche sur la rive gauche du Río Mendoza. Le ruisseau qui en vient a été gratifié du nom de Río Boulanger, sans doute pour honorer le Général Boulanger. Il y a aussi un Río Bismarck.

Mes collègues n'aiment pas passer le río à cheval; ils chargent leurs peons de les conduire sur l'autre rive et passent eux-mêmes sur le pont du chemin de fer; c'est ce que nous avons fait cet après-midi. De là, nous avons remonté le lit du Río Boulanger qui se trouvait à sec, comme c'est souvent le cas. Cette vallée n'offre rien de particulièrement intéressant, sauf qu'il s'y trouve, paraît-il, des mines. Nous avons cheminé quelques kilomètres au milieu de buissons, rencontrant un troupeau de vaches qui ne trouvait là que bien maigre pâture. Pour revenir, nous avons passé par des endroits impossibles, grim pant et

descendant, ce qui était fort aisé pour nous mais ne devait guère plaire à nos chevaux. J'ai fleuri le mien en l'affublant, entre les deux oreilles, en guise de panache, d'une grande fleur blanche de cactus et de chaque côté d'une fleur jaune; il était très chic! Pour rentrer, j'ai trouvé trop bête pour la traversée du río de laisser, comme mes collègues, mon cheval au peon, et j'ai passé facilement; mon cheval avait de l'eau jusqu'au milieu du poitrail.

Je suis beaucoup mieux ici qu'à Los Baños. J'ai une fenêtre! Il est vrai que les vitres sont en papier, mais j'ai tout de même de la clarté.

Lundi, le 17 novembre 1890

Ce matin j'étais déjà levé à 06h mais, pour diverses raisons, je n'ai pu partir pour mon travail qu'à 08h. En sortant de Invernada, la zorra était déjà lancée à la descente lorsque nous nous sommes aperçus trop tard qu'une aiguille sur laquelle nous allions passer était fermée; cela nous a fait dérailler et nous avons tous sauté à terre. La zorra a roulé un peu sur le ballast sans détériorer; remise sur ses rails, elle a poursuivi sa route sans autre incident.

Aujourd'hui j'ai avancé dans mon travail plus que les jours précédents. J'ai mesuré trois kilomètres et en ai nivelé six. Je finirai probablement après-demain et descendrai à Mendoza jeudi. Nous avons eu une journée terriblement chaude, aussi en rentrant j'étais vanné. Actuellement le Río Mendoza est en crue et il a une teinte chocolat, mais il n'en a pas le goût! Je n'ai, parfois, pas d'autre eau à boire à mon dîner pour étancher ma soif. Mais aujourd'hui j'ai fait un kilomètre avec la zorra pour dîner près d'un ruisseau d'eau claire. Je me suis installé à l'ombre du pont du chemin de fer; comme il n'y avait point de viande ce matin à la proveduria, j'ai dîné d'une boîte de sardines et de fromage. Après quoi j'ai fait ma sieste; il paraît que je l'ai bien faite, car le train a passé au-dessus de moi sans me réveiller! En travaillant à ce soleil brûlant, on boit beaucoup une eau qui n'est pas toujours saine, ce qui me procure des maux d'estomac.

Pour remonter au campement, ne sachant pas que le train était descendu, j'étais anxieux; il y a des passages en courbe où l'on ne voit pas à plus de 30 mètres devant soi, aussi je courais en avant pour m'assurer que la voie était libre pendant que mes hommes faisaient marcher la zorra.

Ce soir pendant que nous jouions au lotto, sont arrivés des télégrammes de Rau; il paraît qu'il est en danger à Río Blanco; les ouvriers se révoltent parce que la paie se fait attendre. Le chef du mouvement est le majordome; ce dernier et ses acolytes sont des Italiens. Il y a longtemps que nous demandons que l'on envoie à Río Blanco deux ou trois gendarmes; on a toujours promis, mais jamais tenu promesse. M. Pedrini a envoyé d'ici un sergent avec des hommes.

On dit que M. Montegazza est nommé ingénieur en chef à Corrientes; c'est une compensation que lui accorde Clark; tant mieux pour lui, pourvu qu'il ne soit plus ici!

J'ignore encore quel va être mon travail. Si je reste à Mendoza, je pourrai louer un piano et vivre un peu plus confortablement que jusqu'ici. Dans cinq jours il y aura sept mois que je suis dans la Cordillère. J'ai passé aujourd'hui avec mon travail au Km 54, l'endroit où j'ai passé ma première nuit dans la montagne. Depuis, cela a bien changé. Plus une bicoque, plus personne; seulement quelques vestiges du passage des humains.

Mardi, le 18 novembre 1890

Je suis très fatigué ce soir; il fait une chaleur excessive et j'ai hâte de me reposer.

J'ai terminé mon travail comme je l'avais prévu. J'en suis content parce que c'est fini et aussi parce que je l'ai fait assez vite: en 11 jours j'ai mesuré 33 km et nivelé 66 km.

Je suis venu dîner à Invernada, car à midi je n'en étais plus qu'à un kilomètre et demi, et cela me permettait d'avoir de l'eau potable.

Un homme a été tamponné et tué par le train à quelques kilomètres en aval de Cacheuta aujourd'hui.

J'ai l'intention de descendre à Mendoza demain, mais comme j'apprends que M. Schatzmann doit monter, je l'attendrai pour savoir si, dorénavant, mon domicile sera à Mendoza, auquel cas je devrai préparer mes bagages, ce qui ne me permettrait pas d'être prêt pour le train descendant.



Aichele, Lanusse, Alfred Tzaut

Samedi, le 22 novembre 1890

J'ai mis ma lettre à la poste avant-hier sans avoir le temps d'en écrire davantage. Jeudi donc, ayant fini mon travail, j'avais l'intention de faire la grasse matinée, mais à 07h le soleil, donnant sur ma toiture de zinc, avait tellement surchauffé ma chambre que j'ai été obligé de me lever, et j'ai passé la matinée à divers petits travaux et à mes préparatifs de départ. M. Schatzmann n'étant pas monté, j'ai laissé la plus grande partie de mes bagages à Invernada et ai pris le train de 13h30.

En approchant de Mendoza, nous marchions à bonne allure, lorsque à un passage à niveau nous avons atteint une fillette qui regardait le train d'un peu trop près, doit avoir été accrochée par la barre. Les ouvriers qui se trouvaient sur le wagon disent l'avoir vue rouler par terre; j'ai bien vu la fillette, mais nous allions si vite que je n'ai rien remarqué d'anormal. Quelques minutes plus tard, on arrêta le train pour remettre en place la pièce de fer. À 16h20 nous étions à Mendoza et j'ai commencé par me débarbouiller car, dans les derniers 20 km avant d'arriver, le train soulève des nuages de poussière. Le soir, après souper je suis allé prendre Aichele pour aller au concert.

Vendredi, j'ai travaillé à la mise au net de mon nivellement; je l'ai remis après-midi au bureau. M. Schatzmann me dit que je resterais à Mendoza pour le parachèvement de la ligne jusqu'à Cacheuta. Répondant à ma demande d'indemnisation pour mes frais à l'hôtel, il m'a offert une maisonnette à deux chambres située dans le chantier de la gare et qu'il avait fait construire il y a quelques années pour l'ingénieur de la première section. Je ne la connais pas

encore, mais je crois que je resterai à l'hôtel, car ce serait plus commode à divers points de vue.

Dimanche, le 23 novembre 1890

Ayant été interrompu hier, je reprends ma narration. Après mon entretien avec M. Schatzmann, je suis allé me baigner avec Aichele. Ce dernier sait enfin à quoi s'en tenir: il a reçu son congé et va bientôt partir. Mais auparavant il a l'intention d'aller faire une partie de chasse dans la Cordillère avec un Français qui est ici; ils partent aujourd'hui.

Hier soir nous sommes allés à un petit théâtre en plein air où une assez mauvaise troupe donnait de petites pièces genre vaudeville.

Hier après-midi je suis allé au bureau pour tâcher de faire payer leur salaire à mes peons. C'était plein d'ouvriers qui réclamaient leur paie. Les guichets étaient gardés par des gendarmes. On nous a renvoyés à lundi, parce qu'on n'a pas de numéraire aujourd'hui! Ensuite, je suis retourné me baigner avec Aichele; nous y avons rencontré Mr Dalton qui nous a invités à venir passer la soirée chez lui. En rentrant, j'ai passé dans trois magasins de musique en vue de louer un piano; dans le premier on m'en a proposé un à raison de 12 piastres par mois; le deuxième n'en avait pas à louer et le troisième m'en a montré un bon à 25 piastres mensuellement! J'attends pour me décider d'avoir pu essayer le premier de ces deux instruments. Ce qui m'ennuie, c'est qu'à Mendoza on ne peut pas avoir un abonnement de musique comme à Lausanne.

Hier en rentrant j'ai rencontré M. Schatzmann qui m'a dit qu'il n'aurait pas le temps de me mettre lui-même au travail lundi comme chef de la première section, mais qu'il avait écrit à M. Favant, l'ingénieur renvoyé que je vais remplacer, de me transmettre tout le service. J'irai donc demain au chantier me mettre au courant de mes nouvelles fonctions.



Les ruines de San Domingo à Mendoza

Firpo, l'hôtelier, m'a réduit le prix de la pension de 90 à 75 piastres par mois, chambre comprise, c'est-à-dire le même prix que l'on me demandait à Río Blanco pour les repas seulement.

Hier soir, comme il était prévu, nous sommes allés, Aichele et moi, chez Mr Dalton. Nous y avons fait la connaissance d'un docteur anglais et du Consul de Hollande, M. Monton, très gentil garçon. Nous avons fait un peu de musique, et comme on me pressait beaucoup de jouer, j'ai essayé ce que je savais par coeur, mais n'ai rien pu jouer jusqu'au bout, la mémoire étant rouillée depuis tant de mois sans toucher un piano.

Ce matin j'ai trouvé ici M. Lévêque qui est descendu de Internada hier soir. Farjon descendra probablement demain pour quelques jours.

Figure-toi qu'avant-hier, en sortant de l'établissement de bains, je sentais des démangeaisons à la nuque, et en arrivant à l'Hôtel Club je demande à Aichele d'examiner ce que j'ai qui me démange. C'était une punaise, qui m'avait fait une dizaine de piqûres, si bien que j'étais enflammé et couvert de places blanches comme si j'étais tombé dans une touffe d'orties! J'ai probablement attrapé cette punaise au bain; aussi lorsque j'y retourne j'ai grand soin d'examiner minutieusement mes vêtements avant de les remettre.

Je viens d'avoir la visite de Montegazza avec Aichele et Lévêque. Aichele part à 14h pour sa partie de chasse d'environ une dizaine de jours. Je vais écrire à Alfred et donner ma lettre à un chef de chantier qui doit partir demain matin pour Río Blanco.

Vendredi, le 28 novembre 1890

Ayant un peu négligé mon journal depuis dimanche, je vais tâcher de me remémorer mes faits et gestes de ces derniers jours.

Lundi matin je suis allé chez M. Favant pour qu'il me transmette le service; c'est un homme d'une quarantaine d'années, marié et père de deux fils. Nous avons fait ensemble l'inventaire des travaux qu'il me transmet. Sa maisonnette m'a tout de suite tellement plu que j'ai renoncé à ma première idée de demeurer à l'hôtel. Il m'a dit qu'il regrettait de la quitter parce qu'il y a vécu heureux avec sa femme qui y est morte.

Après avoir été dîner à l'hôtel je suis revenu l'après-midi. Nous avons fait ensemble le tour des chantiers, puis nous sommes allés au bureau rendre compte à M. Schatzmann de la transmission des pouvoirs. Ce dernier m'a alors présenté à M. Scherzer, de retour du Chili et qui reste à Mendoza en remplacement de M. Montegazza. Il s'agit d'un Autrichien de 45 ans qui était Chef de Section à Uspallata l'année dernière, ayant sous ses ordres MM Geijer, Montegazza fils, etc. Il avait passé dans la section chilienne avec M. Schatzmann. Pendant que je parlais avec lui, j'ai entendu M. Favant demander à M. Schatzmann des explications sur le motif de son renvoi; la réponse n'a pas été très tendre.

M. Scherzer m'a tout de suite donné rendez-vous pour le lendemain à 06h afin de voir ensemble ce qu'il reste à faire. Ensuite je suis allé au bureau faire une nouvelle tentative pour obtenir que mes peons soient payés, mais sans succès. La cour était pleine d'ouvriers prenant des attitudes menaçantes.

Le soir, Lévêque et Farjon sont venus me chercher pour aller au théâtre où nous nous sommes si bien ennuyés que Lévêque dormait profondément; des dandys argentins se sont alors mis à le bombarder avec des fléchettes de papier; Farjon sommeillait et moi, je cherchais à trouver amusante une pièce stupide. Telle fut la journée de lundi.

Mardi matin, comme convenu, je me suis rencontré à 06h avec M. Scherzer sur le chantier de la gare de Mendoza. Nous l'avons parcouru sans grand résultat, car nous n'étions, ni l'un ni l'autre, au courant des travaux et de ce qu'il restait à faire. Je suis ensuite allé au bureau pour y prendre connaissance des plans et archives concernant mon nouveau travail.

À midi, tandis que nous dînions ensemble, Farjon, Lévêque et moi, est arrivé Montegazza fils qui nous a invités à une promenade en voiture, et nous avons pris rendez-vous à 17h30. En sortant du bureau je les ai trouvés qui m'attendaient; mais Montegazza avait amené

une 'araignée' à deux places et nous étions quatre! Je suis monté avec Montegazza dans l'araignée, tandis que Farjon et Lévêque nous suivaient dans un fiacre. Pendant plus d'une heure nous avons parcouru les rues vers les ruines des églises détruites par des tremblements de terre. En rentrant, nous avons invité Montegazza à souper, puis il a fallu retourner au théâtre, qui était un peu plus amusant que l'autre soir.

Mercredi, Farjon remontait à Invernada. Je suis allé avec lui pour chercher mes bagages, ce qui me permettra de m'installer dans ma nouvelle villa. Le train était plein des bagages et des chevaux de M. Schatzmann, réexpédiés au Chili; mais lui n'était pas dans le train. Il est monté dans l'après-midi avec M. Scherzer sur la Dieguita. M Scherzer redescendra probablement ce soir. Je suis descendu le soir avec mes bagages et me suis installé chez moi.

Hier, jeudi, j'ai eu à faire presque toute la journée au bureau, puis je suis allé acheter quelques ustensiles qui manquent dans ma cuisine pour le petit déjeuner. À midi et le soir j'ai l'intention de prendre mes repas à l'hôtel, ce qui ne me coûtera que 40 piastres par mois. Je vais faire venir mon cheval, resté à Invernada, et je m'en servirai pour mes courses à l'hôtel. Après souper je suis allé au concert avec Lévêque.

À mon retour de Invernada, alors que mon mozo faisait mon lit, j'ai trouvé une punaise sur ma table, puis quand j'ai voulu me mettre au lit j'en ai trouvé deux dans mon lit et je me demandais où je les avais attrapées. J'ai immédiatement badigeonné mon lit et mes draps avec de l'alcool de menthe; je me flattais de l'espoir que j'en avais fini avec ces sales bêtes, mais j'étais au lit depuis un certain temps lorsque je sentis que ces bestioles se promenaient sur mon corps. Ayant allumé ma bougie, j'ai constaté que dans chaque rainure de la paroi de bois il y avait des familles de punaises! Comment les gents qui ont occupé cette maisonnette ont-ils pu s'accommoder de ce voisinage pour agrémenter leurs nuits? Bref, je pris le parti de faire une chasse acharnée en promenant la flamme de ma bougie dans chaque rainure, ce qui m'a pris une bonne partie de la nuit. Cette extermination systématique m'a enfin débarrassé de ce voisinage fort désagréable.

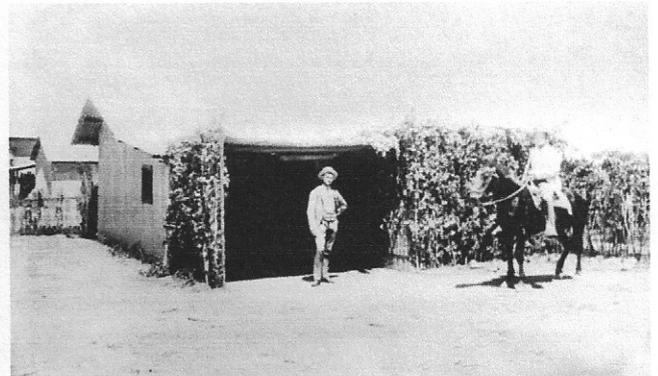
Il convient maintenant que je te dise, en quelques mots, en quoi consistent mes nouvelles fonctions. Me voilà donc Chef de Section à 23 ans. La tâche me paraît un peu lourde pour mon manque d'expérience, mais avec le secours de Dieu et en me donnant de la peine, j'espère me mettre peu à peu à la hauteur de ma tâche. Ma section peut se décomposer en deux parties: la station, comprenant la gare et tous les chantiers, et la ligne (voie ferrée) jusqu'à Cacheuta, soit 39 km.

À la station, il y a encore beaucoup à faire. Le bâtiment des voyageurs est terminé sauf quelques travaux de finissage. J'ai maintenant en construction de grands bâtiments d'administration et pour le personnel, d'autres pour les ateliers, un long quai de transbordement entre la voie large de la ligne principale venant de Buenos Aires et la voie étroite du chemin de fer Transandin, etc. Quant à la ligne, qui est posée et en exploitation depuis deux ou trois ans, elle exige des travaux de consolidation et d'entretien, l'établissement de canaux sous la voie pour de petits ruisseaux. Comme tu le vois, le travail ne manque pas pour un seul homme! Malgré la crainte que j'éprouve de ne pas être à la hauteur de ma tâche, je suis heureux qu'on me l'aie confiée et de l'expérience que j'en retirerai.

Passons maintenant à ma résidence. La maisonnette d'habitation est un galpón (baraque) dont les parois extérieures sont en zinc. Il y a quatre pièces. Sur le devant

se trouve mon bureau muni d'un plancher et d'un plafond de bois; il s'y trouve une cheminée, une table à dessin, une table à écrire. La pièce à côté, ma chambre à coucher, a non seulement le placher et plafond de bois, mais aussi les parois de bois doublant le zinc. Les deux autres pièces sont munies de parois de brique garnies de zinc; ce sont les chambres à donner.

Cette maisonnette est située au bord d'une rue qui entoure les terrains de la gare; une haie de jeunes peupliers (1m50 de hauteur) me sépare de la rue. Sur trois côtés autour de la maison, la cour, dans laquelle se trouve, adossées à la maison voisine, la cuisine et la chambre des domestiques ainsi que d'autres dépendances. Le long du côté ouest de cette cour se trouve une bordure de peupliers longée par un ruisseau provenant du Río Mendoza, lequel à sa sortie sur la pampa est totalement absorbé pour les irrigations et autres besoins de l'eau. L'eau de ce ruisseau est toujours sale, mais comme je n'en ai pas d'autre à disposition ni pour boire ni pour ma toilette, je dispose d'un filtre très efficace. Il est en grès assez épais; l'eau dont il est rempli le traverse goutte à goutte et est recueillie, claire et fraîche, dans un récipient ad hoc.



La villa de Charles Tzaut à Mendoza. Alfred et Charles (à cheval).

Contre la maison se trouve encore une charmille faite de bambous garnis de verdure, très agréable lorsqu'il fait chaud, et qui contient le filtre. Une trappe couvre un puits pouvant servir de cave. Il y a aussi un poulailler qui va recevoir cet après-midi des habitants! J'ai chargé mon mozo de ce soin, et il a acheté cinq poules et un coq qui ne me coûteront que sept piastres. Ainsi le matin je pourrai m'offrir deux ou trois oeufs avec mon café. En attendant que je les récolte moi-même, j'en ai reçu neuf de la femme d'un de mes chefs de chantier.

Ce n'est pas tout! Au sud de ma maisonnette je dispose d'un jardin assez grand. J'y ai 52 ceps de vigne hauts de plus de deux mètres, des haricots, des poireaux, du maïs, du persil, des salades et je ne sais quoi encore. Rien de plus facile que d'arroser, car il n'y a qu'à détourner un peu le ruisseau qui le longe. Je me réjouis d'avoir des raisins!

Vers 18h mon peon est arrivé avec mes cinq poules et leur coq. Nous les avons tout de suite installés dans leur poulailler où j'espère que ces dames feront consciencieusement leur devoir!

Il a fait aujourd'hui une chaleur lourde; le ciel a été couvert toute la journée et je m'attendais à de l'orage. Ce soir de grands éclairs sillonnent le ciel dans le lointain.

Samedi, le 29 novembre 1890

Au moment de me coucher hier soir, j'ai eu la malheureuse idée de renverser ma lampe sur mon lit. J'avais, heureusement, enlevé les draps pour m'assurer s'il n'y avait pas de bestioles, aussi le matelas seul a été trempé de pétrole, ce qui suffit pour embaumer ma chambre.

La situation politique est toujours très tendue. D'un jour à l'autre, la révolution peut éclater. Il y a deux ou trois jours, l'or était à 360 (fr100 = 360 pesos), le lendemain il retombait à 290.

J'apprécie ma petite villa surtout du fait que je puis y passer mes soirées sans être dérangé. Ici, je suis assez isolé et trop loin du centre de la ville pour qu'on vienne m'y chercher. Il paraît que, hier, un moment après mon départ de l'hôtel, Montegazza y est venu me chercher pour aller ensemble au théâtre. Je n'ai pas regretté d'avoir manqué son invitation!

Voilà le train pour Buenos Aires qui passe, emportant ma 25^{ème} lettre; je l'écoute tristement s'en aller, en me demandant quand ce sera mon tour de le prendre.

Dimanche, le 30 novembre 1890

La nuit dernière nous avons eu de l'orage et beaucoup de pluie, ce qui n'est pas très fréquent ici. La température en a été agréablement rafraîchie. En furetant dans une caisse de linges et de vêtements, j'en ai vu s'échapper une jolie petite souris à qui j'ai fait un moment la chasse, mais sans succès.

Mes poules ne sont pas du tout sages. Depuis deux jours qu'elles sont ici, elles n'ont pondu qu'un seul oeuf.

La pauvre Minette se porte bien, mais sa patte est misérable; les os se sont mal recollés et la patte est difforme. Elle ne s'en sert généralement pas, et sautille sur trois pattes, ce qui excite la commisération des passants.

Lundi, le 1er décembre 1890

Hier soir, ayant appris que le photographe de la Compagnie devait partir pour le Chili, je suis allé chez lui dans l'intention de lui acheter encore quelques vues pour compléter ma collection. Comme il avait déjà tout emballé, il a promis de me les envoyer.

Lévêque a eu la malheureuse idée de m'entraîner au théâtre où il dort tout le temps; nous nous sommes tellement ennuyés que nous sommes partis avant la fin.

Cet après-midi j'ai reçu d'Alfred un télégramme qui m'intrigue. Il me dit: J'arriverai ce soir; envoie trois voitures à la gare et tâche de venir m'attendre à la gare. Je ne comprends pas bien cette arrivée subite et je doute qu'il puisse arriver ce soir.

J'ai fait aujourd'hui à l'hôtel la connaissance d'un Français arrivé hier du Chili et qui repart ce soir pour la France où il a conduit sa femme et ses enfants il y a quelques mois. Il a passé 19 ans au Chili, y a amassé une petite fortune, et rentre en France pour y vivre paisiblement avec sa famille.

Panchaud m'écrit qu'il pense descendre à Mendoza avec M. Geijer dans quelques jours. Je constate que M. Geiger est finalement resté pour faire, avec Panchaud, les études de la ligne jusqu'à Punta del Inca; c'est précisément ce travail que je désirais faire!

Mercredi, le 3 décembre 1890

Avant hier je finissais à peine de t'écrire lorsque j'ai entendu le sifflet du train descendant; je me suis rendu à la gare où j'ai trouvé Alfred, qui ne vient que pour quelques jours. Il m'avait demandé trois voitures pour des messieurs qui faisaient le voyage avec lui. Comme je n'avais point de lit à lui offrir, il est allé à l'hôtel.

Hier matin j'avais rendez-vous avec M. Scherzer à 06h. Nous avons réexaminé ensemble les travaux restant à faire à la gare. Au dîner je me suis retrouvé avec Alfred et Aichele, qui était rentré dans la nuit. L'après-midi j'ai travaillé dans mon bureau, et à 17h30 je suis allé au bain où m'attendaient déjà Alfred et Aichele. Le soir pendant que nous soupions, Alfred et moi, est arrivé Montegazza, et nous sommes allés ensemble au théâtre.

Je suis retourné au magasin de musique pour un piano. On m'a répondu qu'on retirerait le piano du théâtre et qu'on me le louerait à raison de 20 piastres (environ fr 40) par mois; je l'aurai probablement dans une semaine.

Quand je suis rentré chez moi hier soir, j'y ai trouvé mon cheval et la mule de mon peon que ce dernier avait amenés par le train. J'ai donc pu aller à cheval à l'hôtel pour dîner aujourd'hui. Cet après-midi j'ai fait faire un tour du jardin à mon cheval pour lui donner à manger; je le tenais à la corde, autrement il aurait bientôt fait d'anéantir ma vigne dont il arrachait de grandes pousses. Mais il appréciait les petits pois, le maïs et le peu d'herbe poussant dans les allées. Si j'avais de quoi le nourrir, je le garderais ici, car j'ai une petite écurie, mais comme les pâturages de la Compagnie ne sont pas loin d'ici, je préfère l'y envoyer.

Je suis allé au bureau rendre visite à M. Scherzer qui m'a donné rendez-vous pour aller demain sur la ligne. Nous partirons avec la Dieguita à 07h30 immédiatement après le train. J'ai soupé à l'hôtel avec Alfred qui m'a ensuite accompagné chez moi. J'ai dû faire de nouveau la chasse aux punaises; c'en est plein!

Jeudi, le 4 décembre 1890

Ce matin je suis donc parti vers 08h avec M. Scherzer et Cabret, jeune anglais chef du trafic. C'est très agréable de voyager avec la Dieguita car on voit tout sans fumée ni poussière, et on s'arrête à volonté. C'est ainsi que nous avons pu inspecter tous les points de la ligne où des travaux s'imposaient. À 11h nous étions à Cacheuta où nous avons dîné au restaurant de la gare. Nous avons ensuite poursuivi notre inspection, au cours de laquelle M. Scherzer a étendu ma section jusqu'au Km 52. Cela me fait une longue section, d'autant plus que j'ai encore la gare principale et que pour tout ce travail je suis seul, mais je ferai mon possible pour remplir ma tâche au mieux. Je dois terminer sur la ligne une quantité de petits ponts établis provisoirement en bois et qu'il faut construire en fer. Il faut régler la voie, la ballaster en maint endroit. Bref, le travail ne manque pas! Il faudra que j'aie passer quelques jours au Km 52 où il y a le plus à faire. Cette vie nomade ne me plaît qu'à moitié, d'autant plus qu'elle entraîne des frais. M. Scherzer a pris une partie de la section de M. Pedrini pour me l'attribuer.

Nous avons ensuite continué jusqu'à Invernada. Farjon étant maintenant établi à Uspallata, je n'ai vu que Pedrini. Pendant que ce dernier allait plus loin avec M. Scherzer, je suis resté à Invernada. À 18h20 je reprenais la Dieguita avec M. Cabret pour rentrer à Mendoza, laissant là-haut M. Scherzer qui ne redescendra que demain.

La montagne est maintenant bien belle car elle est en pleine floraison; les grandes fleurs blanches de cactus y sont en profusion, de même que les autres variétés de cactus, blancs plus petits, jaunes et rouges.

Comme nous ne sommes arrivés à Mendoza qu'à 21h, nous avons joui du spectacle féérique de milliers de vers-luisants volants, comme nous les appelons. C'est ici que j'en ai vu pour la première fois, et j'ignore quel est leur nom scientifique. Tout en t'écrivant, je dévore un morceau de pain, pendant que mon mozo me prépare des oeufs et du café.

Vendredi, le 5 décembre 1890

Je venais de m'habiller ce matin lorsque deux de mes contractants (entrepreneurs) qui venaient me voir m'ont dit que la nuit avait été agitée en ville. Voici ce qui s'est passé: Il y a ici, comme dans toute la République, le parti gouvernemental représenté par le gouverneur provincial, et le parti révolutionnaire, représenté ici par le Général Ortega. Ce dernier avait la réputation de cacher chez lui des milliers de fusils et des munitions pour armer les révolutionnaires. Il y a toujours entre les deux partis une tension excessive. Or, hier soir à 21h, alors que le Général Ortega et sa femme prenaient l'air devant leur maison dans la Rue San Martín qui, en ce moment-là est encore pleine de monde, on leur a tiré dessus. Or, il paraît que le dit Ortega avait un bal chez lui; d'autres disent que c'était une réunion politique; bref, il avait du monde chez lui. Je ne connais pas encore tous les détails de ce qui s'est passé, mais vers 03h on a assailli la maison du Général et, dans la rue, a commencé une fusillade en règle.



Calle San Martín à Mendoza

Comme le coup était monté par les gouvernementaux, la police avait l'ordre de laisser faire, sinon de prendre part à cette comédie. L'entrée principale de la maison se trouvant sur la Rue San Martín est fermée par des grilles, aussi les assaillants se sont portés sur une porte de service donnant sur une autre rue, et l'ont enfoncée à coups de haches. Ils ont ainsi pénétré dans la maison où ils ont fait, paraît-il, des dégâts. On prétend qu'ils y auraient trouvé six cent fusils et cent mille cartouches, qu'ils ont emportés; puis ils auraient conduit en prison le Général Ortega et quatre-vingt personnes qui se trouvaient chez lui! Parmi ceux-ci se trouvait le secrétaire de M. Scherzer, un chilien très gentil garçon.

Ce matin, avant d'aller dîner, j'ai passé devant la maison en question qui est criblée de balles. Du côté de la Rue San Martín, l'entrée de la maison est précédée d'une sorte de vestibule garni de statues; l'une d'entre elles est décapitée et les autres sont abîmées; les fenêtres sont brisées. Sur l'autre rue j'ai vu des débris de la porte qui a été enfoncée. Voilà les moeurs des Argentins! Rien ne les épate. La nuit on se livre à une attaque violente, et le matin la ville est aussi tranquille que si rien ne s'était passé.

Le ciel est couvert et la chaleur lourde, de temps en temps quelques gouttes de pluie. Ce soir nous avons parcouru les rues, Alfred, Aichele et moi, pour voir s'il y aurait du nouveau. On faisait partir des fusées comme un soir de fête, on distribuait des convocations à des assemblées, etc.

Le gouvernement prend ses mesures en vue de troubles éventuels; les gendarmes rassemblent les gens qu'ils trouvent dans la rue, c'est ainsi qu'ils m'ont volé six de mes ouvriers.

Samedi, le 6 décembre 1890

J'ai envoyé mon mozo chercher mon cheval pour aller dîner, mais il est revenu en me disant qu'on l'avait envoyé dans un pâturage éloigné et qu'il n'était pas possible de l'avoir aujourd'hui. J'ai fait dire que j'en aurai besoin tous les jours et qu'on ne devait pas l'éloigner.

Ce soir j'ai trouvé aux bains Alfred, Aichele et Rau, ce dernier est descendu hier de la montagne. Nous avons soupé ensemble, puis, après une partie de billard, nous sommes retirés chacun de son côté.

On entend des pétards; va-t-il de nouveau y avoir des troubles? D'après les journaux, on aurait saisi plus de deux mille fusils chez Ortega.

Dimanche, le 7 décembre 1890

Je suis allé à cheval à l'hôtel pour dîner. Aichele est venu photographier la cour ombragée de l'hôtel. Je suis ensuite rentré chez moi, où Alfred et Aichele m'ont suivi en voiture.

Lundi, le 8 décembre 1890

Après le souper et le bain en compagnie d'Alfred et Aichele, nous avons fait la connaissance d'une famille de Péruviens logeant à l'hôtel. Ils ont toujours habité la Belgique et se rendent au Pérou. Ils avaient l'intention de faire leur première étape pour traverser la Cordillère jusqu'à Uspallata à dos de mules. Nous le leur avons fortement déconseillé.

Ce matin j'ai dû m'occuper d'une locomotive qui avait déraillé. Il a fallu presque toute la matinée pour la remettre sur les rails.

Aichele ne peut pas encore partir parce qu'on ne l'a pas encore payé, et il remet Clark & Cie aux poursuites. C'est ce que devraient faire tous les employés et ouvriers qui attendent leurs salaires depuis quatre mois. Mais s'ils le faisaient, ils risqueraient de provoquer la faillite de l'entreprise. Les journaux locaux critiquent vertement la Compagnie.

Demain matin Alfred repart pour la Cumbre. Je monterai aussi jusqu'au Km 52 où j'ai des travaux.

Mardi, le 9 décembre 1890

Contrairement à nos prévisions, il n'y avait point de train ce matin. La famille péruvienne, qui avait apporté tous ses bagages, était fort ennuyée. Je leur ai ouvert le bâtiment de la gare pour y déposer tous leurs colis jusqu'à demain, le départ étant fixé à 06h.

Il a fait très chaud aujourd'hui, ce qui ne facilite pas le travail. Du reste, la situation est de plus en plus critique. Il est assez probable que nous rentrerons plus tôt que nous ne le pensions; l'entreprise est à toute extrémité. Ce matin on a déclaré aux ouvriers qu'ils ne devaient plus s'attendre à être payés et que la seule démarche qu'ils peuvent entreprendre est de s'adresser à leurs consuls respectifs. Il semble que la faillite est très proche. Ce matin, la Compagnie du Grand-Ouest Argentin (chemin de fer de Villa Mercedes à San Juan) a fait saisir les propriétés particulières de Clark autour de la station du Transandin. Cette compagnie a effectué beaucoup de transports pour l'entreprise et, comme on ne lui a plus payé ses factures depuis quelques mois, elle retient dans ses entrepôts tous les chargements qui lui arrivent pour Clark.

J'aurais dû retirer chaque mois le montant de mon traitement comme on me le conseillait, mais n'en ayant pas besoin, j'ai laissé s'accumuler 800 pesos, soit environ fr 1600. Mais j'ai le bon espoir que si l'on ne nous paye pas ici, nous pourrions faire valoir nos droits à Londres où nos contrats ont été signés. Nous attendons que l'on arrête les travaux, ce qui ne saurait tarder, les ouvriers eux-mêmes refusant de poursuivre les travaux dans de telles conditions.

Ce soir je suis allé au magasin de musique qui m'avait promis un piano, mais il l'a reloué au théâtre! On m'en a offert un autre dont je n'ai pas voulu. Dans un autre magasin on m'en a offert un que l'on amènera après-demain.

Mercredi, le 10 décembre 1890

Aujourd'hui on dément les bruits selon lesquels la faillite de Clark serait proche. Les personnes bien informées prétendent que Clark feint d'être en mauvaise situation pour obtenir des versements de la compagnie anglaise propriétaire du Transandin ou du gouvernement argentin. Bref, on ne sait que croire ni qui croire. On prétend aussi que les frères Clark ont subi des pertes par suite de la faillite de la grande banque anglaise Baring Brothers de Londres. Aujourd'hui on a fait quelques paiements pour 12,000 piastres; on promet que demain et les jours suivant on paiera 10,000 pesos chaque jour.

Ce matin je suis parti avec Alfred et la famille péruvienne et monté jusqu'au Km 52 où j'ai à faire. J'avais fait charger sur le train une zorra et deux hommes. Nous sommes redescendus sur ce véhicule en nous arrêtant à Cacheuta pour dîner. À 17h nous étions de retour à Mendoza. Après le souper je suis allé accompagner Aichele à la gare; on ne lui a payé qu'une faible partie de ce qu'on lui doit.

Vendredi, le 12 décembre 1890

J'attendais mon piano hier, mais on est venu me dire qu'on ne l'apporterait qu'aujourd'hui. Je l'ai effectivement reçu ce matin, mais pour le louer il y a des formalités à remplir. Il faut signer un contrat comportant une clause de garantie par caution. Ne connaissant personne pouvant remplir ce rôle, je me suis adressé à M. Firpo, patron de l'hôtel. Il m'avait promis sa signature, mais lorsque je lui ai présenté la pièce à signer, il refusa! J'ai dû lui offrir 300 piastres de garantie et l'affaire a été conclue. J'ajoute que sur le contrat le piano est évaluée à 550 pesos. Firpo me rendra cette somme lorsque j'aurai rendu le piano.

Après dîner j'ai joué un moment, mais ma mémoire s'est rouillée depuis si longtemps que je n'ai plus touché un piano. J'ai cependant retrouvé l'air de Louis XIII et La nuit blanche de Heller, mais quant au reste, je n'en retrouve que des fragments.

Ce soir nous sommes allés, Lévêque et moi, accompagner à la gare M. Lhanus, copain d'Alfred et d'Aichele dans leurs moments de désœuvrement, qui retournait à Buenos Aires.

Samedi, le 13 décembre 1890

Dans la chambre de Lévêque ce soir voilà Minette, qui je n'avais pas revue depuis hier soir. La pauvre bête qui, depuis un certain temps se servait de sa patte cassée, en souffre de nouveau et la tient en suspens. Après souper j'ai pris un taxi pour la ramener à la maison, et demain je tâcherai d'avoir le courage de la tuer pour mettre fin à ses souffrances.

Dimanche, le 14 décembre 1890

Dans l'après-midi je me suis mis au piano; peu à peu la mémoire me revient des oeuvres que je savais par coeur et je crois que je finirai par pouvoir les jouer comme avant. J'ai retrouvé la plus grande partie d'une valse de Chopin, mais il m'est impossible de retrouver la finale!

Je n'ai pas le courage de tuer la pauvre Minette.

Lundi, le 15 décembre 1890

Hier soir je suis allé au concert avec Lévêque; rien de remarquable. Il continue de faire chaud, mais pas plus que chez nous. Depuis quelque temps nous mangeons des cerises, des fraises et des abricots.

Mardi, le 16 décembre 1890

M. Scherzer étant rentré de la montagne, je suis allé le voir ce matin. Il m'a dit qu'on va probablement renoncer à monter les machines à la Cumbre, et qu'il a dit à Alfred de rester à Zanjón Amarillo en attendant de nouveaux ordres.

Ce soir, rentré chez moi après le souper, j'entendais la concert qui se donnait sur la place à plus d'un kilomètre d'ici. Mais en même temps je jouissais d'un concert de grillons et de grenouilles; de ces dernières il y en a qui font un bruit de castagnettes qui s'entend loin à la ronde.

Vendredi, le 19 décembre 1890

Je suis allé au magasin de musique où j'ai achetés les deux concertos de Chopin pour piano, une gavotte de Behr et une valse très en vogue ici et tirée d'un opéra espagnol.

Hier j'ai pris le train à 07h. Nous avions une voiture de première classe grâce à une société de dames et de messieurs qui montaient les uns à Cacheuta, d'autres à Uspallata et à Punte del Inca. Je suis allé jusqu'à Invernada où j'ai dîné et travaillé. Puis, au retour du train, je l'ai pris pour rentrer à Mendoza à 19h.

Ce soir j'ai pianoté jusqu'à maintenant. J'ai surtout déchiffré l'un des concertos de Chopin qui est très beau.

Dimanche, le 21 décembre 1890

Aujourd'hui il fait beaucoup moins chaud que ces derniers jours; il souffle un air frais très agréable et le ciel est en partie couvert.

Dans mon jardin on ne voit plus que le maïs; il est maintenant plus haut que moi. Le raisin est déjà assez gros, mais je crois que la vigne aurait besoin de soins. Je ne m'y hasarde pas, n'y connaissant rien. Mes poules se promènent dans tout le jardin y cherchant leur nourriture car je ne leur donne rien à manger.

Lundi, le 22 décembre 1890

Je suis allé hier soir au concert; j'ai entendu des fantaisies sur Aïda, Faust et la Mascotte. Avant hier est arrivé M. Schatzmann revenant du Chili avec M. Dominicé. M. Escalas ne viendra que dans un mois environ.

Toujours point d'argent. C'est agaçant d'être là, le bec dans l'eau, sans savoir si on va arrêter ou poursuivre les travaux. Pour tâcher de tirer quelques renseignements de M. Schatzmann, je lui ai dit ce matin que mes hommes s'en vont parce que le bruit court que l'on arrêtera les travaux à la fin du mois. Réponse: "Eh bien, laissez-les aller!". Me voilà bien avancé.

Mon mozo a la petite-vérole; il y a quelques jours qu'il m'a fait faux-bond, et il vient de m'envoyer un billet m'informant qu'il est très malade. On est venu me demander de lui envoyer un médecin. Cet après-midi je suis allé le voir; il m'a paru très malade et ne m'a pas reconnu. J'ai écrit à M. Scherzer lui demandant de lui envoyer un médecin.

Depuis qu'Alfred est remonté à Zanjón Amarillo, je n'ai aucune nouvelle de lui.

Mardi, le 23 décembre 1890

MM. Schatzmann, Scherzer et une collection d'inspecteurs gouvernementaux et autres sont sur la ligne avec des dames aujourd'hui. Ils sont partis ce matin par train spécial et rentreront ce soir. Vont-ils prendre des décisions au sujet de la poursuite des travaux?

Sur la demande de mon mozo, je suis retourné le voir. Il ne m'a pas tout de suite reconnu, mais a eu un moment de lucidité qui m'a permis de lui parler. Il paraît qu'il n'a pas la petite-vérole mais la peste. Il n'est encore que dans la première période de la maladie.

Mercredi, le 24 décembre 1890

Je suis allé au Bureau m'informer s'il était arrivé de la correspondance pour mon Noël, mais rien!

Cet après-midi on est venu m'informer que mon mozo est mort. Il n'a été malade que six jours. Tout au long de sa maladie le pauvre garçon parlait, paraît-il, de moi. Il manifestait son affection à mon égard et, sentant sa fin proche, voulait payer ses dettes avant de s'en aller! J'avais fait plusieurs démarches au bureau pour obtenir qu'on le payât afin qu'il pût se soigner, mais en vain. Ces gens sont d'une insolence incroyable. J'avais prêté 77 piastres à mon mozo, il est probable que je n'en retirerai rien malgré sa créance sur l'Entreprise.

Mon cheval fait ici passablement d'épate. Il faut dire qu'il est beau, noir, se tient bien. En ville il a l'inconvénient de s'effrayer facilement pour des riens. L'autre jour, alors que je suivais, comme d'habitude, la Calle Belgrano, au milieu de laquelle passe la voie ferrée du Grand-Ouest Argentin sans barrières, est arrivé un train. J'aurais pu m'éloigner, mais je suis resté pour donner l'occasion à mon canasson de faire connaissance avec ce terrible voisin. Il a tellement dansé dans tous les sens que j'ai cru qu'il me flanquerait par terre. Quand le train se fût éloigné, il tremblait de tous ses membres.

M. Schatzmann est parti ce soir pour Buenos Aires où il va conférer avec Clark; j'espère qu'à son retour nous saurons à quoi nous tenir.

Jeudi, le 25 décembre—Noël

Nous voici donc à Noël, la première fois que je le fête en pleine saison d'été. J'aurais aimé le fêter avec Alfred et nos camarades, mais personne n'est descendu.

Mendoza jouit d'un fléau détestable: les orgues de Barbarie! Il y en a dans chaque rue; pour me rendre à l'hôtel j'en rencontre cinq ou six dans la même rue jouant les mêmes rengaines, parfois jusqu'à minuit.

Vendredi, le 26 décembre 1890

Hier soir je suis allé sur la place où se donnent habituellement des concerts, et la place était éclairée par de grandes flammes de gaz, mais point d'orchestre. Il y avait foule, comme toujours, mais les gens avaient l'air d'en prendre aisément leur parti, ce qui montre bien que l'on y vient surtout pour voir et se faire voir.

Je suis allé au Bureau où j'ai appris que les choses vont de mal en pis. Il paraît que M. Schatzmann aurait donné sa démission, ainsi que l'administrateur fondé de pouvoirs de Clark. M. Scherzer a déclaré qu'il ne reparaitrait pas au Bureau tant que Clark n'enverrait pas les fonds nécessaires pour continuer les travaux.

M. Schatzmann est reparti pour le Chili. On raconte que Clark lui a télégraphié de venir le voir à Buenos Aires; il lui aurait répondu "Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez à l'Hôtel Club de Mendoza". À un second télégramme de Clark, Schatzmann a répondu qu'il partait pour le Chili! C'est donc la pétaudière complète. M. Scherzer m'ayant dit de ne pas pousser les travaux, je lis les journaux et joue du piano.

Demain j'ai l'intention de faire une tournée sur la ligne en prenant le train à 07h et en redescendant en zorra pour être plus tôt de retour.

Il fait ce soir un clair de lune magnifique et, en général, les nuits sont très belles et fraîches.

Samedi, le 27 décembre 1890

Ce matin donc je me suis rendu à la gare, mais point de train! Pourquoi? On manque d'huile de graissage pour la locomotive. Je prends alors une zorra, mais mes hommes, qui manquent aussi d'huile de graissage, sont si

paresseux qu'au bout de six kilomètres je me décide à rentrer. C'est l'anarchie complète. M. Scherzer ne vient plus au Bureau et les rares employés qui y mettent les pieds passent leur temps en conversations.

Dimanche, le 28 décembre 1890

Il fait une chaleur étouffante et orageuse; le ciel s'est couvert et le tonnerre gronde sans nous envoyer de pluie.

C'est aujourd'hui le jour des poissons d'avril! On m'en a averti afin que je ne m'offusque pas si l'on me faisait quelque farce.

M. Tavant, l'ingénieur auquel j'ai succédé comme chef de la première section, cherche en vain de l'occupation, et se trouve à bout de ses ressources avec deux fils et une fille. C'est triste! Il voudrait rentrer en France, mais n'a pas de quoi payer le voyage. Il est certain qu'il ne faut pas s'aventurer en Argentine si l'on n'a pas une situation assurée. Il y a certainement beaucoup à faire dans certaines industries et pour des esprits entreprenants, mais il convient de se renseigner auprès de gens compétents avant de venir dans ce pays.

Lundi, le 29 décembre 1890

Hier soir je suis allé au concert où j'ai rencontré M. Massabit qui m'a dit qu'il a reçu de Buenos Aires un télégramme de Mme Escalas annonçant son arrivée pour ce matin. Elle se sera trompée, car l'horaire a changé et il n'y a plus de train le lundi.

Ce matin j'ai pris le train de 07h pour aller faire une tournée sur la ligne. J'ai fait charger une zorra, ce qui m'a permis de redescendre pour midi.

Mercredi, le 31 décembre 1890

Lundi soir en rentrant chez moi j'ai rencontré un de nos sous-traitants de Río Blanco qui venait de descendre de la montagne. Il m'a dit que Geijer et Panchaud étaient arrivés par le même train que lui. Je suis alors retourné à l'Hôtel Nacional où j'ai trouvé Panchaud en train de souper. Plus tard nous sommes allés ensemble à la Rôtisserie française où se trouvait Geijer et nous sommes restés ensemble jusqu'à minuit.

Hier matin Panchaud est venu déjeuner chez moi, puis nous sommes allés ensemble au Bureau, soit pour voir ce qui s'y passe, soit pour y rencontrer M. Scherzer. Ce dernier nous a conseillé de ne pas prendre ombrage du fait que M. Schatzmann et lui-même s'en vont, et de ne pas suivre leur exemple, comme si tout allait bien. Comme nous lui disions que le bruit courait que le père Montegazza allait revenir, il nous a répondu: "Il n'y a pas de danger!" On nous a donné des bons pour encaisser notre salaire, mais en nous disant en même temps qu'il n'y a pas d'argent pour les payer!

M. Scherzer est très aimable. Il est sévère, exact et bûcheur, mais juste et pas pédant du tout. Il nous a très aimablement exprimé le désir de nous réunir une fois avant de nous séparer.

À midi j'ai diné à l'Hôtel Nacional avec le fils Montegazza; j'ai profité de l'occasion pour lui demander s'il est vrai que son père rentrerait à la direction de la Compagnie. Il m'a répondu qu'il n'en est pas question. Or, ce soir en allant souper, j'ai rencontré M. Geijer qui m'a assuré que M. Montegazza va revenir. Si tel est le cas, je donnerai ma démission et m'entendrai avec Alfred pour que nous partions ensemble si nous réussissons à obtenir le paiement de ce qui nous est dû. Il est probable que Cosandey donnerait aussi sa démission. Quant à Panchaud, il n'est pas bien décidé.

Après souper, Panchaud et Montegazza voulaient absolument m'entraîner avec eux au théâtre; je n'avais aucune envie d'y aller finir l'année. Aussi, après les avoir

Vendredi, le 5 décembre 1890

Je venais de m'habiller ce matin lorsque deux de mes contractants (entrepreneurs) qui venaient me voir m'ont dit que la nuit avait été agitée en ville. Voici ce qui s'est passé: Il y a ici, comme dans toute la République, le parti gouvernemental représenté par le gouverneur provincial, et le parti révolutionnaire, représenté ici par le Général Ortega. Ce dernier avait la réputation de cacher chez lui des milliers de fusils et des munitions pour armer les révolutionnaires. Il y a toujours entre les deux partis une tension excessive. Or, hier soir à 21h, alors que le Général Ortega et sa femme prenaient l'air devant leur maison dans la Rue San Martín qui, en ce moment-là est encore pleine de monde, on leur a tiré dessus. Or, il paraît que le dit Ortega avait un bal chez lui; d'autres disent que c'était une réunion politique; bref, il avait du monde chez lui. Je ne connais pas encore tous les détails de ce qui s'est passé, mais vers 03h on a assailli la maison du Général et, dans la rue, a commencé une fusillade en règle.



Calle San Martín à Mendoza

Comme le coup était monté par les gouvernementaux, la police avait l'ordre de laisser faire, sinon de prendre part à cette comédie. L'entrée principale de la maison se trouvant sur la Rue San Martín est fermée par des grilles, aussi les assaillants se sont portés sur une porte de service donnant sur une autre rue, et l'ont enfoncée à coups de haches. Ils ont ainsi pénétré dans la maison où ils ont fait, paraît-il, des dégâts. On prétend qu'ils y auraient trouvé six cent fusils et cent mille cartouches, qu'ils ont emportés; puis ils auraient conduit en prison le Général Ortega et quatre-vingt personnes qui se trouvaient chez lui! Parmi ceux-ci se trouvait le secrétaire de M. Scherzer, un chilien très gentil garçon.

Ce matin, avant d'aller dîner, j'ai passé devant la maison en question qui est criblée de balles. Du côté de la Rue San Martín, l'entrée de la maison est précédée d'une sorte de vestibule garni de statues; l'une d'entre elles est décapitée et les autres sont abîmées; les fenêtres sont brisées. Sur l'autre rue j'ai vu des débris de la porte qui a été enfoncée. Voilà les moeurs des Argentins! Rien ne les épate. La nuit on se livre à une attaque violente, et le matin la ville est aussi tranquille que si rien ne s'était passé.

Le ciel est couvert et la chaleur lourde, de temps en temps quelques gouttes de pluie. Ce soir nous avons parcouru les rues, Alfred, Aichele et moi, pour voir s'il y aurait du nouveau. On faisait partir des fusées comme un soir de fête, on distribuait des convocations à des assemblées, etc.

Le gouvernement prend ses mesures en vue de troubles éventuels; les gendarmes rassemblent les gens qu'ils trouvent dans la rue, c'est ainsi qu'ils m'ont volé six de mes ouvriers.

Samedi, le 6 décembre 1890

J'ai envoyé mon mozo chercher mon cheval pour aller dîner, mais il est revenu en me disant qu'on l'avait envoyé dans un pâturage éloigné et qu'il n'était pas possible de l'avoir aujourd'hui. J'ai fait dire que j'en aurai besoin tous les jours et qu'on ne devait pas l'éloigner.

Ce soir j'ai trouvé aux bains Alfred, Aichele et Rau, ce dernier est descendu hier de la montagne. Nous avons soupé ensemble, puis, après une partie de billard, nous nous sommes retirés chacun de son côté.

On entend des pétards; va-t-il de nouveau y avoir des troubles? D'après les journaux, on aurait saisi plus de deux mille fusils chez Ortega.

Dimanche, le 7 décembre 1890

Je suis allé à cheval à l'hôtel pour dîner. Aichele est venu photographier la cour ombragée de l'hôtel. Je suis ensuite rentré chez moi, où Alfred et Aichele m'ont suivi en voiture.

Lundi, le 8 décembre 1890

Après le souper et le bain en compagnie d'Alfred et Aichele, nous avons fait la connaissance d'une famille de Péruviens logeant à l'hôtel. Ils ont toujours habité la Belgique et se rendent au Pérou. Ils avaient l'intention de faire leur première étape pour traverser la Cordillère jusqu'à Uspallata à dos de mules. Nous leur avons fortement déconseillé.

Ce matin j'ai dû m'occuper d'une locomotive qui avait déraillé. Il a fallu presque toute la matinée pour la remettre sur les rails.

Aichele ne peut pas encore partir parce qu'on ne l'a pas encore payé, et il remet Clark & Cie aux poursuites. C'est ce que devraient faire tous les employés et ouvriers qui attendent leurs salaires depuis quatre mois. Mais s'ils le faisaient, ils risqueraient de provoquer la faillite de l'entreprise. Les journaux locaux critiquent vertement la Compagnie.

Demain matin Alfred repart pour la Cumbre. Je monterai aussi jusqu'au Km 52 où j'ai des travaux.

Mardi, le 9 décembre 1890

Contrairement à nos prévisions, il n'y avait point de train ce matin. La famille péruvienne, qui avait apporté tous ses bagages, était fort ennuyée. Je leur ai ouvert le bâtiment de la gare pour y déposer tous leurs colis jusqu'à demain, le départ étant fixé à 06h.

Il a fait très chaud aujourd'hui, ce qui ne facilite pas le travail. Du reste, la situation est de plus en plus critique. Il est assez probable que nous rentrerons plus tôt que nous ne le pensions; l'entreprise est à toute extrémité. Ce matin on a déclaré aux ouvriers qu'ils ne devaient plus s'attendre à être payés et que la seule démarche qu'ils peuvent entreprendre est de s'adresser à leurs consuls respectifs.

Il semble que la faillite est très proche. Ce matin, la Compagnie du Grand-Ouest Argentin (chemin de fer de Villa Mercedes à San Juan) a fait saisir les propriétés particulières de Clark autour de la station du Transandin. Cette compagnie a effectué beaucoup de transports pour l'entreprise et, comme on ne lui a plus payé ses factures depuis quelques mois, elle retient dans ses entrepôts tous les chargements qui lui arrivent pour Clark.

J'aurais dû retirer chaque mois le montant de mon traitement comme on me le conseillait, mais n'en ayant pas besoin, j'ai laissé s'accumuler 800 pesos, soit environ fr 1600. Mais j'ai le bon espoir que si l'on ne nous paye pas ici, nous pourrions faire valoir nos droits à Londres où nos contrats ont été signés. Nous attendons que l'on arrête les travaux, ce qui ne saurait tarder, les ouvriers eux-mêmes refusant de poursuivre les travaux dans de telles conditions.

Ce soir je suis allé au magasin de musique qui m'avait promis un piano, mais il l'a reloué au théâtre! On m'en a offert un autre dont je n'ai pas voulu. Dans un autre magasin on m'en a offert un que l'on amènera après-demain.

Mercredi, le 10 décembre 1890

Aujourd'hui on dément les bruits selon lesquels la faillite de Clark serait proche. Les personnes bien informées prétendent que Clark feint d'être en mauvaise situation pour obtenir des versements de la compagnie anglaise propriétaire du Transandin ou du gouvernement argentin. Bref, on ne sait que croire ni qui croire. On prétend aussi que les frères Clark ont subi des pertes par suite de la faillite de la grande banque anglaise Baring Brothers de Londres. Aujourd'hui on a fait quelques paiements pour 12,000 piastres; on promet que demain et les jours suivant on paiera 10,000 pesos chaque jour.

Ce matin je suis parti avec Alfred et la famille péruvienne et monté jusqu'au Km 52 où j'ai à faire. J'avais fait charger sur le train une zorra et deux hommes. Nous sommes redescendus sur ce véhicule en nous arrêtant à Cacheuta pour dîner. À 17h nous étions de retour à Mendoza. Après le souper je suis allé accompagner Aichele à la gare; on ne lui a payé qu'une faible partie de ce qu'on lui doit.

Vendredi, le 12 décembre 1890

J'attendais mon piano hier, mais on est venu me dire qu'on ne l'apporterait qu'aujourd'hui. Je l'ai effectivement reçu ce matin, mais pour le louer il y a des formalités à remplir. Il faut signer un contrat comportant une clause de garantie par caution. Ne connaissant personne pouvant remplir ce rôle, je me suis adressé à M. Firpo, patron de l'hôtel. Il m'avait promis sa signature, mais lorsque je lui ai présenté la pièce à signer, il refusa! J'ai dû lui offrir 300 piastres de garantie et l'affaire a été conclue. J'ajoute que sur le contrat le piano est évaluée à 550 pesos. Firpo me rendra cette somme lorsque j'aurai rendu le piano.

Après dîner j'ai joué un moment, mais ma mémoire s'est rouillée depuis si longtemps que je n'ai plus touché un piano. J'ai cependant retrouvé l'air de Louis XIII et La nuit blanche de Heller, mais quant au reste, je n'en retrouve que des fragments.

Ce soir nous sommes allés, Lévêque et moi, accompagner à la gare M. Lhanus, copain d'Alfred et d'Aichele dans leurs moments de désœuvrement, qui retournait à Buenos Aires.

Samedi, le 13 décembre 1890

Dans la chambre de Lévêque ce soir voilà Minette, qui je n'avais pas revue depuis hier soir. La pauvre bête qui, depuis un certain temps se servait de sa patte cassée, en souffre de nouveau et la tient en suspens. Après souper j'ai pris un taxi pour la ramener à la maison, et demain je tâcherai d'avoir le courage de la tuer pour mettre fin à ses souffrances.

Dimanche, le 14 décembre 1890

Dans l'après-midi je me suis mis au piano; peu à peu la mémoire me revient des oeuvres que je savais par coeur et je crois que je finirai par pouvoir les jouer comme avant. J'ai retrouvé la plus grande partie d'une valse de Chopin, mais il m'est impossible de retrouver la finale!

Je n'ai pas le courage de tuer la pauvre Minette.

Lundi, le 15 décembre 1890

Hier soir je suis allé au concert avec Lévêque; rien de remarquable. Il continue de faire chaud, mais pas plus que chez nous. Depuis quelque temps nous mangeons des cerises, des fraises et des abricots.

Mardi, le 16 décembre 1890

M. Scherzer étant rentré de la montagne, je suis allé le voir ce matin. Il m'a dit qu'on va probablement renoncer à monter les machines à la Cumbre, et qu'il a dit à Alfred de rester à Zanjón Amarillo en attendant de nouveaux ordres.

Ce soir, rentré chez moi après le souper, j'entendais la concert qui se donnait sur la place à plus d'un kilomètre d'ici. Mais en même temps je jouissais d'un concert de grillons et de grenouilles; de ces dernières il y en a qui font un bruit de castagnettes qui s'entend loin à la ronde.

Vendredi, le 19 décembre 1890

Je suis allé au magasin de musique où j'ai achetés les deux concertos de Chopin pour piano, une gavotte de Behr et une valse très en vogue ici et tirée d'un opéra espagnol.

Hier j'ai pris le train à 07h. Nous avions une voiture de première classe grâce à une société de dames et de messieurs qui montaient les uns à Cacheuta, d'autres à Uspallata et à Punte del Inca. Je suis allé jusqu'à Invernada où j'ai dîné et travaillé. Puis, au retour du train, je l'ai pris pour rentrer à Mendoza à 19h.

Ce soir j'ai pianoté jusqu'à maintenant. J'ai surtout déchiffré l'un des concertos de Chopin qui est très beau.

Dimanche, le 21 décembre 1890

Aujourd'hui il fait beaucoup moins chaud que ces derniers jours; il souffle un air frais très agréable et le ciel est en partie couvert.

Dans mon jardin on ne voit plus que le maïs; il est maintenant plus haut que moi. Le raisin est déjà assez gros, mais je crois que la vigne aurait besoin de soins. Je ne m'y hasarde pas, n'y connaissant rien. Mes poules se promènent dans tout le jardin y cherchant leur nourriture car je ne leur donne rien à manger.

Lundi, le 22 décembre 1890

Je suis allé hier soir au concert; j'ai entendu des fantaisies sur Aïda, Faust et la Mascotte. Avant hier est arrivé M. Schatzmann revenant du Chili avec M. Dominicé. M. Escalas ne viendra que dans un mois environ.

Toujours point d'argent. C'est agaçant d'être là, le bec dans l'eau, sans savoir si on va arrêter ou poursuivre les travaux. Pour tâcher de tirer quelques renseignements de M. Schatzmann, je lui ai dit ce matin que mes hommes s'en vont parce que le bruit court que l'on arrêtera les travaux à la fin du mois. Réponse: "Eh bien, laissez-les aller!". Me voilà bien avancé.

Mon mozo a la petite-vérole; il y a quelques jours qu'il m'a fait faux-bond, et il vient de m'envoyer un billet m'informant qu'il est très malade. On est venu me demander de lui envoyer un médecin. Cet après-midi je suis allé le voir; il m'a paru très malade et ne m'a pas reconnu. J'ai écrit à M. Scherzer lui demandant de lui envoyer un médecin.

Depuis qu'Alfred est remonté à Zanjón Amarillo, je n'ai aucune nouvelle de lui.

Mardi, le 23 décembre 1890

MM. Schatzmann, Scherzer et une collection d'inspecteurs gouvernementaux et autres sont sur la ligne avec des dames aujourd'hui. Ils sont partis ce matin par train spécial et rentreront ce soir. Vont-ils prendre des décisions au sujet de la poursuite des travaux?

Sur la demande de mon mozo, je suis retourné le voir. Il ne m'a pas tout de suite reconnu, mais a eu un moment de lucidité qui m'a permis de lui parler. Il paraît qu'il n'a pas la petite-vérole mais la peste. Il n'est encore que dans la première période de la maladie.

Mercredi, le 24 décembre 1890

Je suis allé au Bureau m'informer s'il était arrivé de la correspondance pour mon Noël, mais rien!

Cet après-midi on est venu m'informer que mon mozo est mort. Il n'a été malade que six jours. Tout au long de sa maladie le pauvre garçon parlait, paraît-il, de moi. Il manifestait son affection à mon égard et, sentant sa fin proche, voulait payer ses dettes avant de s'en aller! J'avais fait plusieurs démarches au bureau pour obtenir qu'on le payât afin qu'il pût se soigner, mais en vain. Ces gens sont d'une insolence incroyable. J'avais prêté 77 piastres à mon mozo, il est probable que je n'en retirerai rien malgré sa créance sur l'Entreprise.

Mon cheval fait ici passablement d'épate. Il faut dire qu'il est beau, noir, se tient bien. En ville il a l'inconvénient de s'effrayer facilement pour des riens. L'autre jour, alors que je suivais, comme d'habitude, la Calle Belgrano, au milieu de laquelle passe la voie ferrée du Grand-Ouest Argentin sans barrières, est arrivé un train. J'aurais pu m'éloigner, mais je suis resté pour donner l'occasion à mon canasson de faire connaissance avec ce terrible voisin. Il a tellement dansé dans tous les sens que j'ai cru qu'il me flanquerait par terre. Quand le train se fût éloigné, il tremblait de tous ses membres.

M. Schatzmann est parti ce soir pour Buenos Aires où il va conférer avec Clark; j'espère qu'à son retour nous saurons à quoi nous tenir.

Jeudi, le 25 décembre—Noël

Nous voici donc à Noël, la première fois que je le 'fête' en pleine saison d'été. J'aurais aimé le fêter avec Alfred et nos camarades, mais personne n'est descendu.

Mendoza jouit d'un fléau détestable: les orgues de Barbarie! Il y en a dans chaque rue; pour me rendre à l'hôtel j'en rencontre cinq ou six dans la même rue jouant les mêmes rengaines, parfois jusqu'à minuit.

Vendredi, le 26 décembre 1890

Hier soir je suis allé sur la place où se donnent habituellement des concerts, et la place était éclairée par de grandes flammes de gaz, mais point d'orchestre. Il y avait foule, comme toujours, mais les gens avaient l'air d'en prendre aisément leur parti, ce qui montre bien que l'on y vient surtout pour voir et se faire voir.

Je suis allé au Bureau où j'ai appris que les choses vont de mal en pis. Il paraît que M. Schatzmann aurait donné sa démission, ainsi que l'administrateur fondé de pouvoirs de Clark. M. Scherzer a déclaré qu'il ne reparaitrait pas au Bureau tant que Clark n'enverrait pas les fonds nécessaires pour continuer les travaux.

M. Schatzmann est reparti pour le Chili. On raconte que Clark lui a télégraphié de venir le voir à Buenos Aires; il lui aurait répondu "Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez à l'Hôtel Club de Mendoza". À un second télégramme de Clark, Schatzmann a répondu qu'il partait pour le Chili! C'est donc la pétaudière complète. M. Scherzer m'ayant dit de ne pas pousser les travaux, je lis les journaux et joue du piano.

Demain j'ai l'intention de faire une tournée sur la ligne en prenant le train à 07h et en redescendant en zorra pour être plus tôt de retour.

Il fait ce soir un clair de lune magnifique et, en général, les nuits sont très belles et fraîches.

Samedi, le 27 décembre 1890

Ce matin donc je me suis rendu à la gare, mais point de train! Pourquoi? On manque d'huile de graissage pour la locomotive. Je prends alors une zorra, mais mes hommes, qui manquent aussi d'huile de graissage, sont si

paresseux qu'au bout de six kilomètres je me décide à rentrer. C'est l'anarchie complète. M. Scherzer ne vient plus au Bureau et les rares employés qui y mettent les pieds passent leur temps en conversations.

Dimanche, le 28 décembre 1890

Il fait une chaleur étouffante et orageuse; le ciel s'est couvert et le tonnerre gronde sans nous envoyer de pluie.

C'est aujourd'hui le jour des poissons d'avril! On m'en a averti afin que je ne m'offusque pas si l'on me faisait quelque farce.

M. Tavant, l'ingénieur auquel j'ai succédé comme chef de la première section, cherche en vain de l'occupation, et se trouve à bout de ses ressources avec deux fils et une fille. C'est triste! Il voudrait rentrer en France, mais n'a pas de quoi payer le voyage. Il est certain qu'il ne faut pas s'aventurer en Argentine si l'on n'a pas une situation assurée. Il y a certainement beaucoup à faire dans certaines industries et pour des esprits entreprenants, mais il convient de se renseigner auprès de gens compétents avant de venir dans ce pays.

Lundi, le 29 décembre 1890

Hier soir je suis allé au concert où j'ai rencontré M. Massabit qui m'a dit qu'il a reçu de Buenos Aires un télégramme de Mme Escalas annonçant son arrivée pour ce matin. Elle se sera trompée, car l'horaire a changé et il n'y a plus de train le lundi.

Ce matin j'ai pris le train de 07h pour aller faire une tournée sur la ligne. J'ai fait charger une zorra, ce qui m'a permis de redescendre pour midi.

Mercredi, le 31 décembre 1890

Lundi soir en rentrant chez moi j'ai rencontré un de nos sous-traitants de Río Blanco qui venait de descendre de la montagne. Il m'a dit que Geijer et Panchaud étaient arrivés par le même train que lui. Je suis alors retourné à l'Hôtel Nacional où j'ai trouvé Panchaud en train de souper. Plus tard nous sommes allés ensemble à la Rôtisserie française où se trouvait Geijer et nous sommes restés ensemble jusqu'à minuit.

Hier matin Panchaud est venu déjeuner chez moi, puis nous sommes allés ensemble au Bureau, soit pour voir ce qui s'y passe, soit pour y rencontrer M. Scherzer. Ce dernier nous a conseillé de ne pas prendre ombrage du fait que M. Schatzmann et lui-même s'en vont, et de ne pas suivre leur exemple, comme si tout allait bien. Comme nous lui disions que le bruit courait que le père Montegazza allait revenir, il nous a répondu: "Il n'y a pas de danger!" On nous a donné des bons pour encaisser notre salaire, mais en nous disant en même temps qu'il n'y a pas d'argent pour les payer!

M. Scherzer est très aimable. Il est sévère, exact et bûcheur, mais juste et pas pédant du tout. Il nous a très aimablement exprimé le désir de nous réunir une fois avant de nous séparer.

À midi j'ai dîné à l'Hôtel Nacional avec le fils Montegazza; j'ai profité de l'occasion pour lui demander s'il est vrai que son père rentrerait à la direction de la Compagnie. Il m'a répondu qu'il n'en est pas question. Or, ce soir en allant souper, j'ai rencontré M. Geijer qui m'a assuré que M. Montegazza va revenir. Si tel est le cas, je donnerai ma démission et m'entendrai avec Alfred pour que nous partions ensemble si nous réussissons à obtenir le paiement de ce qui nous est dû. Il est probable que Cosandey donnerait aussi sa démission. Quant à Panchaud, il n'est pas bien décidé.

Après souper, Panchaud et Montegazza voulaient absolument m'entraîner avec eux au théâtre; je n'avais aucune envie d'y aller finir l'année. Aussi, après les avoir

accompagnés et constaté que les rues ne présentaient aucune animation spéciale, je suis rentré chez moi.

Jeudi, le 1er janvier 1891

Ce matin à 08h, Panchaud est venu me réveiller et me souhaiter la bonne année. Comme il était invité avec M. Geijer chez Mr Dalton pour dîner, je les ai revus tous deux après midi, et nous sommes allés nous baigner, ce qui nous arrivait pour la première fois le jour de l'an. Après le souper, nous sommes allés au concert où j'ai trouvé M. et Mme Massabit accompagnés de Mme Escalas avec son petit garçon sur les genoux. Son mari arrivera dans quelques jours.

Le bruit court que M. Schatzmann serait nommé directeur général des chemins de fer du Chili.

Vendredi, le 2 janvier 1891

Panchaud et moi sommes allés au Bureau pour y rencontrer M. Scherzer; il nous a donné de bons conseils, notamment de sommer Clark de nous payer. Il nous donnera des certificats. Il nous a dit qu'il n'était pas encore certain que Montegazza soit réengagé.

Cet après midi j'ai eu la visite de Geijer et Panchaud, mais le premier est bientôt parti. Panchaud et moi avons écrit à Clark pour lui réclamer le paiement de ce qu'il nous doit. À 18h est arrivé Farjon qui vient voir ce qui se passe. M. Scherzer m'a dit qu'Alfred va descendre à Mendoza parce qu'on ne monte pas les machines; je le verrai donc sous peu, et nous pourrons parler de nos projet pour le retour en Suisse.

Lundi, le 5 janvier 1891 (à Potrerillos)

Je n'ai rien de spécial à raconter sur mes faits et gestes de vendredi dernier.

Samedi, j'ai dîné avec Geijer, Panchaud et Farjon. Pour passer agréablement l'après-midi, nous avons décidé d'aller voir la Laguña, petit lac se trouvant à une demi-heure de voiture à l'est de Mendoza. Mes camarades prirent une voiture tandis que je les accompagnais à cheval. On suit un chemin assez joli, nous atteignons un groupe de maisons cachées dans des peupliers et des saules-pleureurs. Le cocher nous dit que c'est là. Nous écarquillons nos yeux pour voir le lac, mais en vain. Informations prises, on nous montre un ruisseau d'eau sale qui, sur une certaine longueur se rélargit et s'approfondit un peu pour former une mare d'environ quatre mètres de largeur et un mètre de profondeur! Notre attente de voir un joli petit lac a donc été bien déçue; nous nous sommes consolés en buvant de la bière dans une auberge se trouvant là-bas, puis nous avons été voir les 'bains': quelques cabines au bord du ruisseau dans lequel on se baigne. Nous avons assisté aux ébats d'une dame qui se baignait dans cette eau boueuse peu ragoûtante. Nous sommes rentrés à Mendoza par une chaleur torride.

Nous avons soupé ensemble, après quoi nous sommes allés voir M. Scherzer qui nous a invités à prendre quelque chose, puis à l'accompagner au théâtre.

Hier, dimanche, après dîner Panchaud, Farjon et moi nous avons pris une voiture pour aller faire visite à M. Junod, vice-consul de Suisse, qui demeure à environ une lieue de l'Hôtel Nacional. Nous nous propositions de lui demander conseil au sujet de notre situation chez Clark. Arrivés là-bas, on nous dit qu'il ne peut pas nous recevoir parce qu'il dort! Nous l'avons trouvés mauvaise: payer 2,50 piastres de voiture pour recevoir une réponse semblable d'un vice-consul, c'est plutôt vicieux! Nous n'avons pas insisté; j'ai simplement dit qui nous étions et nous sommes rentrés à Mendoza. À 18h nous sommes allés nous baigner, après quoi nous avons fait le corso un moment avec une voiture que l'on avait prêtée à Geijer.

Je m'étais décidé à monter aujourd'hui à Potrerillos pour établir quatre syphons (conduites d'eau passant sous la voie) et cinq aqueducs au travers de la voie. J'avais tout arrangé et donné les ordres pour que tout soit prêt ce matin; il me fallait sept wagons de matériaux divers. Ce matin, ces wagons n'étant pas prêts pour le train ordinaire, on me promit d'en faire un train spécial. Il n'en a rien été, de sorte que je n'aurai mes ouvriers qu'après-demain. Quant au train ordinaire, il est resté en gare deux heures parce qu'on manquait d'huile. La Compagnie manquant totalement de crédit, on ne savait où s'en procurer. C'est finalement Don Julio Lillo que en a envoyé prendre à son compte dans un magasin. Nous avons donc fini par nous ébranler. J'étais avec Panchaud et Farjon qui retournaient à leurs postes respectifs. Panchaud est maintenant sous les ordres de Cosandey qui est passé chef de section à Río Blanco. La démission de Geijer est enfin acceptée et, dans quelques jours, il se rendra au Chili. Nous avions une voiture de 1ère classe à cause de quelques dames et messieurs. À Cachuta nous avons dîné et j'ai quitté mes amis qui poursuivaient leur voyage.

Je suis ici à Potrerillos dans la même baraque où j'ai passé ma première nuit en montant dans la Cordillère il y a bientôt neuf mois; elle était alors habitée par deux ingénieurs anglais. Elle est abandonnée depuis longtemps et, comme je n'en avais pas les clefs, j'ai dû briser une vitre pour pouvoir entrer. Ce n'est que ce soir au retour du train que j'ai reçu les clefs. Je suis venu sans grands bagages pour avoir la faculté de redescendre en zorra quand je voudrai. Je n'ai donc pris avec moi qu'une valise et un rouleau de couvertures et je coucherai à la dure. N'ayant pas pris de provisions, je serais mort de faim sans mon mozo qui a bien voulu me céder un peu de pain et une tasse de café. Je suis bien invité par le majordome d'une estancia du voisinage qui appartient à un des richards de Mendoza, et c'est pour sa propriété que je viens faire une partie de mes travaux; mais je ne tiens pas à entrer dans des rapports qui pourraient me gêner dans mon travail.

Mon mozo m'a fait manger quelque chose que je ne connaissais pas et qui est délicieux: le fruit du cactus à grandes fleurs blanches. Dans une coque poilue assez épaisse se trouve un coeur comestible de la grosseur d'une mandarine et rappelant l'ananas comme consistance. La pâte est blanche, mélangée de petits grains noirs; cela fond dans la bouche comme une poire fondante. Dans ce pays de cactus c'est un fruit rafraîchissant que l'on trouve en abondance et qui se vend au marché de Mendoza.

Mardi, le 6 janvier 1891 (à Mendoza)

Ce matin à Pontrenillos, quand j'ai voulu me rendre au travail, je me suis aperçu que mon bêtard de mozo, à qui j'avais confié mes bagages en montant dans le train, ne savait pas où avait disparu mon niveau. Comme j'étais sûr de l'avoir mis dans le train, il était évident qu'il était allé plus loin. Or, comme le train amenant le reste de mes matériaux allait arriver, j'en ai profité pour aller à la recherche de mon niveau que j'ai finalement trouvé à Invernada où le chef de station l'avait soigné. J'ai dîné chez Pedrini, puis le train ne redescendant pas ce soir, j'ai pris une zorra pour rentrer à Mendoza pour en repartir probablement demain.

En route, à environ 20 km de Mendoza, nous avons laissé notre zorra sur la voie pour nous mettre à la poursuite d'une belle autruche. Comme j'allais l'atteindre, elle courait en étendant des ailes, sous lesquelles elle cachait sa tête en poussant des sortes de grognements. Je n'étais qu'à peu de distance et me proposais de la prendre lorsque j'ai été arrêté par des broussailles et des inégalités du terrain. J'ai l'intention d'y revenir à cheval. L'allure de ces autruches n'est pas très rapide et elles se fatiguent

assez vite. Ce matin, depuis le train, nous en avons vu une avec sept ou huit petits.

Dimanche dernier, Farjon a écrit à Clark comme Panchaud et moi, pour réclamer le paiement de ce qui lui est dû. Or, j'ai reçu aujourd'hui une réponse à ma lettre le sommant de me payer ce qui m'est dû. On me promet de me donner satisfaction dans le courant de cette semaine. Ma réclamation a donc fait de l'effet; nous verrons s'ils tiennent leur promesse. J'ai reçu en outre un certificat de M. Scherzer à qui je l'avais demandé.

J'étais donc au Km 52 lorsque mon entrepreneur est venu me rejoindre par le train montant. C'est un Italien qui, paraît-il, m'a connu à Lausanne. Il m'a dit que M. Scherzer est parti hier soir pour Buenos Aires où il est appelé par Clark. Il m'a appris, en outre, que, la nuit dernière, on a fait sauter une cartouche de dynamite sur la fenêtre du bureau de l'ingénieur en chef de l'entreprise. En raison de l'heure et de l'endroit où fut placée la cartouche, les dégâts sont peu importants, mais c'est un avertissement. Les ouvriers commencent à être exaspérés qu'on ne les paie pas. Il y avait au bureau six gendarmes qui, probablement réveillés en sursaut, sont sortis dans la rue et ont tiré quelques coups de fusil pour faire un peu plus de bruit. Quand les ouvriers voudront faire sauter tout le bâtiment des bureaux, et une partie du quartier, ils n'en seront pas embarrassés car il y a toujours d'assez grandes quantités de dynamite qu'ils peuvent facilement voler.

En rentrant à Mendoza ce soir, autre nouvelle sensationnelle: les journaux d'aujourd'hui annoncent que M. Montegazza prend la direction du Transandin! Cela m'étonne beaucoup, car son fils m'a dit lui-même dimanche qu'il n'en était pas question. Du reste, c'est en pleine contradiction avec le fait que M. Scherzer a été appelé par Clark à Buenos Aires. L'entrepreneur dont j'ai parlé plus haut m'a dit qu'il a rencontré M. Montegazza, lequel lui a demandé: "Est-il vrai que si je reviens au Transandin les ingénieurs suisses s'en iront?" L'autre lui a répondu: "M. Tzaut m'a dit que, dans tous les cas, il ne resterait pas plus de quatre mois, et je crois que les autres s'en iraient au Chili." Sur quoi, Montegazza a ajouté: "Ce ne serait pas mauvais pour Clark, car leurs salaires sont beaucoup trop élevés".

Mercredi, le 7 janvier 1891 (au Km 52)

Hier soir lorsque je me suis couché, au bout d'un moment j'ai senti les frôlements et piqures caractéristiques des punaises. J'en ai alors trouvé une demi-douzaine et, croyant en être débarrassé, je me suis recouché, mais pas moyen de dormir. Je croyais avoir exterminé toutes ces affreuses bestioles que j'avais héritées de mon prédécesseur, mais j'ai dû abandonner cette illusion! Je continuais à être piqué. Aussi, j'allumai de nouveau ma bougie et me remis au travail jusqu'à 04h30.

À 07h je suis allé à la gare où j'ai trouvé Pedrini qui m'a dit qu'il se confirme que la nouvelle du journal au sujet de Montegazza est inexacte. À la gare on m'a donné une lettre d'Alfred qui me dit qu'il reste là-haut et a l'air assez content; je n'y comprends plus rien.

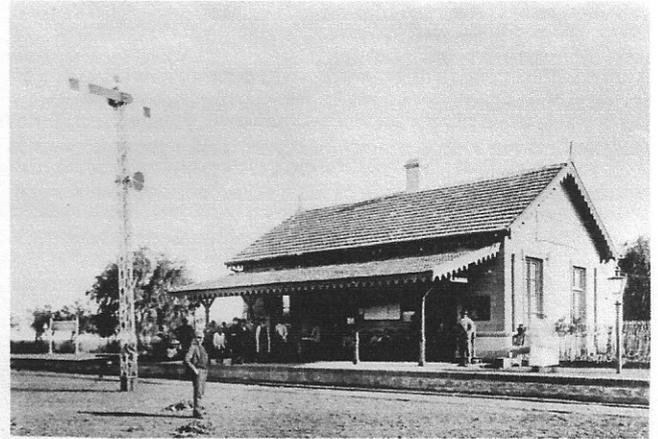
En montant avec le train, nous avons revu notre autruche d'hier. Nous sommes arrivés à Invernada à 11h et avons réparti le matériel là où il devait être utilisé. Demain je préparerai suffisamment de besogne aux ouvriers pour me permettre de redescendre à Mendoza.

Jeudi, le 8 janvier 1891 (à Mendoza)

Je continue à faire la navette entre Mendoza et Invernada où j'ai très bien dormi la nuit dernière, quoique sans matelas. J'ai travaillé sur le terrain toute la matinée sous un soleil ardent. À 11h nous sommes rentrés au campement pour dîner.

Mon entrepreneur trouve que je ne suis pas difficile parce que je me contente de l'ordinaire des ouvriers; je lui ai répondu que si j'étais difficile je ne serais pas ici. Il faut quelquefois fermer les yeux en mangeant, car tout n'est pas d'une propriété irréprochable. Nous avons envoyé un gamin chercher de la viande dans un autre campement; il nous a rapporté un morceau séché au soleil qui sentait mauvais, aussi je me suis abstenu d'y goûter, me contentant de pain. À 14h30 nous sommes repartis pour Mendoza avec ma zorra. Après nous être arrêtés à plusieurs reprises, nous sommes arrivés à Mendoza un peu avant 19h. Comme je n'avais aucune envie d'aller encore à l'hôtel pour souper, mes poules m'ont procuré trois oeufs que j'ai accompagnés de pain et de café.

Nous jouissons d'un orage sec usuel; beaucoup d'éclairs et de tonnerre, mais point de pluie.



Gare de Washington sur la ligne entre Mendoza et Buenos Aires

Vendredi, le 9 janvier 1891

Je suis décidément condamné à ne pas pouvoir dormir dans ma maison! J'ai de nouveau été tourmenté toute la nuit par les punaises, et j'ai dû me lever pour leur faire la chasse.

J'étais encore au lit ce matin lorsqu'on m'a apporté deux télégrammes; l'un m'annonçant que la voie était coupée sur 200 mètres au Km 14, et l'autre message semblable au Km 19 sur 18 mètres. Le train était déjà parti avant la réception de ces télégrammes, aussi est-il resté en panne au Km 11 où nous avons une voie de garage; la machine est rentrée seule. Je me suis immédiatement occupé de rassembler autant d'ouvriers que possible pour réparer les dégâts dont je ne connaissais pas l'importance. En même temps, je télégraphiais sur la ligne demandant de faire descendre des ouvriers. J'en avais ici une vingtaine. J'ai fait préparer un train spécial qui nous a transportés sur les lieux. L'orage d'hier soir, qui ne nous avait pas procuré de pluie à Mendoza, en avait déversé en abondance là-haut. Il s'était formé le long du remblai de la voie des ruisseaux qui avaient rongé ce remblai, mais les dégâts étaient beaucoup moins importants que je ne m'y attendais, de sorte qu'en avançant à faible vitesse nous avons pu passer avec le train. Après avoir mis mes hommes au travail, je suis rentré à Mendoza. À 14h la voie était remise en état, à part quelques petits ponts qu'il faudra consolider.

Il y a révolution au Chili, mais il paraît que ce n'est pas sanglant!

Samedi, le 10 janvier 1891

Ce matin j'ai reçu un billet m'informant que M. Escalas est arrivé et désire me voir. Je me suis rendu à son hôtel cet après-midi à 14h. Il n'a pas vu Alfred en passant à La Cumbre, ignorant qu'il s'y trouvait. Il pense repartir déjà demain pour le Chili avec sa femme et son enfant.

Je suis ensuite allé réclamer le paiement de ce qui m'est dû. On m'a donné un chèque sur la Banque nationale argentine.

J'avais l'intention d'aller demain à la chasse à l'autruche, mais j'y ai renoncé à cause de la chaleur. D'ailleurs, à Blanco-Encalada, première station du Transandin avant d'entrer dans les gorges du Río Mendoza, où j'avais l'intention d'aller, on a capturé 24 bébés-autruches qui logent dans la salle d'attente!

Dimanche, le 11 janvier 1891

J'ai rencontré M. Scherzer rentré ce matin de Buenos Aires. Je lui ai demandé ce qu'il y avait de nouveau. Il m'a répondu que Clark renonce à l'entreprise, qui sera reprise par la Société anglaise. J'espère le revoir ce soir et en savoir davantage.

Je viens de recevoir chez moi les bagages de M. Escalas jusqu'à demain. Nous ferons voyage ensemble jusqu'au Km 52 où je m'arrêterai.

Lundi, le 12 janvier 1891

Hier soir alors que je venais d'écrire ce qui précède et que je me préparais à aller souper, un vent furieux s'est élevé; au loin l'orage grondait et je suis allé à l'hôtel dans un nuage de poussière. Pour la première fois depuis que je suis en Argentine, j'avais pris mon parapluie et ce ne fut pas inutile! Pendant que j'étais en train de souper, la pluie s'est mise à tomber abondamment. J'étais venu à la Rôtisserie française dans l'espoir d'y rencontrer M. Scherzer, mais il n'y était pas. En revanche, j'y ai trouvé le fils Montegazza qui m'a annoncé qu'il part ce soir pour Buenos Aires où il a un modeste emploi.

En rentrant chez moi, le vent ayant éteint les becs de gaz, il régnait une obscurité complète, de sorte que je pataugeais dans l'eau et la boue.

Ce matin mon réveil a sonné à 04h30 comme je lui en avais donné l'ordre, mais je me suis rendormi et ne me suis réveillé qu'à 05h50 alors que le train doit partir à 06h! Et, malgré mes ordres, on n'était pas encore venu chercher les bagages de M. Escalas. Je n'étais toutefois pas très inquiet, car j'avais la conviction que la ligne devait avoir été de nouveau coupée par l'orage d'hier. Je m'habille précipitamment, M. Escalas arrive, et nous faisons transporter ses bagages à la gare. On attendait des nouvelles télégraphiques pour savoir si la ligne était libre, lorsqu'est arrivé M. Scherzer qui m'a dit: "Prenez la machine et allez voir si la voie est en ordre".

J'allais partir lorsqu'est arrivé un télégramme annonçant que la voie était gravement endommagée sur plusieurs points. Il n'était donc pas question de faire partir le train. M. et Mme Escalas se sont vus obligés de renvoyer leur départ. Nous avons formé un train d'ouvriers comme l'autre jour qui nous a conduits sur les lieux des dégâts, lesquels étaient bien plus graves que la dernière fois: des ponts démolis ou endommagés, un remblai emporté en plusieurs endroits laissant pendre la voie déchaussée. Avec la machine nous n'avons pas pu aller au-delà du Km 7, mais nous avons pu continuer avec une zorra.

Une fois les ouvriers mis au travail, je suis redescendu à Mendoza; j'ai trouvé chez moi M. et Mme Escalas et leur enfant qui s'étaient installés sous ma chamille et avait piqué-niqué avec leurs provisions de route.

Vers 18h je suis allé au Bureau où j'ai appris du nouveau: M. Scherzer ne voulant pas conserver ses fonctions jusqu'à la reprise de l'entreprise par les Anglais, c'est M. Quello qui sera chargé des fonctions d'ingénieur en chef. Je suis tombé des nues! Quello est un gentil garçon, certainement très capable, mais pour diriger une affaire de

cette importance et surtout dans les circonstances actuelles, il faut des capacités supérieures. Enfin, ce n'est sans doute que provisoire.

La famille Escalas s'est installée à l'Hôtel Nacional en attendant de pouvoir partir; j'ai soupé avec eux, ainsi qu'avec Lévêque revenu à Mendoza pour son procès. Nous avons eu de nouveau de l'orage ce soir; pluie mêlée de grêle. J'espère que les Escalas pourront partir demain.

Alors que nous montions avec le train ce matin, plusieurs chevaux se sont mis à galoper sur la voie devant la machine; le mécanicien a lâché de la vapeur pour les effrayer et les obliger à sortir de la voie, mais les uns sont sortis tandis que d'autres y restaient. Le mécanicien sans pitié a poursuivi à la même allure et une de ces pauvres bêtes a été atteinte; les roues lui ont passé sur un pied de derrière, de façon que le sabot ne tenait plus que par un lambeau de chair. Lorsque nous sommes redescendus, le pauvre animal se trouvait encore dans les mêmes parages traînant son sabot derrière lui.

Mercredi, le 14 janvier 1891

Le Transandin est dans une décadence complète. M. Quello n'a pas accepté le poste d'ingénieur en chef. M. Alors M. Scherzer a télégraphié à Clark que s'il n'envoyait pas immédiatement 100,000 pesos, il fermerait les bureaux. Je pense que la réponse n'a pas été satisfaisante car, ainsi que tous les autres chefs de section, j'ai reçu aujourd'hui une lettre de M. Scherzer m'informant qu'il s'en va, et nous laisse à chacun le soin de poursuivre les travaux jusqu'à ce qu'un nouvel ingénieur en chef soit nommé. Le fondé de pouvoirs, chef comptable, s'en va aussi, de sorte que nous voici privés des chefs de l'entreprise! C'est donc la fin qui s'annonce, mais, en ce pays, on peut s'attendre à tout.

Ce matin je suis monté par le train avec la famille Escalas; comme il y avait une demi-douzaine de dames, on avait attelé une voiture de 1ère classe. J'avais d'abord l'intention de m'arrêter au Km 52, puis, voyant que ma présence n'y était pas nécessaire, j'ai poursuivi jusqu'à Uspallata pour y voir Farjon et m'informer de sa situation. Nous y sommes arrivés vers 15h et j'ai trouvé là Rau et Farjon. À 16h je prenais congé de la famille Escalas pour rentrer à Mendoza.

Jeudi, le 15 janvier 1891

Ce matin M. Scherzer devait partir pour le Chili, mais son départ a été renvoyé à cet après-midi. On m'a remis hier une lettre pour Alfred; je l'ai ouverte pour m'assurer s'il fallait la lui envoyer ou si elle pouvait attendre qu'il vienne à Mendoza. On lui donne l'ordre d'arrêter les travaux, de mettre tout en ordre, et de descendre à Mendoza pour se mettre à la disposition de la Compagnie. Je prierai M. Scherzer de remettre cette lettre à Alfred en passant à la Cumbre.

Je suis allé à la banque ce matin présenter mon chèque, qui m'a été payé sans difficulté. Puis j'ai été acheter quelques provisions dans l'intention de monter au Km 52 pour quelques jours. Mais en rentrant chez moi j'ai vu à la station une affiche informant qu'il n'y aura pas de train demain.

La pauvre Minette continue à jouer de malheur. Ce matin on lui a volé son collier et distribué des coups de couteau ou d'un autre instrument tranchant; elle a une plaie profonde à une cuisse et d'autres blessures sur le reste du corps. Je me demande quel est le cruel individu qui se livre à de telles méchancetés.

Vendredi, le 16 janvier 1891

Aujourd'hui, après des journées atrocement chaudes, nous avons eu froid; le ciel était couvert et je suis sûr qu'il a neigé à la montagne. Cet après-midi, dégoûté de

travailler pour une entreprise qui ne nous paiera probablement pas, j'ai passé mon temps à lire de l'espagnol.

Dimanche, le 18 janvier 1891

Hier matin, partant pour Km 52, je me suis arrêté au Km 31 pour examiner une réclamation d'un de mes ouvriers qui se plaignait d'avoir été renvoyé par le chef de station du Km 31. Or, cet ouvrier faisait partie d'une cuadrilla, c'est-à-dire équipe, d'ouvriers sous les ordres d'un capataz (chef d'équipe) placé directement sous mes ordres. Par conséquent, le chef de station n'avait aucun ordre à donner à un ouvrier et, s'il avait des motifs de se plaindre d'un ouvrier, c'est à moi qu'il devait s'adresser; il n'avait aucun droit de lui infliger une amende de cinq piastres comme il l'a fait. L'explication a été assez orageuse, et j'ai fini par savoir que l'ouvrier en question, étant ivre, aurait été grossier envers le chef de station et sa femme. Pour conclure, j'ai donné l'ordre à l'ouvrier de rentrer dans son équipe.

J'ai rédigé ce soir une lettre à l'Administrateur dont dépend le chef de station du Km 31.

Dans la nuit d'hier, il a fait froid et, comme mes couvertures sont au Km 52, je me suis couvert avec mes manteaux. Aujourd'hui il fait de nouveau chaud. Je pense monter demain au Km 52 pour quelques jours.

Lundi, le 19 janvier 1891

Je n'ai pas pu donner suite à mon intention de monter au Km 52 car il n'y a pas de train aujourd'hui.

J'apprends que les journaux annoncent la faillite de l'entreprise Clark. À la Rôtisserie française j'ai trouvé M. Scherzer; il ne croit pas que la faillite soit définitive, car il paraît que ce n'est pas encore un fait accompli. Il pense toutefois que la situation actuelle ne peut pas se prolonger et qu'une solution devra intervenir d'ici une quinzaine de jours.

Je me proposais de monter ce matin au Km 52 car il devait y avoir un train spécial pour une commission d'ingénieurs venant inspecter la ligne. Mais voilà, on dit maintenant qu'il n'y aura pas de train parce que... il n'y a pas d'eau pour la machine! Il y a quelques jours, on manquait d'huile, maintenant on manque d'eau! Chez moi j'en manque aussi depuis une semaine, et voici pourquoi: presque toute l'eau dont on dispose à Mendoza provient d'un canal de dérivation du Río Mendoza qui coule lui-même à environ 25 km de la ville. Or, ce canal est si bien établi que lorsqu'il se produit des crues anormales, il est obstrué par les matériaux charriés par la rivière. C'est ce qui s'est produit à la suite de l'orage d'il y a huit jours. Les ruisseaux qui coulent dans les rues de Mendoza sont taris et on a été privé d'eau pendant plusieurs jours. On a remis le canal en état et l'eau commence à revenir, mais j'en manque encore et c'est également le cas de la station. Cela arrive chaque année et même plusieurs fois, sans que l'on songe à procéder à des travaux un vue d'y porter remède. Il n'y a pas d'eau, on se passera de train! Il n'y a pas d'argent, mais on travaille tout de même avec des ouvriers que l'on ne paie pas!

Mardi, le 20 janvier 1891

Ce matin il y a eu un train spécial pour la commission venant inspecter la ligne. La dite commission est arrivé hier de Buenos Aires par un train spécial composé d'un beau wagon-salon et d'un wagon-lit. On a amené ce train à proximité de la gare du Transandin de sorte que ces messieurs n'avaient qu'un escalier de quelques marches à franchir pour atteindre leur train du Transandin.

J'ai profité de ce train pour aller jusqu'au Km 52; je m'y trouvais avec Rau, qui retournait à son poste après quelques jours de congé, et Quello, à qui j'ai remis des lettres pour Alfred. À 10h nous étions ici. J'ai relevé quelques

mesures dont j'avais besoin. Dans l'après-midi j'ai grimpé jusqu'à environ 500 m au-dessus de la station. De là-haut j'avais une vue plongeante sur la vallée dont la voie ferrée seule troublait l'immense solitude, heureusement privée de civilisation jusque là. Derrière moi se trouve le massif des Cerros de la Plata, coiffés de leurs bonnets blancs, et, tout autour, où l'on porte son regard, une infinité de montagnes petites et grandes, des vallées et des vallons innombrables. Que c'est grand la Cordillère, mais que c'est aride! Cette solitude est impressionnante; les amateurs de couvents n'auraient pas de peine à trouver ici des coins perdus pour s'y retirer.

Le train vient d'arriver; j'en profite pour redescendre à Mendoza. Nous avons de grands fourgons, dont l'un est transformé en wagon-restaurant.

Mercredi, le 21 janvier 1891

Ce matin je me suis levé par un temps couvert et froid. Vers 11h30 est arrivé un train avec un wagon de 1ère classe occupé par des curés se rendant au Chili. J'ai voulu en profiter pour aller jusqu'à Uspallata où il soufflait un vent terrible. J'ai trouvé Farjon et Rau avec lesquels j'ai dîné, puis j'ai pris le train descendant. Arrivés à Invernada, nous avons attendu un ordre de Mendoza. Comme le temps passait, M. Pedrini m'a prêté une zorra et quatre hommes; sommes partis et avons à peine parcouru trois kilomètres lorsque, tout à coup, sur une courbe assez prononcée, nous avons aperçu à courte distance sur la voie deux mules, l'une chargée de bois, l'autre montée par un homme. Ce dernier est immédiatement sorti de la voie, mais la mule chargée y resta. Comme nous allions à bonne allure, nos efforts de freinage étaient manifestement impuissants pour éviter le choc, et, comme j'étais assis devant la zorra avec les jambes pendantes, j'allais recevoir sur moi la mule et son chargement! Aussi sans hésiter j'ai sauté en dehors de la voie et me suis violemment roulé par terre. Résultat: un genou écorché mais, ce qui est plus grave, mon pantalon déchiré! Quant à la mule, la zorra la renversa et monta dessus. Dégagée, la mule se releva prête à continuer son chemin. Mes hommes avaient naturellement été bousculés mais n'avaient que quelques égratignures qui ne nous ont pas empêché de reprendre notre chemin, et nous sommes arrivés sans autre incident au Km 52.

J'allais quitter Invernada lorsqu'est arrivé, pour Pedrini, un télégramme adressé à tous les chefs de section leur donnant l'ordre d'arrêter les travaux et de rassembler le matériel. N'étant pas à Mendoza je n'ai pas reçu cet ordre, mais demain matin je descendrai en zorra et je ferai le nécessaire. À Invernada j'ai déjà donné l'ordre de finir ce qui est commencé et de ne rien entreprendre de nouveau. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle joie j'ai accueilli cette nouvelle. Cet après-midi nous nous lamentions Farjon et moi de la durée de l'état de choses actuel. Mais tout n'est pas terminé pour autant! Combien de temps faudra-t-il encore attendre le paiement de ce qui nous est dû? Au moins nous savons à quoi nous en tenir.

Vendredi, le 23 janvier 1891

Je suis parti du Km 52 en zorra à 07h hier avec mon entrepreneur, l'apuntador et mon mozo. L'entrepreneur m'avait prêté un fusil de chasse avec lequel je comptais occuper mes loisirs dans la Cordillère. Mais ayant écourté mon séjour là-haut, je n'avais pas eu l'occasion de m'en servir. Aussi, nous l'avons pris avec nous, et chaque fois que j'apercevais quelque gibier digne d'être tiré, je faisais arrêter la zorra. C'est ainsi qu'en rentrant à Mendoza je rapportais un faucon, trois colombes et un petit oiseau pourvu d'une longue queue fourchue. J'avais encore tiré un

autre oiseau qu'il nous a été impossible de retrouver. Nous avons vu, en outre, une belle perdrix, mais elle n'a pas attendu mon coup de fusil pour s'envoler.

Je pensais trouver en rentrant l'ordre d'arrêter les travaux mais, comme il n'en était rien, je me suis rendu au Bureau de la Compagnie pour m'informer. On m'a répondu que l'ordre d'arrêter les travaux ne concernait pas la première section. Quelle déception! Il me fallait donc annuler les ordres donnés un peu trop précipitamment. Le soir, pour me remettre de cette émotion, je suis allé au théâtre avec Lévêque.

Dans la soirée j'avais vidé mon oiseau à longue queue pour pouvoir en garder la dépouille, et je l'avait déposé sur le piano pensant l'emporter en rentrant en Suisse. Or, quelle a été ma surprise ce matin en constatant que, pendant la nuit, une souris sans doute avait dévoré mon oiseau, dont il ne restait que quelques menus débris.

À dîner j'ai mangé mes colombes que j'avais chargé mon mozo de porter à l'hôtel. On commence à manger du raisin; le mien est en train de mûrir, c'est du raisin rouge (noir). J'ai découvert que Minette mange tous ceux qui sont à sa portée, même avant leur maturité. À part cela, nous avons actuellement à peu près tous les fruits d'été: poires, pêches, abricots, prunes, etc.

J'ai reçu ce soir une réponse à ma lettre à l'Administrateur au sujet de l'ouvrier qui a été renvoyé par le chef de gare au Km 31. Cette réponse est loin de me donner satisfaction, aussi je reviendrai à la charge.

Dimanche, le 25 janvier 1891

Je suis monté hier au Km 52 où j'ai préparé du travail pour les ouvriers, puis je suis descendu à l'estancia de San Ignacio pour y attendre le train descendant. Je m'y suis trouvé avec des messieurs anglais, dont l'un est copropriétaire de l'estancia. Le train n'est arrivé qu'à 20h, de sorte que nous ne sommes arrivés à Mendoza qu'à 23h. N'ayant pu souper, je suis allé chez mon entrepreneur qui habite tout près de chez moi, et qui m'a aimablement donné à manger.

Ce soir m'est arrivée une lettre de M. Escalas m'informant qu'ils sont bien arrivés à Santa Rosa de los Andes après un voyage assez pénible. Ils vont remonter à Juncal pour y passer quelques jours avec M. Solioz, ingénieur valaisan. Il vaudra sans doute mieux pour eux de se trouver dans la montagne pendant la révolution du Chili.

Lundi, le 26 janvier 1891

La nuit dernière il a commencé à pleuvoir, et aujourd'hui il a plu par intermittences, aussi les rues habituellement couvertes d'une épaisse couche de poussière sont transformées en fondrières d'une boue glissante. J'ai vu plus d'une personne dont les vêtements portaient les traces d'une chute. À 11h j'ai voulu aller à l'hôtel à pied mais je n'avais à peine fait cent pas que j'étais embourbé jusqu'à la cheville. J'ai dû appeler à mon secours un fiacre qui a profité des circonstances pour me faire un prix exorbitant.

Comme je pouvais m'y attendre, j'ai reçu plusieurs télégrammes m'informant de dégâts sur la ligne.

Mardi, le 27 janvier 1891

La pluie a cessé cette nuit, mais le ciel reste couvert et les montagnes sont dans les nuages. Hier soir en rentrant j'ai dû me résoudre à marcher dans la boue car il faisait si sombre que je ne voyais pas où je marchais; arrivé chez moi j'étais abondamment crotté. Ma journée s'est passée à diverses petites choses: réparation à ma malle, lecture, couture de boutons, etc.

Mercredi, le 28 janvier 1891 (au Km 52)

J'ai pris le train ce matin pour venir ici. C'était de nouveau un train spécial pour des ingénieurs venant inspecter la ligne. Comme l'autre jour, le patron de la Rôtisserie française fonctionnait comme maître d'hôtel du wagon-restaurant. Dans le train se trouvait M. Guijer qui allait à Zanjón Amarillo y chercher des effets qu'il y avait laissés. À San Ignacio on s'est arrêté et nous y avons fait un excellent dîner.

En arrivant au Km 52 j'y ai trouvé, en guise de chien de garde, un condor! C'est une belle femelle de 2m20 d'envergure qui a été tirée ce matin par un de mes ouvriers. Comme elle n'a été que légèrement blessée à une aile, elle se porte bien. On l'a attachée par une patte devant la maison, mais il n'a pas été facile de la capturer et l'attacher; plusieurs ouvriers ont reçu des coups de bec qui leur ont enlevé des morceaux de chair.

Cet après-midi je suis allé inspecter les travaux, procéder à des mensurations, puis j'ai pris un fusil pour aller à la chasse aux colombes. Heureusement pour elles, j'ai brûlé quatre cartouches sans succès. Je rentrais au galpón lorsqu'est arrivé le train descendant; il a passé très vite et, en le regardant s'éloigner, j'ai vu que quelqu'un me faisait des signes, et qui n'était autre qu'Alfred. Or, le train ayant dû s'arrêter un peu plus loin pour éteindre un wagon qui prenait feu, j'en ai profité pour aller voir un moment Alfred. Je serais volontiers descendu avec lui à Mendoza, mais je n'étais pas prêt à partir, d'autant plus que j'avais encore du travail à inspecter. J'ai donné la clef de ma villa à Alfred; il pourra ainsi s'y installer en attendant que je redescende demain en zorra. Le reste des ingénieurs descendront probablement samedi prochain.

Je viens de manger mon frugal repas du soir et je vais me coucher sur mon lit de branchages sur lequel je dors mieux que sur mon lit de camp peu confortable.

Les montagnes sont superbes; la neige est tombée très bas et les sommets blancs s'enchaînent à perte de vue.

Vendredi, le 30 janvier 1891 (à Mendoza)

Hier matin, après avoir été sur les travaux, j'ai vu arriver un train montant tout à fait inattendu, car on m'avait dit qu'il n'y en aurait pas avant samedi. Comme il devait redescendre l'après-midi, je me suis préparé à le prendre au lieu de redescendre en zorra. Il fut retardé d'une heure par un déraillement. J'avais ficelé le bec de notre condor et nous l'avons amené à Mendoza. Dans le train j'ai trouvé Panchaud et Cosandey qui descendaient définitivement à Mendoza. Alfred nous attendait à la gare. Farjon et Rau descendent cet après-midi. Pour ma part, j'attends d'un moment à l'autre l'ordre d'arrêter les travaux.

Ce soir nous sommes allés, Alfred et moi, dans un magasin de musique espérant y trouver de la musique pour piano et violon, mais il y avait très peu de chose et ce que nous avons acheté est peu intéressant.

Samedi, le 31 janvier 1891

Vers 18h est arrivé un train ramenant Rau, Geijer et M. Schatzmann, qui revient du Chili à cause de la révolution. Il partira lundi pour l'Europe.

Lundi, le 2 février 1891

Hier après souper nous sommes allés, mes collègues et moi, au concert et, en nous entretenant de la situation, nous sommes arrivés à la conclusion que nous devons envoyer une délégation à Buenos Aires auprès de Clark afin de tâcher d'éclaircir la situation. Ont été désignés Rau et moi.

Ce matin j'avais rendez-vous avec Rau pour nous entendre à ce sujet. Nous avons écrit chacun une lettre à l'Administrateur fondé de pouvoir lui demandant un congé

de huit à dix jours pour nous rendre à Buenos Aires. Nous lui avons porté nous-mêmes nos lettres, auxquelles il a immédiatement répondu en nous accordant ledit congé.

Nous avons déjà nos billets et nous partons ce soir. Nous nous trouverons dans le même wagon que M. Schatzmann. Inutile de dire que les frais de ce voyage seront supportés en commun, ce qui nous reviendra à une cinquantaine de piastres à chacun.

J'ai profité de ce que je voyais l'Administrateur pour lui demander quand l'on comptait arrêter les travaux de la première section. À ma grande surprise il m'a répondu qu'ils ne seraient pas arrêtés! Cela ne me sourit guère de me rendre à Buenos Aires avec la perspective de revenir à Mendoza; mais peut-être pourrions-nous obtenir quelque chose de Clark.

Après deux ou trois semaines d'une température supportable, nous avons de nouveau une chaleur torride. Cela fait mûrir mes raisins et nous en avons déjà pas mal mangé.

Mercredi, le 4 février 1891 (à Buenos Aires)

Nous sommes arrivés ce matin à 11h. Le paquebot *Brésil* part demain pour l'Europe et prendra mes lettres. Nous allons voir Clark cet après-midi.

Vendredi, le 6 février 1891

Mr Clark nous a très aimablement reçus mercredi. Il a commencé par nous dire que nous devions nous préparer à rentrer en Europe. Il nous paierait nos frais de voyage et, pour le reste, il nous donnerait des traites sur sa maison de Londres. Nous lui avons alors demandé s'il pouvait nous garantir que ces traites seraient payés; il a répondu qu'il ne pouvait pas le garantir! S'il se figure que nous serons assez naïfs pour accepter cela, il se trompe. D'autre part, il paie d'autres dettes; ainsi il a promis à mon entrepreneur de lui payer une forte somme lundi prochain. Je lui ai demandé de nous envoyer nos lettres de licenciement à Mendoza; nous y rentrerons probablement par le train d'aujourd'hui. Nous ferons établir nos comptes et nous verrons. Nous avons couru un peu partout pour prendre des conseils. Nous sommes allés voir M. Jaccard, consul de Suisse, qui nous a conseillé de remettre Clark au procureur si nous n'obtenons pas satisfaction.

Avant hier il a plu toute la journée. Je suis allé à la Boca à la recherche du cousin Constant Tzaut, mais après avoir cherché longtemps dans la rue dans laquelle il est domicilié, j'étais si trempé que je suis rentré bredouille à l'hôtel. Le soir nous sommes allés au cirque. Hier j'ai enfin trouvé la rue du cousin Constant; je l'ai invité à dîner.

Nous sommes retournés, Rau et moi, chez Clark pour lui demander une avance sur ce qu'il nous doit; il nous a répondu qu'il ne pouvait rien nous verser et, comme nous lui exprimions nos doutes sur sa sincérité, il a tiré sa montre de son gousset et nous l'a offerte! Nous regrettons maintenant de ne pas l'avoir prise.

Nous sommes ensuite allés chercher nos billets pour prendre cet après-midi le train de retour à Mendoza.

Cousin Constant m'a conduit chez un personnage de sa connaissance qui m'a assuré que Clark nous paierait. Je crains bien que cela traîne en longueur et ce n'est guère amusant de batailler pour obtenir le paiement de ce qui vous est dû. Mais au moins je suis sûr d'une chose: c'est que je vais bientôt reprendre le chemin de l'Europe et de la Suisse. Clark nous a encore dit vouloir proposer une place à Rau à Corrientes, mais que les autres doivent partir.

Dimanche, le 8 février 1891 (à Mendoza)

Partis de Buenos Aires vendredi à 16h30, nous sommes arrivés ici ce matin à 06h. Cette fois nous avons des couchettes en bas, ce que est plus agréable. Les

wagon-lits argentins sont disposés en deux étages de part et d'autre d'un couloir central et sans séparation des sexes, un simple rideau permettant de s'isoler. C'est très malcommode pour se déshabiller, et surtout pour se rhabiller. À une extrémité du wagon se trouvent trois lavabos où tous les voyageurs doivent faire leur toilette côte à côte! Les couchettes inférieures sont un peu plus confortables que celles d'en haut qui sont plus étroites, plus malcommodes. Le voyage a été assez agréable, la température étant relativement fraîche. Nous sommes allés, Rau et moi, à l'hôtel rendre compte à nos camarades du résultat de notre voyage, qui leur a fait faire de drôles de grimaces. Je suis ensuite allé chez moi où j'ai trouvé Alfred que j'ai aussi renseigné.

Après dîner Panchaud, Farjon, Alfred et moi sommes venus chez moi et, pendant que je t'écris, ils se baladent dans les costumes les plus légers car la chaleur est de nouveau torride.

Lundi, le 9 février 1891

Nous sommes maintenant en Carnaval, ce qui autorise toutes sortes de libertés. Le grand chic est de se munir de seringues de caoutchouc, avec lesquelles les demoiselles aspergent les messieurs, et réciproquement, de l'eau parfumée. Dans le grand monde, cela se fait assez discrètement, mais, dans le peuple, on va jusqu'à se jeter des seaux d'eau. Mais on se jette aussi des fleurs. Dans les magasins on peut acheter des pomitos, grandes fioles de métal mou; on dévisse le bouchon et, en pressant la fiole, on provoque un jet d'eau parfumée. On voit aussi quelques masques, mais rien de remarquable.

Ce matin nous sommes allés voir l'Administrateur (fondé de pouvoirs). Clark ne lui a pas encore donné l'ordre de nous renvoyer, mais nous avons établi, avec le chef comptable, le montant de ce qui est dû à chacun de nous pour salaire et frais de retour. Il a été très aimable et a pris note de nos chiffres sans les discuter, notamment 1300 frs pour nos frais de voyage. Il ne nous reste plus qu'à attendre que Clark nous donne notre congé.

En rentrant, nous avons été duchés par une grande gaillarde qui nous a jeté le contenu d'un bol plein d'eau non parfumée. Dans une autre rue nous avons été reçus, à l'entrée d'un magasin, par une demoiselle à jets d'eau parfumée.

Ce matin je suis allé prévenir mon locataire du piano qu'il vienne le reprendre. Je n'ai plus qu'à mettre au net quelques comptes des travaux d'entrepreneurs, puis j'abandonnerai ma section.

Après avoir grignotté le petit oiseau à longue queue que j'avais tiré, les souris se sont attaquées à mon fromage, puis elles ont détruit les oiseaux-mouches d'Alfred.

Mercredi, le 11 février 1891

Ce matin Panchaud et Farjon sont venus nous chercher pour aller voir l'Administrateur fondé de pouvoirs. Ce dernier a soumis nos comptes à notre approbation et nous a proposé de partir ce soir. N'étant pas prêts, nous avons décidé de partir après-demain. Il nous donnera des traites à trois jours sur Clark y Ca de Buenos Aires.

J'ai encore beaucoup à faire pour mettre en ordre les affaires de ma section, et il faudra que je monte demain au Km 52. Puis il faudra vendre mon cheval et ma selle et enfin préparer mes bagages. Tout cela prendra du temps.

Mercredi, le 18 février 1891 (à Buenos Aires)

Nous sommes ici depuis dimanche, mais pas plus avancés que le premier jour. Je ne te décrirai pas toutes les phases de nos fastidieuses démarches auprès de Clark. Nous serons probablement obligés de le remettre aux poursuites.

Il fait une chaleur atroce qui nous assomme; aussi comme notre hôtel est en face de la mer, nous passons notre temps sur une galerie en costume d'Adam et jouons aux cartes.

Samedi, le 21 février 1891

Nos affaires ont l'air de s'arranger et nous pouvons envisager un prochain départ. Nous avons appris, en effet, qu'un courtier serait disposé à négocier nos créances. Nous avons été le voir, à la suite de quoi il est allé voir Clark; il en est revenu consentant à nous acheter nos traites, mais seulement lundi prochain. Il nous dira alors à quelles conditions. Nous serions enchantés si nous pouvions nous en tirer avec une réduction de 10% et toucher tout de suite le solde. Bien que nous n'ayons pas encore l'argent en poche, nous sommes enchantés d'avoir trouvé cette planche de salut pour nous y cramponner.

Nous avons été au bureau des Messageries Maritimes pour voir s'il n'y aurait pas de bateau entre celui du 22 février et celui du 5 mars. Il y en a un le 24 février; c'est un bateau marchand qui met plus de temps que les autres, mais il est bien possible que nous le prenions pour éviter de dépenser encore à l'hôtel.

Pour la même raison de ne pas prolonger notre séjour à Buenos Aires, nous avons fini par transiger sur la base de 80% de nos créances et nous avons reçu des chèques sur Paris. Si nous avons ainsi fait un lourd sacrifice, nous étions au moins débarrassés de ce souci et plus rien ne nous retenait en Argentine.

Nous avons alors retenu nos places sur le transatlantique *Portugal*, frère de *La Plata* que nous avons pris pour la traversée de Bordeaux à Buenos Aires. Nous nous embarquerons le 5 mars, soit exactement une année après notre embarquement à Bordeaux!

De Buenos Aires à Bordeaux

Samedi, le 7 mars 1891

Comme lors de notre arrivée, le transatlantique ne pouvant pas venir à quai, nous avons été nous embarquer à la Boca, dont le port est accessible aux vapeurs de peu de tirant d'eau par un chenal qui doit être constamment entretenu. Ce bateau, comparable à nos bateaux du Léman, nous a transporté jusqu'au *Portugal* qui nous attendait au large. J'ajoute qu'au moment de notre départ on construisait un grand port qui permettra aux grands paquebots d'aborder à Buenos Aires. La mer était calme, ce qui a bien facilité l'embarquement.

Le *Portugal* est identique à *La Plata*. Les passagers sont assez nombreux; nous nous retrouvons avec une jeune dame qui était venue en même temps que nous, mais en qualité de jeune fille; elle revient avec son mari et un poupon! Elle n'a pas perdu son temps.

Jeudi soir, vers 22h, nous avons quitté la rade de Buenos Aires pour arriver le lendemain matin de bonne heure à Montevideo. Toute la journée s'est passée à charger des marchandises et ce n'est qu'à 23h30 que nous avons pu quitter Montevideo.

Le temps a été magnifique aujourd'hui. Le bateau ne balance presque pas, ce qui n'empêche qu'il y a pas mal de malades. Au souper Alfred est sorti pour aller prendre l'air et rendre... l'âme! Panchaud, Farjon et Cosandey tiennent bon pour le moment.

Ce soir à 18h nous avons rattrapé et devancé un paquebot anglais qui avait quitté Montevideo quatre heures avant nous.

En prenant nos billets à Buenos Aires, nous ne nous sommes pas mis les quatre dans la même cabine, mais

deux par deux. Les cabines ont quatre places, dont l'une se trouve au-dessus des autres, ce qui est moins confortable. Alfred et moi sommes ensemble avec deux autres messieurs. Panchaud et Farjon sont dans la cabine voisine. Mon lit se trouve sous le hublot, ce qui est très agréable lorsqu'on peut l'ouvrir pour donner de l'air. Mais on a parfois des surprises; aujourd'hui j'ai laissé le hublot ouvert toute la journée et, ce soir, mon lit était inondé et il a fallu faire changer les draps.

Dimanche, le 8 mars 1891

Nous nous sommes éveillés ce matin par un temps affreux: pluie battante chassée par un vent violent. Le navire ralentit sa marche en raison du brouillard, et toutes les deux minutes un long mugissement de la sirène devait avertir les bateaux qui pouvaient se trouver dans les mêmes parages. Nous sommes dans le golfe de Sainte Catherine, généralement assez mauvais et qui nous a fait danser lors de notre premier voyage; dimanche donc peu gai pour la plupart des passagers. Le navire, qui est très chargé, roule relativement peu, mais il tangue passablement. Aussi, à déjeuner j'ai vu pâler Alfred et Farjon qui n'ont pas tardé à sortir. Cosandey et Panchaud ont résisté et sont restés jusqu'au bout. Ce soir à dîner Alfred et Farjon n'ont même pas fait une apparition; Panchaud, après avoir résisté un bon moment, a dû sortir. Trouvant éparpillés sur le pont, à l'arrière, des échantillons de tous les plats, il a cru devoir, en trois révérences, envoyer sa part aux poissons, puis il est rentré pour avaler précipitamment une large portion d'excellente glace à la vanille que je lui avais servie. Notre table, qui comptait douze personnes, s'était peu à peu vidée et il ne restait plus que Cosandey et moi. De la salle à manger, nous entendions cette toux rauque de ceux qui font de vains efforts quand ils n'ont rien dans l'estomac.

Mardi, le 10 mars 1891

Hier, la journée était beaucoup plus tranquille que dimanche et les malades ont pu se restaurer. Nous sommes arrivés à Rio de Janeiro ce matin à 03h15. Vers 02h je m'étais réveillé et je suis resté au hublot (juste au-dessus de mon lit) pour contempler l'entrée dans la rade. C'est un spectacle vraiment imposant et féérique, surtout la nuit. La mer était très calme et le navire la coupait d'un sillon lumineux et tout parsemé de ces étoiles que produit la phosphorescence de la mer. Durant cette nuit sombre et calme, nous passions entre d'immenses rochers qui, surgissant de la mer par ci et par là, semblent de formidables fantômes préposés à la garde de la baie. Leurs ombres gigantesques se détachaient de loin en loin sur le ciel étoilé, et, dans le lointain, on apercevait déjà quelques points lumineux, des phares, indiquant que nous n'étions pas loin de Rio de Janeiro. À 03h15, comme je l'ai indiqué plus haut, nous jetions l'ancre dans la baie, et, après avoir admiré une fois de plus cette illumination qui m'avait frappé il y a une année, je me suis livré de plus belle aux bras de Morphée.

Ce matin nous avons fait nos adieux à Cosandey qui s'arrête à Rio entre deux transatlantiques. Vers midi je suis descendu à terre. Le capitaine avait fait afficher un avis déconseillant de descendre à terre à cause de la fièvre jaune. Alfred, Farjon et Panchaud avaient préféré se conformer à l'avis du capitaine; je me suis donc décidé à y aller seul. À peine débarqué j'ai rencontré Cosandey et nous avons parcouru la ville ensemble.

Cette ville est épouvantable de saleté et de désordre! Les rues sont encore plus étroites que celles de Buenos Aires. En revanche, il y a de beaux jardins, ce qui s'explique par la nature luxuriante du sol. Je me figurais que, connaissant l'espagnol, je comprendrais facilement le portugais. Erreur! J'avais beaucoup de peine à me faire

comprendre et encore plus à comprendre. Après avoir acheté des timbres et cherché, inutilement, à sortir de la ville, j'étais fatigué et me suis fait reconduire à bord.

Nous embarquons ici un certain nombre de passagers, ce qui aura l'inconvénient de nous empêcher de descendre à Dakar car il y aura quarantaine. L'essentiel c'est qu'il n'en soit pas de même à Bordeaux!

Nous devons partir demain à 09h, et j'espère que nous marcherons rapidement; d'après nos calculs, nous pensons arriver à Lausanne le dimanche 29 mars, donc à Pâques. En attendant, comme j'ai trop chaud, je remonte sur le pont pour y finir la soirée et, peut-être, y passer la nuit, car je doute que nous puissions passer la nuit dans nos cabines.

Mercredi, le 11 mars 1891

Nous avons passé une nuit détestable. Comme on chargeait du charbon, tout était hermétiquement fermé à cause de la poussière de charbon qui se répand partout. Aussi, dans notre cabine, il faisait une chaleur suffocante. À 04h on avait terminé le chargement du charbon et nous avons pu ouvrir le hublot, ce qui a rendu le reste de la nuit un peu plus supportable.

Nous avons quitté Rio de Janeiro à 10h après avoir embarqué une quantité de brésiliens, entre autres un financier que toute une société avait accompagné sur un petit vapeur avec musique.

Il y a maintenant tellement de monde à bord que l'on doit faire deux services pour les repas. Au premier service, nous sommes environ 150; au deuxième environ 50.

Ces nouveaux passagers n'ont pas l'air des plus agréables; tout le monde sait que l'on peut être malade en mer. Mais on peut le faire avec un minimum de discrétion. Ce n'était pas le cas d'une dame qui faisait ses sottises au beau milieu du pont et salissait à mesure qu'un matelot nettoyait.

Nous voilà donc pour huit jours à la traversée de l'Océan. En sortant de la baie de Rio ce matin, nous avons croisé l'*Orénoque* de la même compagnie, parti de Bordeaux le 22 février.

Ce soir il fait assez frais sur le pont, ce qui n'est pas le cas dans les salons; aussi je vais y remonter et m'installer dans un coin avec une chaise longue que j'ai achetée à Buenos Aires pour le voyage.

Vendredi, le 13 mars 1891

Hier, rien à signaler. La mer, toujours la mer infinie, immense. Des voiles paraissant à l'horizon pour disparaître bientôt. La journée est longue; pour se distraire on lit, on joue au tric-trac, aux cartes, au tonneau, etc. Les pianos ne cessent pas d'être tapotés, aussi je ne m'en mêle pas. Hier soir, étendu sur ma chaise longue, tout entier à mes rêveries, je regardais le premier quartier de la lune descendre lentement, puis plonger et disparaître petit à petit dans la mer que tout à l'heure elle barrait d'un sillon argenté. La nuit a été très chaude, malgré les paquets d'eau que je recevais de temps en temps par le hublot.

Aujourd'hui, même monotonie que les jours précédents sauf que ce soir nous avons échangé des signaux au moyen de feux de Bengale. Le moment le plus agréable de la journée est la soirée qui procure de la fraîcheur.

Dimanche, le 15 mars 1891

La mer, toujours la mer, les jours se succèdent sans rompre la monotonie de notre vie désœuvrée. De temps à autre le regard fouille l'horizon pour y chercher une voile, un panache de fumée, qui montre que nous ne sommes pas seuls sur le vaste océan. Mais la plupart du temps on ne voit que l'eau bleue, toujours bleue, d'un beau bleu foncé opaque et, au loin, le vaste cercle de l'horizon semblable à

une barrière qui s'éloigne à mesure que nous nous approchons d'elle. Entre hier et aujourd'hui, je n'ai pas aperçu un seul bateau. Nous attendons *La Plata*, notre navire du voyage d'aller, que nous croiserons probablement cette nuit. C'est aussi cette nuit que nous traverserons l'équateur. Malgré cela, nous ne souffrons pas de la chaleur; au contraire il fait toujours un air frais agréable.

C'est l'avant-dernier dimanche que nous vogons en mer, dans deux semaines nous serons de retour à Lausanne.

Jeudi, le 19 mars 1891

Hier nous avons eu un temps assez froid; l'eau des baignoires était froide. Le soir, dans le grand salon, un passager a fait quelques tours de prestidigitation.

Hier nous avons vu des quantités de poissons volants; il y en avait des vols entiers qui sortaient en même temps de l'eau, volaient un moment et replongeaient.

Cette nuit nous avons eu froid dans notre cabine et ce matin nous nous sommes réveillés dans le brouillard; on sifflait de temps en temps. Nous approchions de Dakar, et à 11h nous apercevions la terre; il soufflait un vent très froid et tout le monde s'était vêtu d'habits chauds; il y avait même des Brésiliens un peu frileux en bonnet de fourrure et manteau!

À midi nous étions dans la rade de Dakar. Comme il y avait quarantaine à cause des Brésiliens, personne n'est descendu à terre. La rade n'a plus l'aspect pittoresque et animé de l'an dernier; il paraît qu'à l'un des voyages des nègres fâchés contre les passagers ont lancé des pierres et brisé des vitres du paquebot. Depuis cette affaire, il est interdit aux nègres d'exercer leur petite industrie. Il y en a cependant trois qui, échappant à la surveillance de la police, ont réussi à s'aventurer avec leur pirogue jusqu'au navire pendant que ce dernier les cachait au bateau de la police. Ils ont plongé pour quelque argent, puis la police les a découverts et chassés, mais il en est revenu à la nage bientôt repérés et chassés.

Nous nous sommes remis en route ce soir à 21h.

Samedi, le 21 mars 1891

J'espère que dans une semaine à pareille heure (21h) nous roulerons entre Paris et Lausanne. En tout cas, nous ferons notre possible, car ce serait gentil de nous retrouver en famille le jour de Pâques.

Hier nous avons croisé un navire; c'est tout ce qui s'est passé d'intéressant pendant toute la journée. Depuis hier, la température s'est sensiblement rafraîchie. Il souffle un vent du nord qui m'a obligé à me vêtir chaudement. Les baignoires sont froides aussi, mais font beaucoup de bien.

Nous avons déjà nos billets de Bordeaux à Paris; on les délivre sur le bateau. Nous enregistrons aussi nos bagages, ce qui est très commode. Ainsi, en arrivant à Bordeaux nous n'aurons qu'à nous rendre à la gare pour prendre le premier train en partance pour Paris. Cet après-midi nous avons traversé des bancs compacts de pieuvres; elles restaient à la surface de la mer, les tentacules pendantes.

Lundi, le 23 mars 1891

Nous avons passé presque toute la journée d'hier en vue des Îles Canaries; il faisait frais par temps assez beau. Nous avons eu le plaisir de voir des marsouins accompagner le navire en faisant leurs bonds cocasses en dehors de l'eau. Vers le soir, le vent s'est mis à souffler si bien que la mer est devenue assez grosse. Ce vent a continué aujourd'hui et nous a fait rouler et tanguer. Pour la première fois depuis le départ de Buenos Aires on a mis les cordes aux repas. Après le dîner nous sommes descendus

dans le compartiment des machines, Alfred et moi; c'est très intéressant de voir fonctionner ces énormes machines.

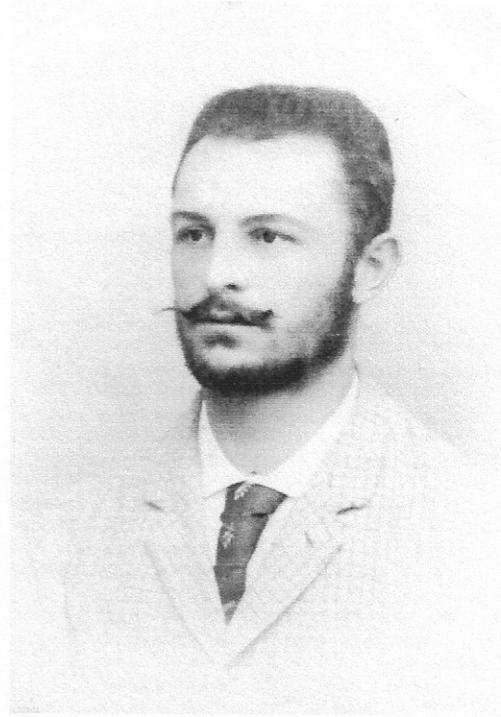
Il fait de plus en plus froid; aussi le pont est presque désert. Cet après-midi un coup de roulis un peu plus fort a culbutté une dame avec sa chaise longue.

Mardi, le 24 mars 1891 (à Lisbonne)

Rien de spécial à signaler. Nous sommes restés à bord.

Le journal de bord s'arrête là. La traversée du golfe de Gascogne fut assez mouvementé, mais les passagers étaient plus ou moins aguerris. Arrivés à Paris le samedi 28 mars au matin, leurs chèques furent payés sans difficulté, ce qui leur permit d'arriver à Lausanne le dimanche 29 mars 1891, jour de Pâques.

Charles Tzaut épousa Jeanne Martin la même année et ils eurent quatre enfants. Jeanne est morte en 1921 déjà, mais Charles a pu voir son arrière-petite-fille, Carol, avant qu'il se soit éteint paisiblement en 1964.



Charles Tzaut en 1892